BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
III. SALA
22
II
2

III, 22, II, 2

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O.S.
22-II-2

4172

COLLECTION

DES MÉMOIRES

SUR

L'ART DRAMATIQUE,

PUBLIÉS OU TRADUITS

Par MM. Andrieux,
Barrière,
Félix Bodin,
Desprès,
Évariste Dumoulin,
Dussault,
Étienne,
Merle,
Moreau,
Ourry,
Picard,
Talma,
Thiers,
Et Léon Thiessé.

Digitized by Google

MÉMOIRES

DE

MLLE CLAIRON,

ACTRICE DU THÉATRE FRANÇAIS,

ÉCRITS PAR ELLE-MÊME.

NOUVELLE ÉDITION,

MISE DANS UN MEILLEUR ORDRE, ET CONTENANT :

1°. Mémoires et Faits personnels; — 2°. Réflexions morales et Morceaux détachés; — 3°. Réflexions sur l'Art dramatique et sur la Déclamation théâtrale;

LE TOUT ACCOMPAGNÉ DE NOTES CONTENANT DES FAITS CURIEUX ET DES OBSERVATIONS UTILES,

ET PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE SUR LA VIE DE MLLE CLAIRON.

BIBLIOTECA · LUCCHESI · PALLI

PARIS.

PONTHIEU, LIBRAIRE, AU PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE BOIS, N° 252.

1822.

III.22, II.2

Digitized by Google

NOTICE

SUR

Claire-Josèphe-Hippolyte Leris CLAIRON de la Tude, née a Saint-Wanon de Condé en 1723, morte a Paris en 1803.

Entre les arts que l'homme a créés et qu'il cultive pour ses besoins et pour ses plaisirs, il en est qui ont pour but de produire des ouvrages destinés à subsister long-temps : ainsi l'architecture élève ses magnifiques monumens; la sculpture fait respirer et vivre le marbre et l'airain; la poésie surtout consacre à l'immortalité ses chefs-d'œuvre plus solides que la pierre et le bronze, plus durables et plus hauts que les pyramides, comme dit Horace.

D'autres arts fournissent des produits faits pour être consommés, et qui nous sont utiles par leur consommation même; tels sont les arts chimiques, et tous ceux par lesquels sont dirigés les différens genres d'industrie qui satisfont à la multitude variée de nos besoins.

Enfin, il est des arts qui ne produisent rien de durable, rien qui ait une existence réelle, si l'on

peut ainsi s'exprimer; ce sont les arts uniquement d'*action*, qui produisent des *effets*, et non pas des *ouvrages;* en sorte que l'action de l'artiste finie, il n'en reste que le souvenir. Tels sont, par exemple, tous les arts relatifs aux exercices du corps, comme l'équitation, l'escrime, la danse, etc. On y peut joindre l'art de lire, et celui de réciter en public, soit des vers, soit de la prose.

La première et même la seconde de ces trois classes laissent dans leurs ouvrages qui subsistent plus ou moins long-temps, des exemples qu'on peut étudier avec fruit; cette étude fait naître des observations qui se généralisent et deviennent des règles de l'art.

Mais dans la troisième classe, celle des arts qu'on peut appeler de *simple action*, il est évident que les élèves et les amateurs sont privés du plus puissant moyen d'études et d'observations instructives; car il leur manque des ouvrages de l'art qu'ils puissent examiner, et dans lesquels ils puissent surprendre les secrets du génie qui a présidé à leur composition, découvrir les causes des beautés et des défauts qui s'y trouvent. On ne peut apprendre ces arts d'action que par les exemples des maîtres ou par leurs leçons.

L'art du comédien doit s'étudier au théâtre; il faut voir les grands acteurs jouer, agir. La toile une fois baissée, la leçon de l'exemple, la meilleure

de toutes, est finie. Elle ne peut plus être utile que par le souvenir et par les réflexions qu'elle fait naître. Les maîtres de l'art peuvent y ajouter une autre source d'instruction, en faisant connaître les procédés qu'ils ont employés, en montrant la route qu'eux-mêmes ont jugée la meilleure à suivre.

Et si quelqu'un d'entre eux a pris la peine de mettre en ordre, d'écrire ses observations sur l'art qu'il a cultivé avec succès; s'il a voulu révéler aux autres les secrets qu'il a pénétrés, et se survivre, enfin, dans la seule partie de lui-même qu'il puisse léguer à ses successeurs, qui peut douter que de pareils écrits ne soient très-bons à étudier et ne contiennent des préceptes précieux à recueillir?

Au nombre et dans les premiers rangs de ces maîtres, a été mademoiselle Clairon, l'une des plus grandes *tragédiennes* qui aient paru sur notre scène française. Un instinct irrésistible semblait l'avoir destinée au théâtre; elle était, pour ainsi dire, née actrice tragique; une intelligence vive et profonde, un caractère élevé, énergique, une sensibilité prompte et délicate, étaient les dons qu'elle tenait de la nature; l'émulation, l'amour des applaudissemens publics s'y joignit; elle comprit toute l'étendue des travaux qu'elle avait à faire, elle s'y livra; l'étude, les réflexions et l'exercice de l'art achevèrent ce que la nature avait heureusement commencé.

Elle a déposé, dans les Mémoires que nous

publions, le résultat de ses travaux et de son expérience.

Elle y a aussi parlé d'elle-même; elle a raconté en partie son histoire.

Nous nous occuperons plus dans cette Notice des événemens de sa carrière théâtrale que de ceux de sa vie privée; les premiers appartiennent plus particulièrement à l'ouvrage que nous faisons paraître, et nous n'avons pas besoin de répéter tout ce qu'elle a pris soin de raconter elle-même; mais nous pourrons recueillir quelques anecdotes qui ne se trouvent point dans ses Mémoires, soit qu'elle les ait négligées, soit qu'elle les ait omises à dessein : le souvenir de ses talens et de ses succès la rend assez intéressante, pour qu'on s'attache avec curiosité à des faits qui lui sont personnels.

Nous passerons légèrement sur sa naissance très-obscure; il semble qu'elle n'ait pas connu de père; elle ne parle que de sa mère, qui lui donna (c'est elle-même qui nous l'apprend) fort peu de soins dans son enfance, et de mauvais exemples dans sa jeunesse.

Elle s'appelait *Claire-Josèphe-Hippolyte Leris Clairon de la Tude;* le nom de *Clairon* est évidemment fait de celui de *Claire,* son premier nom de baptême. D'où lui viennent ses deux noms de famille? quel était celui que portait sa mère? nous l'ignorons.

Nous ne nous arrêterons pas non plus à la singularité de l'anecdote qu'elle rapporte au sujet de son baptême; nous remarquerons seulement que la superstitieuse antiquité n'aurait pas manqué d'y voir un présage de sa destinée future et de son talent pour le théâtre.

Nous ne dirons rien de ses premières années, sinon qu'elle fut d'abord engagée à Paris dans la troupe italienne qui jouait alors les pièces de *Marivaux*, de *Delille*, *etc....* qu'elle y débuta à l'âge de treize ans, dans les rôles de soubrettes; qu'au bout d'un an environ elle passa dans la troupe de Rouen, qui était alors dirigée par La Noue, comédien, auteur de *Mahomet II* et de *la Coquette corrigée;* que sa mère, qui l'avait suivie à Rouen, occupait un *poste* au théâtre, c'est-à-dire qu'elle y était ouvreuse de loges ou distributrice de billets d'entrée; en sorte que le talent naissant de la fille, contribuait à faire vivre la mère.

Ce fut pendant son séjour à Rouen que parut un infâme libelle qui prouve seulement qu'elle avait déjà quelque réputation, et qu'elle attirait les regards du public; car on ne ferait pas de livre contre une actrice tout-à-fait ignorée. Ce grossier pamphlet était tout simplement un recueil d'aventures galantes qu'on lui attribuait, un mauvais petit roman obscène, sans en être moins ennuyeux. Mademoiselle Clairon dit que l'auteur était un nommé

Gaillard (1), qui lui avait fait la cour inutilement, et qui voulut ainsi se venger de ses rigueurs. Cette honteuse production, du nombre de celles que la police laissait alors circuler à l'ombre de permissions qu'on nommait *tacites*, eut dix éditions : sans doute la célébrité que mademoiselle Clairon ne tarda pas à acquérir, excita quelque curiosité de lire ce qu'on supposait être l'histoire de ses premières amours; que si quelque misérable écrivain se permettait aujourd'hui une semblable indignité contre une de nos actrices connues, celle-ci obtiendrait aussitôt justice des tribunaux, en la leur demandant, et du public, sans avoir besoin de la lui demander.

La Noue conduisit sa troupe de Rouen à Lille; ce fut dans cette seconde ville que la jeune actrice, persécutée par sa mère qui voulait lui faire épouser un de ses camarades, homme d'un certain âge, et qu'elle ne pouvait souffrir, prit pour échapper à ce mariage, un parti fort extraordinaire pour une fille de dix-sept ans : c'était son âge. Elle cherche, dans ses Mémoires, à justifier ce sacrifice volontaire de

(1) Le *Dictionnaire des Anonymes* indique en effet, pour auteur de ce livre, un sieur *Gaillard de la Bataille*, comédien. C'est bien injustement que des Biographes (à l'art. *Clairon*) ont imputé cette infamie au comte de Caylus, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et qui avait cinquante ans lorsque ce plat libelle fut publié.

toute décence et de toute pudeur ; elle n'avait pas reçu de sa mère des idées justes du respect qu'une femme se doit à elle-même, de celui qu'elle a droit d'exiger et qu'elle inspire par la pureté de ses mœurs; on se doute bien que vivant dans les coulisses, elle n'avait pas de grands exemples de chasteté sous les yeux : on peut, sinon l'excuser, au moins la plaindre de cette faute qui devait nécessairement la conduire à en commettre par la suite beaucoup d'autres du même genre ; ce qui ne manqua pas d'arriver. (1)

---

(1) Mistriss Inchbald, qui a été comédienne et qui a composé avec succès des comédies et de jolis romans, fut plus sage ou plus heureuse que mademoiselle Clairon, dans une situation à peu près semblable. Elle s'était enfuie toute jeune de chez ses parens, qui demeuraient en province, et était venue à Londres ; ce n'était point par amour qu'elle avait fait ce coup de tête, c'était uniquement parce qu'elle se trouvait malheureuse dans sa famille. Seule et livrée à elle-même dans la capitale, à l'âge de seize ans, et belle comme le jour, elle ne tarda pas à s'apercevoir des dangers qu'elle courait ; elle y échappa plusieurs fois comme par miracle ; mais voyant qu'on lui tendait sans cesse de nouveaux piéges, menacée de la misère, elle s'avisa d'aller trouver M. Inchbald, directeur de théâtre, qu'elle ne connaissait pas; elle le pria de la recevoir dans sa troupe. Il lui demanda quel motif l'engageait à prendre ce parti ; elle lui exposa naïvement sa situation, et lui fit confidence de ses peines, dont les plus grandes venaient des périls où sa jeunesse l'exposait. Inchbald, quoique âgé de plus de quarante ans, fut touché de tant de candeur, de tant d'honnêteté, et peut-être aussi de tant de beauté. « Il me faudrait,

La Noue ayant rompu, en 1742, sa troupe de Lille pour venir débuter à la Comédie Française, où il fut reçu dès le lendemain de son début, mademoiselle Clairon prit parti dans une troupe qui se forma pour aller à Gand divertir le quartier-général des troupes anglaises, alors répandues dans les Pays-Bas, et toutes disposées à entrer en France. Elle nous dit, dans ses Mémoires, qu'elle ne fut ni flattée des suffrages qu'elle obtint, ni tentée de la fortune immense que lui offrit un lord; elle ajoute, en bonne Française, que le mépris que les Anglais avaient la sottise d'affecter pour son pays et pour sa nation les lui rendait tous insupportables. On s'aperçut qu'elle voulait quitter Gand, et comme elle était nécessaire, on la fit garder à vue; mais elle trouva moyen de s'échapper; elle se rendit à Dunkerque, où elle reçut un ordre pour venir à Paris chanter sur le théâtre de l'Opéra; elle y débuta au mois de mars 1743.

C'est à peu près à cette époque qu'on peut rap-

« disait la jeune miss, il me faudrait un protecteur, un ami, « mais un ami vertueux..... Où le trouver? qui voudrait se « charger d'une pauvre fille comme moi, se l'attacher par les « nœuds de la reconnaissance et du devoir?..... — Qui?..... « moi, répondit Inchbald; et si vous le voulez, je vous « épouse. » — Elle manqua se jeter à ses pieds pour le remercier, et accepta sa proposition avec joie. Ainsi se fit son mariage.

porter une lettre sans date de mademoiselle Clairon, lettre qui nous a été communiquée en original (1). Elle est adressée de Paris, à un *cher amant*, demeurant à Lille, et elle peut donner une idée de la vie que menait alors dans la capitale la jeune comédienne. En parlant des personnes qu'elle voit habituellement, elle ne cite que des hommes, et des hommes portant de grands noms; ce sont des *Vintimille*, des *Rochechouart*, des *Dillon*, des *Custine*, le *comte de Lorge*, le *duc d'Antin*, *etc....* « Je « soupe fort souvent, dit-elle, avec M. de Custine; « mais ses mauvais airs et mon cœur sont toujours « les mêmes..... Je suis assez liée avec le duc d'Antin, « et il ne tiendrait pas à lui de l'être davantage.... « Tu connais ma mère; elle s'oppose toujours à « tout ce qui peut me faire plaisir; il ne tient pas « à elle que je ne te fasse l'infidélité la plus com- « plète; mais rien ne saurait m'y déterminer. »

La lecture de cette lettre fait penser tout d'un coup au chapitre de Gil-Blas, où Le Sage a peint la manière de vivre des actrices avec les jeunes sei-

(1) Nous devons cette communication à un homme de beaucoup d'esprit et de goût, excellent littérateur, qui a donné au public, avec succès, de bons et d'agréables ouvrages, dans des genres différens, et de l'amitié duquel nous nous honorons depuis bien des années, M. *Desprès*. Il nous a aussi transmis, sur mademoiselle Clairon, des anecdotes qu'il tient de source, et dont nous avons fait usage dans cette Notice.

gneurs; on reconnaît d'abord la vérité du tableau. Cette épître de six pages est d'une assez mauvaise écriture, et d'une orthographe déplorable; le défaut d'éducation qu'elle décèle fait un singulier contraste avec les grands airs que se donne celle qui l'écrit, et avec les noms illustres des hommes de sa société. Nous avons eu dans les mains d'autres lettres de mademoiselle Clairon, écrites trente ans plus tard; on croira aisément qu'elles sont d'un style tout différent; l'écriture même en est meilleure, l'orthographe moins défectueuse; mais elle est loin encore d'être exempte de fautes. Mademoiselle Clairon, dans ses Mémoires, exige des comédiens qu'ils sachent orthographier correctement; c'est ce qu'elle-même n'a jamais su : il est vrai que dans ce temps-là presque toutes les femmes, même celles qui devaient avoir reçu la meilleure éducation, étaient, à cet égard, de la même ignorance.

Mademoiselle Clairon était entrée à l'Opéra pour doubler mademoiselle Lemaure; elle avait une grande étendue de voix, et les essais qu'elle fit sur ce théâtre ne furent pas malheureux; mais son instinct l'avertit qu'elle n'était pas dans sa véritable place; elle sollicita et obtint un ordre de début pour la Comédie Française.

Elle y parut, pour la première fois, dans le rôle de Phèdre, le 19 septembre 1743, et elle y obtint un grand succès.

Le 22, elle joua Dorine dans *le Tartufe*, et le rôle de *la Nouveauté;*

Le 28, Zénobie;

Et le 29, Cléanthis, dans *Démocrite;*

Le 5 octobre, Céliante du *Philosophe marié;*

Le 14, Ariane;

Le 26, l'Électre de Crébillon;

Et elle fut reçue le mois suivant.

Elle se consacra entièrement à la tragédie, dès que cela lui fut possible; c'était en effet la carrière qui lui convenait le mieux; et quoiqu'elle l'ait quittée trop tôt, et lorsqu'elle était dans toute la force de son talent, elle a pris place parmi le petit nombre d'actrices qui, depuis que nous avons réellement un théâtre, c'est-à-dire depuis un siècle et demi environ, se sont fait et ont laissé une grande et brillante réputation.

Mais elle n'y parvint pas en peu de temps et sans peine; il paraît qu'il n'en allait pas alors comme à présent; les censeurs n'exigeaient pas d'une débutante un talent consommé; mais aussi ses partisans ne se hâtaient pas de lui prodiguer d'indiscrètes louanges et de l'élever, dès ses premiers essais, au-dessus des actrices les plus célèbres. Voici ce que nous trouvons dans un journal de 1762 (30 janvier):

« Mademoiselle Clairon est toujours l'héroïne; « elle n'est point annoncée qu'il n'y ait chambrée

« complète; dès qu'elle paraît, elle est applaudie à « tout rompre. Ses enthousiastes n'ont jamais vu ni « ne verront jamais rien de pareil. C'est l'ouvrage « le plus fini de l'art.... *Mais c'est de l'art*, disent « quelques critiques; ils se rappellent qu'*elle a été « long-temps mauvaise;* qu'*elle a lutté six ans con- « tre le public;* que *son organe bruyant assourdissait « les oreilles, sans émouvoir le cœur.* A force de « *tâter*, elle s'est enfin fait un jeu à elle. Les *gla- « pissemens de sa voix sont devenus* les accens de la « passion; son *enflure* s'est élevée au sublime; cette « actrice a de tout temps eu la position (il veut dire « l'*attitude*) théâtrale, beaucoup de noblesse dans « sa démarche, dans ses gestes de mains, dans ses « coups de tête; quoique d'une stature médiocre, « elle a toujours paru sur la scène au-dessus de la « taille ordinaire. » (*Mémoires de Bachaumont.*)

Il y a déjà dans ce qu'on vient de lire une esquisse imparfaite du genre de talent de mademoiselle Clairon. Essayons si nous pourrons, nous qui ne l'avons jamais vue au théâtre, tracer d'après les traditions que nous avons recueillies, d'après les Mémoires et les écrits que nous avons lus, un portrait véritable de ce fameux modèle.

Mademoiselle Clairon l'a dit elle-même dans ses Mémoires; son talent ne peut *ni s'écrire ni se peindre;* cela est vrai dans un sens rigoureux; mais il nous semble cependant qu'on peut se faire et don-

ner aux autres une idée de la manière dont une actrice qu'on n'a point vue, remplissait les principaux rôles de son emploi.

Et d'abord observons qu'il est dans l'art du comédien deux parties très-distinctes, quoiqu'elles soient réunies dans l'exécution; nous voulons dire, l'*action* et la *diction*.

Nous entendons par l'*action*, la démarche, les entrées sur le théâtre, les sorties, les attitudes, les gestes, le jeu de la physionomie, les regards, le silence, la manière d'écouter ses interlocuteurs.

La *diction* consiste dans une prononciation pure, dans une articulation nette, dans des intonations et des inflexions justes, énergiques, tendres, pathétiques, selon les idées et les sentimens qu'il s'agit de communiquer aux spectateurs.

Ces deux parties de l'art ne sont pas moins importantes l'une que l'autre, et cependant la plupart des maîtres de déclamation s'occupent presque exclusivement de la seconde; ils professent les intonations et les inflexions de voix; leurs leçons ne vont qu'au nœud de la gorge; elles ne s'adressent ni à l'esprit ni au cœur.

Il nous semble que pour former un acteur ou une actrice, il faudrait d'abord, par une bonne première éducation, développer les facultés intellectuelles et morales de l'élève; et ensuite commencer par lui faire connaître et lire avec attention,

et avec beaucoup d'explications et de commentaires, la pièce dans laquelle on lui destine un rôle; enfin lui faire bien comprendre que la première question qu'il doit se faire sur son rôle, est celle-ci : *Qui suis-je?* que, pour la résoudre, il lui faut rechercher quels ont dû être les sentimens, les opinions, les mœurs, les habitudes, les manières, les traits même et le caractère de la physionomie du personnage qu'il représente. Il ne lui restera plus alors qu'à revêtir, autant qu'il lui sera possible, ce personnage tout entier; qu'à se faire, pour ainsi dire, un masque, des traits, une démarche, des gestes et presque une voix pour chaque rôle; qu'à se transformer comme Protée; car, enfin, ce n'est point aux rôles à venir s'ajuster aux moyens de l'acteur; ce sont au contraire les moyens de l'acteur qui doivent aller, pour ainsi dire, chercher le rôle pour s'y plier et pour s'y conformer.

Mademoiselle Clairon avait bien senti, par un admirable instinct, cette partie importante de son art; on voit par les réflexions qu'elle a écrites sur les rôles de *Viriate*, d'*Aménaïde*, d'*Idamé*, d'*Hermione*, de *Monime*, etc. qu'elle allait prendre dans les monumens historiques des peuples et des siècles tout ce qui pouvait l'éclairer sur la physionomie qu'il convenait de donner à chaque rôle, en étudiant en même temps le rôle lui-même, en se pénétrant de son ensemble, en recherchant et en

devinant toutes les intentions du poète, auteur de la pièce, quelquefois même en osant y suppléer.

C'est là le premier et le plus important travail de l'acteur, lorsqu'il se charge d'un rôle nouveau; il a besoin d'une sorte de génie, car il a une composition à faire. Un peintre, un sculpteur, commence par voir dans son imagination la figure qu'il doit placer dans son groupe ou dans son tableau; ainsi le comédien doit se voir d'avance dans chaque scène de la pièce où il doit jouer; il faut donc que son imagination travaille, qu'elle cherche et qu'elle trouve; et l'on comprend comment l'expression usitée parmi les acteurs qui disent, *créer un rôle* n'est pas dépourvue de vérité.

On sait quelle importance l'orateur athénien mettait à la partie de l'éloquence qu'on appelle l'*action;* c'est-à-dire aux gestes, aux regards, au mouvement de la physionomie, à tout l'extérieur de celui qui parle : sans l'action, en effet, les paroles perdent tout leur charme et tout leur pouvoir; mais l'action du comédien est plus étendue et plus difficile encore que celle de l'orateur; il a bien plus à travailler sur ses gestes, sur ses mouvemens, sur tout lui-même; l'orateur parle en son nom, le comédien fait parler, agir et vivre en lui un autre homme; l'orateur se montre à découvert, le comédien doit se cacher pour ne montrer que le personnage.

Il ne doit pas sortir un instant de son rôle ; tantôt il faut qu'il occupe la scène par son action particulière, tantôt il faut qu'il contribue à l'action générale ; sa physionomie, son attitude doit toujours exprimer une pensée, un sentiment ; son silence doit parler, sa manière d'écouter doit souvent produire autant d'effet que ses paroles.

Tout ce que nous venons de dire de l'action peut s'appliquer à la comédie comme à la tragédie ; mais le genre tragique offre une difficulté de plus, c'est la nécessité de mettre dans l'action de la noblesse et de la dignité, sans faire tort à la vérité et au naturel. Notre tragédie, sans être calquée, quoi qu'on en dise, sur celle des Grecs, a particulièrement emprunté du théâtre d'Athènes une certaine pompe, un certain *grandiose* dans l'expression, dans le dialogue : cette manière de parler convient en effet à des personnages qui sont tantôt des fils des dieux, tantôt des héros et des rois ; c'est ce langage magnifique des Eschyle, des Sophocle et des Euripide que nos grands poètes sont parvenus à faire entendre sur la scène française, dans une langue qu'ils ont créée et qu'ils ont rendue la rivale de la belle langue des Grecs ; c'est par là que notre tragédie l'emporte sur celle des autres peuples de l'Europe, chez lesquels la scène tragique admet trop souvent des détails familiers exprimés dans un langage sans noblesse.

Il est vrai qu'autrefois certains acteurs tragiques,

confondant la bouffissure avec la grandeur, l'exagération avec la dignité, prenaient, dans leur action, des airs de *matamore* et de *capitan;* ils s'avançaient le poing sur la hanche, le jarret tendu, mettant en avant alternativement le pied droit et le pied gauche, se balançant et faisant une pause entre chaque pas; cette marche dansante était assez ridicule; mais pour éviter cet excès, il faudrait bien se garder de tomber dans l'excès contraire, se présenter sur la scène d'une manière triviale et ignoble: le naturel n'est pas le familier et le bas; Achille ne peut pas avoir la démarche du beau Léandre, ni Joad celle de Cassandre ou d'Orgon.

C'était autrefois une règle de ne jamais élever les bras plus haut que la tête, en jouant la tragédie ou la comédie; ce geste apparemment était regardé comme exagéré, faux, ou peut-être inconvenant; Baron dit un jour à ce sujet : « Les règles défendent « d'élever les bras au-dessus de la tête; mais si la « passion les y porte, il n'y aura rien à reprendre; « la passion en sait plus que les règles. » Cela est fort bien dit, et pourtant c'est une maxime dangereuse pour le commun des acteurs qui croiront pouvoir tout justifier en s'autorisant de la passion. Que dirait aujourd'hui Baron, s'il voyait beaucoup d'acteurs, au mépris de l'ancienne règle, entrer et sortir comme des énergumènes, jetant leurs bras en l'air, sans motif, comme sans grâce, et terminant sou-

vent les tirades par le même geste, agitant leurs mains au-dessus de leur tête, comme pour faire signe à leurs affidés de les applaudir? Si ce geste, employé rarement et à propos, peut et doit produire de l'effet sur le spectateur, il est évident qu'il ne signifie plus rien lorsqu'il est prodigué; il devient même désagréable et choquant; les sculpteurs grecs ne recherchaient jamais l'expression aux dépens de la beauté; au contraire, ils voulaient la beauté avant tout, et lui sacrifiaient au besoin l'expression même.

C'est ce que nos comédiens tragiques ne doivent pas oublier, s'ils veulent que leur action soit toujours noble, toujours imposante, toujours héroïque.

Quant à la *diction*, elle doit être parfaitement d'accord avec l'*action;* cet ensemble, cette unité de la parole et du maintien est indispensable pour produire l'illusion.

Comme autrefois on *dansait* la tragédie, on la *chantait* en même temps, et cela devait être, l'un tenait à l'autre; l'*action* et la *diction* étaient toutes deux affectées, emphatiques; point de naturel, point de vérité; c'était une déclamation monotone, fatigante; on faisait ronfler les vers les plus simples: telle était, à ce qu'il paraît, la manière des comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont Molière s'est moqué dans *l'Impromptu de Versailles.* D'anciennes actrices dont on cite encore les noms, les *Des Œuil-*

lets, les *Duclos*, les *Desmares*, avaient ce défaut, quoiqu'elles ne fussent pas dépourvues de talent.

Racine forma, dit-on, la *Champmeslé*, et lui apprit à déclamer sans enflure et sans affectation. Cependant Racine le fils nous assure « que son père « faisait d'abord comprendre à l'actrice les vers « qu'elle avait à dire, lui montrait les gestes, et lui « dictait les tons, que même *il notait*. » Ce dernier mot semblerait indiquer que mademoiselle Champmeslé chantait aussi, à l'exemple de ses devancières.

Quelques acteurs surent se préserver de cette pompeuse psalmodie; ils fondèrent, pour ainsi dire, une école différente; ils parlèrent la tragédie, au lieu de la chanter; ce fut d'abord Josias de Soulas, dit *Floridor*, celui pour lequel Louis XIII rendit la déclaration de 1641, portant que la noblesse ne se perdait pas par l'exercice de la profession de comédien; au moyen de quoi le sieur de Soulas était maintenu dans le titre et les droits de gentilhomme qu'il tenait de sa naissance. Ce fut, après lui, le fameux Baron, formé par Molière; ce grand comédien prétendait qu'il ne déclamait point, mais qu'il récitait, et qu'on devait dire, *réciter la tragédie*; mais Baron se piquait en même temps d'une dignité de maintien et de paroles qu'il conservait dans toutes ses habitudes, et dans les plus simples actions de la vie ordinaire.

On peut, relativement à la *diction*, diviser les

comédiens en trois classes ; celle qui *chante*, celle qui *crie*, et celle qui *parle*.

Chanter est le plus facile, et c'est ordinairement par là que commencent les élèves, lorsqu'ils prennent les premières leçons de déclamation. Ils adoptent l'habitude monotone de couper le vers alexandrin en deux parties toujours égales, de marquer constamment l'hémistiche, en élevant et abaissant la voix tour à tour, ce qui forme une *cantilène* insupportable par son uniformité.

Cela arrive encore aux comédiens qui jouent un rôle qu'ils ont à peine eu le temps d'apprendre, et que leur mémoire ne possède pas bien ; ils se servent de la mesure et de la rime pour retrouver le sens qui leur échappe ; et l'air, si l'on peut ainsi s'exprimer, leur sert à se rappeler les paroles.

C'est aussi le défaut de ceux qui, doués d'un extérieur avantageux et d'un beau son de voix, s'imaginent que ces dons de la nature suffisent pour former un comédien, et ne songent qu'à faire admirer leurs gestes et leur organe, tandis qu'ils gesticulent à contre-sens, et qu'ils font retentir quelques notes éclatantes, vides de sens et d'expression.

La classe des tragédiens *chanteurs* est la pire de toutes ; car ce défaut est ordinairement la preuve de l'absence d'esprit et de sensibilité. S'il arrive qu'un jeune comédien chante encore après un ou

deux ans de théâtre, on peut dire qu'il n'y a rien à en espérer; il est condamné à la médiocrité pour toujours.

On peut attendre davantage d'un jeune acteur qui *crie;* car cet excès de moyens qu'il emploie peut venir d'un excès de facultés morales et physiques. Des passions fortes veulent s'exprimer fortement. Le volcan de l'âme, si cela peut se dire, se manifestera par de violentes éruptions. Lekain et mademoiselle Clairon commencèrent tous deux par crier; Lekain surtout, qui, dans sa jeunesse, avait une voix rauque et dure, tombait quelquefois dans des inflexions désagréables; on le sifflait; mais on courait en foule pour le siffler dans quelques passages où sa voix le trahissait, et pour l'applaudir avec enthousiasme dans tout le reste du rôle, où il était admirable. (Nous ne parlons ici que de ses premières années.)

Il faut dire aussi que crier à tout propos et hors de propos est encore une marque de sottise, ou du moins l'indice d'un défaut de jugement. L'homme sensé n'ignore pas qu'exagérer c'est affaiblir, et que celui qui passe le but le manque comme celui qui n'y arrive pas.

Les comédiens qui *crient* ont souvent le malheur d'être applaudis par une grande partie du public, qui se laisse imposer et entraîner par le bruit qu'ils font; eux-mêmes sont trompés à leur tour par l'il-

lusion qu'ils produisent, et ils crient encore plus fort, parce que cela leur a réussi. Il s'en trouve pourtant quelques-uns qui, comme Lekain et mademoiselle Clairon, finissent par dédaigner ce genre de succès, et par sentir que se modérer est un meilleur et un plus sûr moyen de produire de l'effet et d'être applaudi.

La classe qui *parle* est certainement celle qui mérite la préférence; c'est ordinairement dans cette classe que parviennent à se placer les tragédiens consommés; ceux qui joignent à une véritable intelligence, à un sens exquis, à une sensibilité réelle, beaucoup d'études et de réflexions, un long exercice de l'art et la bienveillance du public; ceux-là comptent sur eux-mêmes et sur leur talent; ils ne veulent plus jouer pour la foule ignorante à qui l'on impose par une déclamation ampoulée, par des cris et par des gestes extravagans; ils aspirent aux suffrages des connaisseurs, et aussi à leur propre estime; ils veulent se satisfaire par un débit naturel et vrai : voyez Talma dans la tragédie de *Sylla*, il *parle* presque tout son rôle; mais en parlant il conserve toujours l'orgueil de la puissance et la force de caractère du personnage; c'est un dictateur qui parle, et ce dictateur est Sylla.

Ce que je vais dire pourra paraître au premier coup d'œil un paradoxe, et cependant je ne désespère pas d'en démontrer la vérité : je pense que la

perfection de l'art chez un acteur tragique, est de savoir *chanter*, *crier*, et *parler*, selon les occasions, et quand il le faut.

Quoi! me dira-t-on, vous voulez qu'un acteur *chante?* Je m'explique. D'abord je ne veux pas qu'il chante tout son rôle, il s'en faut de beaucoup. Je viens de dire qu'il lui faudrait *crier* et *parler* suivant les situations, suivant la couleur du dialogue.

Ensuite, si j'emploie le mot *chanter*, c'est faute d'en trouver un autre qui rende ma pensée; ce que j'entends, c'est que l'acteur qui récite des vers soignés, mélodieux, chantans, ne doit pas les réciter comme une simple prose, ni en descendre le ton jusqu'au familier et au bourgeois, ni briser les vers de manière qu'on n'y retrouve ni rhythme, ni mesure, ni cadence.

Je sais bien que César, encore très-jeune, dit un mot plaisant à un homme qui lisait devant lui avec trop d'emphase : *Veux-tu lire?* lui dit-il, *tu chantes*; *veux-tu chanter? tu chantes mal.*

Mais Quintilien, qui rapporte ce trait d'esprit de César, enseigne dans cet endroit même, qu'il faut accoutumer les élèves à lire d'une voix mâle, qui ait une certaine gravité mêlée de douceur; « En second lieu, qu'ils sachent, dit-il, que les vers doivent se lire autrement que la prose. Les vers sont une espèce de musique, et les poètes nous annoncent eux-mêmes qu'ils chantent; mais il ne faut

pas pourtant que cette lecture soutenue, animée, mélodieuse, dégénère en un chant affecté, et par cela même déplaisant. »

On croit que les tragédies grecques étaient en partie *chantées* (les chœurs l'étaient certainement), en partie *déclamées*, et en partie *parlées*. La différence des rhythmes des vers qui y sont employés a donné lieu à cette conjecture.

Le ton du dialogue chez les tragiques grecs, même lorsqu'il est le plus simple, est encore noble et élevé; il n'est jamais prosaïque; surtout il n'admet rien de bas ni de trivial, et il a toujours quelque chose de musical et de mélodieux.

Il paraît que les anciens orateurs, parlant sur les places publiques, à un peuple assemblé, et parlant dans des langues plus accentuées, plus chantantes que la nôtre, usaient d'une espèce de psalmodie que Cicéron et Quintilien appellent *cantus obscurior*, *un chant moins marqué;* et C. Gracchus avait, dit-on, derrière lui, dans la tribune aux harangues, un esclave qui, avec une flûte d'ivoire, le maintenait dans le véritable ton de son discours, ou l'y faisait rentrer, s'il lui était arrivé d'en sortir.

Si le discours en prose, mais solennel, mais public, mais sur des sujets graves et élevés, admettait une sorte de chant, à combien plus forte raison pouvaient et devaient être chantées, jusqu'à

un certain point, les pompeuses merveilles de la tragédie !

Priez un Italien de vous réciter des vers du Dante ou du Tasse, une ode de Testi ou de Chiabrera, vous l'entendrez aussitôt quitter le ton vulgaire de la prose, et son débit accentué, rhythmé, sera une espèce de chant.

Corneille, moins imitateur des poètes grecs que des Espagnols et de Lucain, mais plus créateur encore qu'imitateur, Corneille a écrit en grand poète, et beaucoup de ses beaux endroits ont, pour ainsi dire, un chant tout fait; les stances du *Cid*, le monologue d'Emilie dans *Cinna*, celui de Cléopâtre dans *Rodogune*, l'apostrophe de Cornélie à l'urne de Pompée, ne peuvent être bien dits, sans une espèce de modulation et de mélodie qui conserve à de pareils vers le charme poétique et musical dont ils sont empreints, et qu'il serait déplorable de faire disparaître ou seulement de diminuer par un débit plat et prosaïque.

Racine a transporté dans notre langue beaucoup moins le fond des tragédies grecques, que leur poésie admirable ; il a embelli des ornemens poétiques les détails les plus simples : c'est par la continuité de la noblesse et de l'élégance qu'il s'est montré non pas seulement l'imitateur, mais le digne rival de ces poètes grecs qu'il avait profondément étudiés; et il a mérité de partager l'éloge qu'Horace fait de ces

anciens poètes. « Ils ont reçu, dit-il, des Muses, avec le génie de l'invention, l'heureux don de l'élocution la plus parfaite. » (1) Quel barbare pourrait supporter d'entendre les vers de Racine dépouillés de leur harmonie enchanteresse?

Voltaire a marché sur les traces de son maître; il a moins travaillé son style : aussi n'a-t-il pas atteint la même perfection; mais il est toujours riche et pompeux, toujours brillant de couleurs poétiques. Si l'on efface, ou seulement si l'on ternit ces couleurs par une manière de dire pauvre et commune, que deviendra leur puissante magie?

On assure que Voltaire, qui s'amusait à joüer la tragédie, débitait ses rôles avec une certaine emphase, et prétendait que les vers tragiques voulaient dans la déclamation la même pompe que dans le style.

Il est certain que tant qu'on ne fera pas de tragédies en prose, il faudra que les acteurs tragiques se souviennent qu'ils parlent en vers, et souvent en très beaux vers.

Je vais plus loin, et je pense que la comédie, lorsqu'elle est écrite en vers, doit être débitée et jouée autrement que la comédie en prose.

Si l'on m'objecte, *la nature!... la vérité!...* je

---

(1) *Graïis ingenium, graïis dedit ore rotundo,*
Musa loqui. (Horat. *De Arte poet.*)

répondrai qu'au théâtre, c'est une imitation de la nature que je vais chercher, et non pas la nature elle-même; et que cette imitation doit m'être présentée tellement embellie, qu'elle me fasse plus de plaisir que je n'en recevrais de la vue des objets imités.

Enfin j'entends que l'acteur qui récite des vers en public, doit faire sentir que ce sont des vers qu'il récite; qu'il doit en conserver la *mélodie*, appuyer sur les syllabes accentuées, distinguer les fortes et les faibles, les brèves et les longues, enfin *poétiser* sa diction; plus les vers seront pompeux et d'un style élevé, plus la manière de les dire devra être soignée, *prosodiée;* l'enthousiasme et le chant du poète doit passer dans l'âme et dans la voix de celui qui lui sert d'interprète; dira-t-il platement et familièrement:

> Il fallut s'arrêter, *et la rame inutile*
> *Fatigua vainement une mer immobile?*

De pareils vers sont de la langue des dieux; il n'y a pas moyen de les rabaisser à la langue des hommes; il faut en sentir la mélodie, il faut la faire passer dans l'oreille et dans l'âme des auditeurs.

J'espère à présent que l'on comprend ce que signifie pour moi le mot *chanter* des vers, et je ne doute pas que l'on ne m'accorde qu'il y a des morceaux qui doivent être *chantés*, dans le sens que je

donne à cette expression, c'est-à-dire qu'ils doivent être *poétisés* et *mélodiés*, si cela pouvait se dire.

On ne prétendra pas, sans doute, qu'il ne faille jamais *crier;* car enfin crier, c'est élever la voix au-dessus de son diapazon ordinaire; or, la haine, l'emportement, la crainte, la douleur vive, l'ardent désir, toutes les passions violentes s'échappent de notre âme par des accens énergiques, par des cris souvent inarticulés; il est impossible alors que la voix soit faible et basse; il faut bien qu'elle s'élève et qu'elle retentisse comme la tempête; car nous sommes en effet agités par les orages d'affections violentes qui se soulagent et quelquefois s'augmentent par le bruit même qu'elles font.

Enfin, l'acteur devra souvent *parler;* une diction simple convient à des détails ordinaires, à une exposition tranquille de faits de peu d'importance.

Arrêtons un moment. La pompe de ces lieux,
Je le vois bien, Arsace, est nouvelle à tes yeux.
Souvent ce cabinet, superbe et solitaire,
Des secrets de Titus est le dépositaire;
C'est ici quelquefois qu'il se cache à sa cour,
Lorsqu'il vient à la reine expliquer son amour.
De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit à celui de la reine.
Va chez elle : dis-lui qu'importun à regret,
J'ose lui demander un entretien secret.

Sans doute ce sont là des vers à *parler;* mais ce sont des vers élégans, harmonieux, et c'est un roi

qui *parle;* ce qu'il dit est simple, c'est un détail commun; mais il n'est pas dit d'une manière commune. Avec un peu d'intelligence l'acteur comprendra aisément que ces vers doivent être récités sans apprêt, mais noblement et sans trivialité.

Intererit multum Davus ne loquatur an heros.

« Il y a une grande différence entre le langage « d'un valet et celui d'un héros. » (1)

Mademoiselle Clairon a peut-être commencé par *chanter* quelquefois; elle avait pu prendre des habitudes chantantes à l'Opéra, où elle avait d'abord débuté.

---

(1) Dans *Henri VIII,* de Shakespeare, le roi qui a dans les mains des preuves écrites de la trahison du cardinal Wolsey, veut l'accabler en lui montrant ces papiers qui déposent contre lui :

Read o' er this,
And, after, this; and then to break fast, with
What appetite you have.

« Lisez ce papier, lui dit-il, et ensuite celui-ci; et après « cela, allez-vous-en déjeuner de bon appétit, si vous pou- « vez. »

J'admire beaucoup les grandes beautés de Shakespeare; mais ici je ne puis m'empêcher de rire de ce discours d'un roi au cardinal son premier ministre; il me semble qu'il est aussi trop dépourvu de dignité.

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse,
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.

Ni les vers ni les expressions comiques ne conviennent à

Un musicien habile, qui a conduit pendant plus de quarante années l'orchestre de la Comédie Française, nous a dit qu'il avait, à quatre représentations différentes, *noté* la déclamation de mademoiselle Clairon dans un monologue d'*Alzire*, et qu'elle avait été toujours exactement la même.

Il n'y a pas de doute qu'elle n'ait aussi *crié* dans ses premières années; qu'elle n'ait employé une diction emphatique, bruyante, mais qui souvent imposait à la multitude, et valait à l'actrice beaucoup d'applaudissemens.

Elle convient elle-même qu'elle avait des défauts dont une partie du public lui faisait un mérite; et elle date du voyage qu'elle fit à Bordeaux, en 1749, un changement marqué dans sa manière et dans son jeu.

Marmontel, dans ses *Mémoires* (1), parle de ce changement du jeu de mademoiselle Clairon, comme

---

la tragédie. Les événemens et les mœurs de la comédie se refusent aux vers tragiques :

Versibus exponi tragicis res comica non vult.
Indignatur item privatis ac propè socco
Dignis carminibus narrari cœna Thyestæ.

HORAT. *De Arte poet.*

Ce qu'Horace dit du style et des vers s'applique de soi-même à l'action et à la diction; ni le poète, ni le comédien ne doivent confondre les genres.

(1) Marmontel, *Mémoires*, Liv. v.

d'une révolution intéressante qui se fit à cette époque dans l'art de la déclamation.

Mais à l'en croire, c'est lui qui fut le premier auteur de cette révolution ; sans lui, mademoiselle Clairon n'y aurait pas songé ; il va même jusqu'à dire qu'il fut long-temps en dispute avec elle à ce sujet, et qu'il eut beaucoup de peine à l'amener à son avis.

Ce qu'il y a de fâcheux pour le récit de Marmontel, c'est que mademoiselle Clairon, qui, dans cet endroit même (1), lui fait des remercîmens des éloges qu'il lui a prodigués dans son article *Déclamation* (dans l'*Encyclopédie*), ne dit pas un mot des conseils qu'il prétend lui avoir donnés, et assure au contraire très-positivement, que depuis long-temps elle était mécontente de sa manière de jouer, quoique cette manière lui réussît ; qu'elle en voulut essayer une autre plus simple, plus *posée*, plus d'*accord* (suivant ses propres expressions), et qu'elle saisit l'occasion de faire cet essai devant un public *sans prévention et sans habitude.*

Ce nouveau genre ayant réussi à Bordeaux, elle le rapporta à Paris et le conserva tant qu'elle resta au théâtre.

On se doute bien qu'elle n'eût jamais consenti à

(1) Voyez dans les *Faits particuliers*, Voyage de Bordeaux, page 70.

avilir le cothurne; elle s'écouta mieux, elle joua plus tranquillement, plus sagement; mais jamais avec froideur ni avec familiarité.

Telle était au théâtre la dignité de son maintien, qu'elle y paraissait d'une taille élevée, quoiqu'elle fût réellement une petite femme. Madame Vestris, qui lui a succédé sans la remplacer, madame Vestris qui avait beaucoup d'esprit naturel et d'instruction, racontait un jour une anecdote assez curieuse à ce même ami que nous avons déjà cité (1). Voici à peu près dans quels termes elle faisait son récit :

« J'avais, étant encore fort jeune, joué les pre-
« miers rôles tragiques sur les théâtres de plusieurs
« grandes villes de France, j'y avais obtenu des succès,
« je ne manquais pas d'admirateurs; mon âge et ma
« figure faisaient qu'on me trouvait beaucoup de
« talent, ou du moins qu'on me le disait. Quelques-
« uns des connaisseurs de province qui me faisaient
« la cour, m'assuraient que j'étais bien meilleure
« que mademoiselle Clairon qu'ils avaient vue jouer
« à Paris. Je ne demandais pas mieux que de les
« croire; ils me le répétèrent si souvent qu'ils fini-
« rent par me le persuader. J'eus occasion de faire
« un voyage dans la capitale, et lorsque j'y fus,
« une dame me proposa de me faire faire la con-
« naissance de la célèbre actrice; j'y consentis avec

(1) M. Després.

« plaisir. Nous allâmes chez elle; je trouvai une « petite femme d'environ quarante ans, qui avait « été jolie. La comparaison que je fis en moi-même « de son extérieur au mien fut tout à mon avan- « tage. Elle m'accueillit avec politesse, mais en « me parlant comme à une jeune personne, comme « à une élève; j'étais assez mécontente; mon intro- « ductrice lui dit que je désirais de réciter quel- « ques vers devant elle, pour recevoir ses avis; elle « consentit à m'entendre; je me flattai tout bas de « lui causer un peu de surprise et même de jalousie « par la manière dont j'allais déclamer; je choisis « le monologue d'Hermione, au commencement du « cinquième acte d'*Andromaque;* elle m'écouta bien, « et quand j'eus fini, me dit que cela n'était pas mal, « me fit quelques observations, et me donna des « encouragemens; je la remerciai, j'étais furieuse. « Quelques jours après, j'allai à la Comédie Fran- « çaise, on donnait précisément *Andromaque;* lors- « qu'Hermione entra, je m'écriai : *Ce n'est pas ma- « demoiselle Clairon.....* Les personnes qui étaient « avec moi m'assurèrent que c'était elle.... Eh! com- « ment? leur dis-je, voyez comme cette actrice est « grande! comme elle se présente! quel maintien! « J'ai vu mademoiselle Clairon chez elle, c'est une « très-petite femme; c'était bien elle pourtant. Je « l'écoutai, je fus confondue : et quand elle arriva « au monologue du cinquième acte, j'aurais voulu

« pouvoir me cacher. Mon petit amour-propre fut « obligé de reconnaître sa supériorité, et je la re- « connus si bien, qu'après la pièce j'allai dans la « loge de cette grande actrice lui demander pardon « de l'impertinence que j'avais eue de dire devant « elle des vers d'un rôle que je n'entendais pas, et « dont elle venait de me donner une juste idée. — « Mon ami, ajoutait madame Vestris, j'ai joué la « tragédie plus de trente ans, et je crois l'avoir « jouée quelquefois assez bien ; mais je n'ai jamais « été digne de défaire les cordons des souliers de « mademoiselle Clairon. » Cette modestie et cette sincérité sont rares chez les comédiens; et elles ne peuvent se trouver que chez ceux qui ont assez de talent pour oser avouer ce qui leur manque.

Mademoiselle Clairon rendit au Théâtre Français un service important, en s'appliquant à introduire la vérité dans les costumes. Elle dit fort bien elle-même, dans ses Mémoires, que *non-seulement cette vérité ajoute à l'illusion, mais que le comédien en prend plus aisément le ton de son rôle.*

On a peine à s'imaginer aujourd'hui que les pièces de Corneille et de Racine aient été jouées, dans leur nouveauté, avec des habits de ville du siècle de Louis XIV, que Sertorius et Pompée parussent sur la scène en habit brodé ou galonné sur toutes les coutures (1), portant un large baudrier auquel

(1) Le valet de *l'Homme à bonnes fortunes* avoue qu'il a prêté

l'épée était suspendue, et un grand chapeau orné de plumes; qu'Auguste mît une couronne de laurier sur une vaste perruque qui couvrait la moitié de son dos et descendait par devant presqu'à la ceinture.

Ces grands poètes n'ont jamais eu le plaisir de voir jouer leurs ouvrages autrement que sous des habits modernes; Oreste, César, Horace et Cinna étaient burlesquement travestis en courtisans français; mais on ne songeait pas à rire de ces travestissemens, parce qu'on y était accoutumé.

Il faut se souvenir que notre tragédie diffère beaucoup de celle des Grecs, chez lesquels l'appareil du théâtre et la musique étaient, suivant Aristote, des parties essentielles de cette sorte de poëme.

Il faut se rappeler les commencemens pauvres, informes, grossiers de notre théâtre; nous avons eu d'abord au quatorzième, au quinzième siècle, et jusque dans le seizième, les *Mystères* et les *Moralités* exécutés par les *Confrères de la Passion*, et les *farces* ou *sotties* que des bateleurs et les sujets du *royaume de la bazoche* représentaient sur des places publiques.

---

un des habits de son maître, pour jouer la tragédie au collége, ce qui prouve qu'on jouait alors la tragédie en habits de ville. On avait soin seulement de prendre des habits riches et magnifiques.

Jodelle essaya le premier de traduire des tragédies anciennes; Garnier fit oublier Jodelle, et après Garnier le fameux Alexandre Hardy ne composa pas moins de sept à huit cents pièces. Enfin *le Cid* parut en 1636, et le grand Corneille est le véritable fondateur de notre Théâtre Français.

Mais le théâtre ne fut point chez nous, comme chez les Grecs et chez les Romains, un divertissement public, payé par le trésor national, ou donné au peuple par la munificence de quelques particuliers riches et puissans; il ne fut point un ornement nécessaire des fêtes religieuses, ou civiles.

Ce qui avait été pour les Anciens une institution importante pour laquelle on faisait des dépenses énormes, ne fut et n'est encore pour nous qu'une entreprise mercantile au profit de quelques entrepreneurs ou de quelques sociétés de comédiens.

Avant 1625, il n'y avait point d'acteurs fixés à Paris. Quelques troupes allaient de ville en ville, jouer dans des granges, dans des jeux de paume, les pièces de Garnier, de Hardy, etc.... Le *Roman comique* de Scarron donne une idée de ce qu'étaient ces troupes ambulantes. On ajustait, tant bien que mal, un théâtre sur lequel il y avait des deux côtés des places pour les spectateurs; les décorations et le fond se faisaient avec de vieilles tapisseries. On éclairait le tout avec des chandelles qu'on mouchait dans les entr'actes. Les habits des comédiens

répondaient à cette magnificence. Ils ne gagnaient pas la plupart du temps de quoi se vêtir. Ils partageaient entre eux la recette chaque soir, après la représentation.

Le cardinal de Richelieu fit construire le premier une salle de spectacle au Palais-Royal, pour y jouer la pièce de *Mirame*, à laquelle il avait travaillé.

Mais nos salles ont été long-temps bien peu dignes des chefs-d'œuvre qu'on y représentait; elles se sont ressenties des humbles commencemens de l'art théâtral parmi nous.

A Paris même, et sur le Théâtre Français, il y a eu, jusqu'en 1759, plusieurs rangs de spectateurs qui occupaient une grande partie de la scène, et ne laissaient aux acteurs qu'un espace resserré dans lequel les personnages pouvaient bien faire une conversation, mais où l'action ne pouvait se développer avec grandeur et dignité.

Avant Rotrou, c'était une règle de ne jamais introduire plus de deux personnages ensemble sur la scène. L'auteur de *Venceslas* fut le premier qui osa s'affranchir de cette loi gênante.

La froideur, le défaut d'action, la longueur des conversations, défauts qu'on a reprochés à nos tragédies avec quelque fondement, tiennent peut-être plus qu'on ne le croit, à la gêne qu'ont imposée à nos premiers auteurs tragiques la pauvreté

de notre scène et des moyens d'exécution dont on leur permettait de disposer. (1)

Pour en revenir aux costumes, ils furent long-temps négligés comme tout ce qui pouvait contribuer à donner de l'éclat aux représentations des pièces, et augmenter l'illusion. Les comédiens, gagnant peu, craignaient de faire de la dépense. Lorsqu'ils commencèrent à être plus riches, ils songèrent à se montrer en scène sous des dehors plus imposans; mais alors ils ne consultèrent ni les monumens ni les érudits; ils se firent des habits qui tinrent à la fois de l'antique et du moderne; les actrices tragiques eurent de grands paniers, des robes de cour, des plumes et des diamans sur la tête; elles se drapèrent d'une manière fantastique et bizarre, se surchargeant de franges, d'agrémens, de rubans de toutes couleurs. Les héros portèrent long-temps les volumineuses perruques à la Louis XIV, et des gants blancs à franges d'or; ils inventèrent, pour les guerriers, des *tonnelets*, ou petits paniers ronds qui s'attachaient au-dessous de la

(1) « Mademoiselle Clairon m'a dit que ni elle, ni mademoiselle Dumesnil n'avaient déployé l'action dont la scène est susceptible, que depuis que M. le comte de Lauraguais a rendu au public, assez ingrat, le service de payer de son argent la liberté du théâtre et la beauté du spectacle » (en 1759). (VOLTAIRE, *Correspondance*, Lettre au marquis de Villette, 1er septembre 1765.)

cuirasse, et sur ces tonnelets un court jupon tombant jusqu'aux genoux.

Mademoiselle Clairon et Lekain imaginèrent de concert, vers 1760, de faire quelques recherches sur la vérité des costumes, et de prendre à peu près les habits qu'avaient dû porter les personnages qu'ils représentaient. Mais tous leurs camarades ne s'empressèrent pas de les imiter, et la réforme ne se fit pas tout d'un coup.

J'ai vu dans ma jeunesse Jocaste et Agrippine en grand panier, un corps de robe busqué, la tête coiffée d'un chignon et de boucles droites derrière les oreilles, le tout pommadé et poudré à blanc.

J'ai vu dans la tragédie de *Zuma*, un jeune sauvage enjuponné, le tonnelet à la ceinture, une massue à la main, et les cheveux poudrés, épars sur ses épaules.

J'ai vu plus d'une fois Ulysse et Théramène, venant faire le récit qui termine *Iphigénie* et *Phèdre*, secouer et faire tomber la poudre dont leurs cheveux étaient abondamment garnis.

M. Talma a trouvé encore beaucoup à faire relativement à l'exactitude des costumes; il s'est occupé, avec un soin scrupuleux, de cette partie de son art; il est remonté aux sources, s'est éclairé par les avis des antiquaires, des peintres, des statuaires. Ce grand comédien est peut-être celui qui a jamais approché le plus de la vérité historique en ce genre;

mais tous les acteurs, ceux qui jouent dans les mêmes pièces que lui, se conforment-ils de même à l'exactitude du costume? ferait-on aisément adopter aux actrices, en faveur de cette exactitude, un habilement désavantageux, une coiffure qui leur siérait mal? Enfin, s'imagine-t-on que les Grecs, les Persans, les Romains, s'ils revenaient et s'ils assistaient par un miracle à nos représentations théâtrales, ne trouvassent beaucoup à reprendre relativement à cette prétendue sévérité des costumes antiques? Il est vraisemblable qu'ils reconnaîtraient à peine et les habits, et les usages, et les mœurs de leur temps et de leur pays.

Oserons-nous remarquer que ce soin d'une imitation fidèle dans les costumes, quoiqu'il soit louable et qu'il doive être encouragé, n'ajoute pas, autant qu'on le croit communément, au plaisir et à l'émotion du spectateur lors de la représentation d'une tragédie? Les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine ont certainement excité plus de transports et fait couler plus de larmes, dans leur nouveauté, et lorsqu'on n'avait jamais rien entendu de semblable, qu'ils ne peuvent le faire à présent; et cependant ils étaient alors représentés avec bien moins de pompe, et les acteurs étaient vêtus à la moderne en représentant des personnages anciens. Au fond, l'illusion ne peut jamais être entière et complète. Œdipe et Philoctète portent des habits

grecs; Horace et Brutus, des habits romains; et Joad a le costume du grand-prêtre des Hébreux; mais ils parlent tous en vers français; le poète est même obligé souvent d'accommoder le caractère et le langage de ses héros aux mœurs et aux opinions de ses spectateurs; enfin, comme je l'ai déjà dit, ce n'est point une action réelle que nous nous attendons à voir sur la scène tragique, c'est une belle, une touchante, une poétique imitation.

Passionnée pour son art, mademoiselle Clairon, dans le cours de sa carrière théâtrale, joua tous les rôles de son emploi. Elle se fit distinguer particulièrement dans ceux qui demandaient de la force, de la fierté; on voyait, à la manière dont elle remplissait un rôle, qu'elle l'avait profondément étudié, qu'elle en saisissait toutes les situations et toutes les nuances : son jeu muet était admirable.

Elle établit beaucoup de rôles nouveaux; et les auteurs de cette époque, *Voltaire*, *Guymond de La Touche*, *Saurin*, *Dubelloy*, lui eurent de grandes obligations.

Elle fit le succès du *Denis-le-Tyran* de Marmontel, et elle adoucit la chute de son *Aristomène*. Le poète qui, dans ses *Mémoires*, destinés, d'après leur titre, *à l'éducation de ses enfans*, n'a pu résister à la vanité de raconter ses bonnes fortunes, n'a eu garde d'oublier, parmi ses conquêtes, celle de

mademoiselle Clairon, dont il fut quelque temps l'amant favorisé; mais la reconnaissance et le souvenir d'une ancienne liaison auraient dû l'engager à laisser dans l'oubli une tendre fantaisie que mademoiselle Clairon se permit en passant... (1). Cette anecdote peu décente n'importait guère au public, et encore moins à l'instruction des enfans de l'auteur.

Ses amours avec Marmontel étaient finis depuis long-temps, lorsqu'elle forma, à l'âge de trente ans, une liaison avec le comte de Valbelle, plus jeune qu'elle de sept années. Il paraît que ce fut l'attachement le plus sérieux de sa vie; il ne dura pas moins de dix-neuf ans. Le comte de Valbelle lui proposa plusieurs fois de l'épouser; il le lui demanda même avec instance; elle s'y refusa par délicatesse, et dans la crainte que son amant ne se repentît un jour de lui avoir donné le titre d'épouse.

Quelle qu'ait été l'irrégularité de sa conduite en fait d'amour et de galanterie, elle eut toujours une âme élevée; à un certain orgueil naturel se joignit encore celui qui doit naître dans une profession où le talent est sans cesse applaudi, caressé, comblé de toutes sortes de faveurs et de récompenses. Elle avoue elle-même qu'*elle était na-*

(1) Marmontel, *Mémoires*, Livre III.

turellement et malheureusement violente et fière (1); ces défauts qu'elle ne travailla pas à réprimer lui firent beaucoup d'ennemis, non-seulement parmi ses camarades, mais même dans le public, qui aime à trouver la modestie et la simplicité jointes au talent.

Elle devait s'attendre à être en butte à l'envie qui accompagne toujours les succès; mais elle a encore été l'objet d'une animosité particulière qui la poursuivit constamment, et qui même lui a survécu. Nous avons lu plusieurs notices, plusieurs articles biographiques sur cette actrice célèbre, publiés long-temps après sa mort, et qui sont écrits dans des dispositions malignes et hostiles contre elle.

Nous qui voulons être justes, nous dirons qu'en effet il paraît qu'elle abusait quelquefois de ses avantages. On raconte d'elle plusieurs traits qui ne dûrent pas lui concilier la bienveillance des personnes qui en furent les victimes ou les témoins.

En 1762, et lorsqu'elle était au plus haut point de sa gloire, il fut question un jour, à l'assemblée des comédiens, de remettre *le Comte d'Essex*. Mademoiselle Clairon demanda qui jouerait Élisabeth: mademoiselle Dumesnil dit qu'elle s'en chargeait. — Je ferai donc la Duchesse? reprit mademoiselle Clairon. — Non pas, s'il vous plaît, s'écria made-

(1) *Mémoires*, page 33

moiselle Hus ; c'est mon rôle, et je ne le cède pas. — Cela étant, je ferai la confidente; il n'y a pas grand'chose à dire, c'est mon fait. — On crut qu'elle se moquait, et l'on se sépara. Mais le jour de la représentation, elle tint parole, au grand étonnement de mademoiselle Hus, qui en fut déconcertée, et qui en joua plus mal qu'à l'ordinaire. Le parterre entra dans la maligne intention de mademoiselle Clairon; il applaudit à tout rompre le peu de mots qu'elle disait, et siffla les longues tirades de la Duchesse. Quelques personnes, peu habituées au spectacle, n'y comprenaient rien et demandaient de bonne foi : *Pourquoi donc applaudit-on si fort cette actrice qui ne dit rien?*

Pour achever la soirée, mademoiselle Clairon, après la tragédie, vint jouer Cathos dans *les Précieuses ridicules*. Les applaudissemens et les *bravo* redoublèrent; elle se divertit beaucoup; mais mademoiselle Hus pouvait-elle lui pardonner un tour si perfide?

On prête à Lekain une réponse par laquelle il aurait semblé se plaindre que mademoiselle Clairon voulût briller à ses dépens dans le rôle d'Idamé, lorsqu'il jouait Gengis (dans *l'Orphelin de la Chine*). Quelques-uns de ses amis lui représentant un jour qu'il n'avait peut-être pas mis assez de force dans ce rôle : « Que voulez-vous? leur dit-il, mademoi-« selle Clairon semble avoir pris à tâche de m'écra-

« ser avec le sien; elle joue Gengis, il faut bien que « je joue Idamé. » Ce mot a pu être dit le soir même de la représentation, dans un moment d'humeur; mais il est évident qu'il ne tenait qu'à Lekain de ne pas se laisser écraser; et que si mademoiselle Clairon eût pris les airs d'un conquérant tartare, lorsqu'elle jouait le rôle d'une Chinoise sensible, elle eût été horriblement sifflée, dans ce temps où l'on sifflait les acteurs lorsqu'ils le méritaient.

Il nous a été assuré qu'en général, quoique mademoiselle Clairon et Lekain ne s'aimassent pas, et qu'ils fussent, suivant l'usage, jaloux des succès l'un de l'autre, cependant ils mettaient une probité scrupuleuse à l'exécution des tragédies, et particulièrement des scènes où ils paraissaient ensemble. Ils songeaient à tout ce qu'on avait droit d'attendre d'eux, à ce qu'ils devaient au public et à la gloire du Théâtre Français; par amour de l'art et pour se faire plaisir à eux-mêmes, ils oubliaient leur rivalité, et faisaient de concert leurs efforts pour que la représentation atteignît toute la perfection qu'ils pouvaient lui donner.

Notre actrice se fit une querelle sérieuse avec Saint-Foix, auteur de *l'Oracle* et d'autres petites pièces fort agréables. Il désirait que sa comédie *des Grâces*, un de ses plus jolis ouvrages, fût jouée devant le roi Louis xv; elle avait été placée sur le répertoire de la cour, pour être donnée après la

tragédie d'*Olympie*. Mais le roi avait prévenu qu'il désirait que le spectacle ne durât pas plus de deux heures; il devait commencer à sept. Mademoiselle Doligny faisait une confidente dans *Olympie*, et jouait un rôle important dans *les Grâces*; il fallait qu'elle changeât de costume dans l'entr'acte. Saint-Foix représenta que la confidente n'avait rien à dire au cinquième acte, qu'elle pouvait se dispenser d'y paraître, et gagner ainsi du temps pour s'habiller; que de cette manière la petite pièce commencerait immédiatement après la grande, et qu'on n'outrepasserait point les deux heures fixées par le roi. Mademoiselle Clairon exigea impérieusement que mademoiselle Doligny, sa confidente, l'accompagnât au bûcher dans le cinquième acte d'*Olympie*; il fallut se soumettre à sa volonté; l'entr'acte des deux pièces fut long. Neuf heures sonnèrent, et le roi s'en alla, sans avoir vu *les Grâces*. Saint-Foix écrivit une lettre sanglante dans les feuilles de Fréron contre l'actrice qui l'avait irrité; il fit courir aussi sur elle une épigramme virulente que nous nous garderons bien de rapporter ici; elle ressemble trop peu aux élégans badinages sortis de la plume de l'auteur des *Grâces*, de *la Colonie*, etc.

Cette même demoiselle Doligny fut l'occasion d'un autre tort que mademoiselle Clairon se donna à l'égard de Fréron. Celui-ci s'avisa, dans sa feuille, de faire l'éloge non-seulement du talent, mais

encore de la bonne conduite et des mœurs pures de mademoiselle Doligny. Jusque-là, il n'y avait pas de mal; cette actrice passait en effet pour être fort sage; mais voilà que le journaliste, se laissant emporter par son zèle pour la vertu qu'on nomme chasteté, fait une maligne et violente diatribe contre certaines dames du théâtre qui n'en observent pas bien exactement les préceptes; et dans le tableau de leurs désordres, il fait entrer méchamment des traits de satire personnelle contre mademoiselle Clairon. Celle-ci porte ses plaintes à l'autorité, et elle a le crédit d'obtenir un ordre en vertu duquel le pauvre Fréron va s'ennuyer quelques jours au *For-l'Evêque*, pour avoir fait, hors de propos, un sermon contre l'impureté. Cela se passait en février 1765. Mademoiselle Clairon ne se doutait guère, en sollicitant et obtenant cet ordre arbitraire, que peu de mois après, elle irait subir, dans la même prison, une détention qu'elle appellerait *un coup révoltant du plus injuste despotisme.*

Ce n'étaient pas seulement les ennemis de mademoiselle Clairon qui lui nuisaient dans le public, c'étaient aussi ses amis indiscrets qui lui faisaient du tort par leurs louanges exagérées. Le comte de Valbelle, son amant déclaré, de concert avec un M. de Ville-Pinte, fit frapper une médaille où d'un côté on voyait le buste de l'actrice, et de l'autre cette emphatique inscription : *Melpomène et l'Amitié*

ont fait graver cette médaille. On prétend même que quelques enthousiastes instituèrent une espèce d'ordre dont cette médaille était la décoration, et qu'ils s'honorèrent de la porter. Cela ne réussit pas dans le monde, et cela ne devait pas y réussir.

On ne s'en tint pas là; il parut une lettre du *chevalier M....* à *mylord K....*, prétendue *traduite de l'anglais :* cet ouvrage pseudonyme était un long panégyrique de mademoiselle Clairon, accompagné d'une relation de tous les vers, tableaux, bustes, estampes, médailles qui avaient été faits, imprimés, peints, gravés, moulés et frappés en l'honneur de l'actrice que le discours célébrait et prônait. On a toujours eu dans notre pays un sentiment vif et juste des convenances; on trouva que mademoiselle Clairon se faisait trop couronner; et le public, jaloux du droit qu'il a d'apprécier et de récompenser les talens, se fit un malin plaisir d'effeuiller un peu toutes ces couronnes qu'il n'avait pas décernées. Au milieu de ces alternatives d'éloges et de censures, une pensée constante de mademoiselle Clairon était de relever sa profession de l'état d'abaissement où la retenaient d'anciennes opinions. Sa fierté se révoltait à l'idée que cette profession pût être avilie et méprisée! Elle croyait avoir des droits à la gloire; elle pensait qu'*il n'y avait rien de si beau ni de si méritoire dans les arts que de bien jouer la tragédie.* (Ce sont ses propres expressions

dans une de ses lettres que nous avons lue), et cependant les comédiens étaient, disait-on, *excommuniés!*.... Il arrivait qu'on leur contestait même quelquefois, comme dans l'affaire de Dubois dont nous allons bientôt parler, l'exercice des droits de citoyens!.... On invoquait d'anciens textes des Canons et du Digeste, lois qui évidemment n'ont point été faites pour les théâtres actuels!

Aussi ne songeait-on pas, pour l'ordinaire, à leur appliquer les dispositions de ces lois tombées en désuétude; les comédiens rendaient le pain bénit à leur paroisse; on les mariait; ils contractaient des engagemens; ils recueillaient des successions; ils pouvaient tester; enfin ils avaient ce qu'on appelle les *effets civils;* mais il avait pourtant fallu un ordre exprès du roi pour qu'on *accordât un peu de terre à Molière;* mais les prières de l'Église avaient été refusées à mademoiselle *Lecouvreur*, après sa mort; toutefois ces exemples étaient rares. Enfin l'état des comédiens avait quelque chose d'incertain; et de cette incertitude même il résultait une sorte de honte que mademoiselle Clairon ne pouvait supporter.

Elle trouvait qu'il était trop absurde de réprouver, dans certaines occasions, une profession autorisée par les lois, protégée, favorisée par le gouvernement, et applaudie par le public. Elle aurait donné tout au monde pour faire lever la prétendue excommunication, et pour détruire les vieux préjugés.

En 1761, un avocat nommé *Huerne de La Motte* voulut seconder les intentions de l'actrice, et s'y prit assez maladroitement ; il publia un livre sous le titre fastueux de *Libertés de la France contre le pouvoir arbitraire de l'excommunication ; ouvrage dont on est spécialement redevable aux sentimens généreux et supérieurs de mademoiselle Clairon.*

Le jurisconsulte s'efforça de prouver que réellement il n'y avait point d'excommunication légale prononcée contre les comédiens ; et il fit suivre son Mémoire d'une consultation qu'il signa.

Cet avocat avait peu de réputation ; et son livre très-ennuyeux, quoiqu'il contînt des faits remarquables, déposa contre son talent et ne put servir sa cause : il fut même dénoncé par Me Le Daim, bâtonnier des avocats. Sur le réquisitoire des gens du roi, Me Omer Joly de Fleury portant la parole, intervint le 22 avril 1761, arrêt du parlement qui ordonna que cet écrit serait lacéré et brûlé par la main du bourreau, dans la cour du Palais ; ce qui fut exécuté. Huerne de La Motte fut rayé du tableau des avocats, conformément à ce même arrêt.

Les choses restèrent au même état qu'auparavant, c'est-à-dire que l'art dramatique continua d'être considéré comme une branche importante et glorieuse de la littérature ; que les auteurs illustres qui l'avaient cultivé parmi nous avec de si grands succès, les Corneille, les Racine, les Molière, les

Voltaire, furent toujours regardés comme l'honneur de la nation ; qu'on s'occupa d'eux pour leur rendre hommage, et de leurs chefs-d'œuvre pour les admirer, pour les étudier ; que le gouvernement donna des encouragemens et des récompenses aux auteurs qui marchèrent dignement sur les traces de ces maîtres fameux ; que le même gouvernement prit soin aussi de protéger l'art difficile d'exécuter et de rendre sur la scène ces admirables compositions ; qu'il construisit des salles ; qu'il fit des règlemens pour les comédiens, leur accorda des pensions, combla même de faveurs ceux d'entre eux qui montrèrent du talent...; et que d'un autre côté, par une contradiction incroyable, on ne cessa point de dire que la profession de comédien était honteuse, réprouvée, excommuniée.

Cette opinion défavorable n'existait point chez les Grecs ; les poètes jouaient eux-mêmes dans leurs pièces, ou les récitaient sur les théâtres en présence du peuple assemblé ; les comédiens étaient citoyens, et comme tels, admis à toutes les fonctions publiques ; on en faisait des magistrats, des ambassadeurs, des généraux d'armées.

Il semble que nous ayons emprunté des Romains notre manière équivoque, douteuse, de considérer la profession du théâtre. Il est certain que chez ce peuple cette profession était, en quelque sorte, avilie, et que cependant on comblait souvent de

richesses, d'éloges et d'honneurs les comédiens et les pantomimes. Roscius, Ésopus, et plus tard Pylade, Bathylle et Pâris, reçurent des hommages plus éclatans que n'en avaient obtenu des généraux vainqueurs. Ésopus laissa une succession de cinq millions; Roscius recevait neuf cents francs par jour du trésor public.

Ce même Roscius était l'ami de Cicéron qui, plaidant pour lui, se faisait un moyen de l'honorable réputation de son client : « Il a, disait-il, encore plus de probité et de loyauté que de talent; le peuple romain le reconnaît grand acteur, et beaucoup plus homme de bien; et si personne n'est plus digne que lui de paraître sur la scène, par sa perfection dans son art, personne aussi ne serait plus digne de siéger au sénat par la pureté de ses mœurs et la noblesse de sa conduite. » (1)

Telle fut la passion des Romains pour les pantomimes, qu'enfin une loi, rendue sous Tibère, défendit aux sénateurs de les fréquenter, et aux chevaliers de leur faire cortége lorsqu'ils marchaient dans la ville (2)... Chez ce même peuple, le poète

(1) *Pro Roscio comœdo*, n° XVII. Dans un autre plaidoyer, Cicéron, relevant encore le mérite personnel de Roscius, fait pourtant l'aveu de la défaveur attachée à sa profession : « A considérer son talent, dit l'orateur, on voudrait ne voir que lui sur la scène; mais à considérer ses mœurs et son caractère, on voudrait ne l'y pas voir. » *Pro Quintio*, n° LXXVIII.

(2) Tacit. *Annal.* Lib. I, cap. LXXVII.

Labérius, déjà avancé en âge, n'ayant pu refuser à César de jouer un rôle dans une pièce dont lui-même, Labérius, était l'auteur, prononça un prologue dans lequel il déplorait son sort et se plaignait d'être déshonoré.... « J'ai vécu trop d'un jour, « disait-il; sorti chevalier romain de ma maison, j'y « vais rentrer mime et comédien. » (1)

Ces inconséquences, ce mélange d'opinions opposées sur le même sujet, n'étonnent que ceux qui n'ont point lu l'histoire, et qui n'ont point réfléchi sur les contradictions et les bizarreries de l'esprit humain.

Mademoiselle Clairon supportait impatiemment cet assemblage de caresses et de duretés, de flatteries et de mépris; plus elle faisait de progrès dans un art dont elle avait la plus haute opinion, plus elle était disposée à exiger les marques de considération et les égards auxquels elle croyait avoir droit par son talent; elle ne pouvait souffrir qu'on avilît sa profession dont la gloire lui paraissait le but et la récompense.

Enfin, un événement assez mince en lui-même développa en elle cette impatience de l'injustice, et décida sa retraite du théâtre dont elle avait fait l'ornement pendant plus de vingt ans.

Un assez mauvais comédien nommé Dubois,

(1) Macrob. *Saturn.* Lib. II, cap. VII.

chargé de l'emploi des confidens dans la tragédie, ayant eu à se faire guérir d'une maladie qui était la suite de ses débauches, s'était adressé à un chirurgien nommé Benoist; lorsque le malade fut guéri, l'Esculape réclama son salaire; Dubois trouva le mémoire des visites trop considérable; il prétendit avoir donné quelques à-compte et deux feuillettes de vin; enfin il offrit d'affirmer, sous le serment, qu'il s'était acquitté. Un de ses camarades, nommé Blainville, offrit aussi de porter témoignage, et de jurer que le paiement s'était fait en sa présence.

Le procureur du chirurgien fit imprimer un Mémoire, dans lequel il soutint que le serment des deux comédiens n'était pas recevable en justice, attendu qu'ils exerçaient une profession infâme et flétrie par les lois.

Les comédiens français, indignés contre Dubois et Blainville, payèrent la dette, assoupirent ainsi l'affaire, et demandèrent à leurs supérieurs (aux gentilshommes de la chambre) l'expulsion de deux hommes qu'ils regardaient comme déshonorés et coupables d'un parjure.

Le renvoi de Blainville ne souffrit pas la moindre difficulté; mais Dubois avait une fille fort jolie, élève de mademoiselle Clairon, et jouant les jeunes princesses; elle alla pleurer auprès du duc de Richelieu dont elle avait eu les bonnes grâces; ce duc se fit le protecteur du père en faveur de la fille.

Cela se passait pendant la clôture de la semaine sainte, en avril 1765. *Le Siége de Calais*, tragédie de Dubelloy, était dans sa nouveauté; elle avait eu un succès prodigieux à la fin de l'année théâtrale, et l'on devait rouvrir le théâtre le lundi de *Quasimodo*, 15 avril, par une représentation de cette pièce. Dubois y avait joué le rôle de Mauny; mais les comédiens se flattaient qu'il ne reparaîtrait plus sur leur scène; Bellecour avait appris le rôle et devait le remplacer. La fille de Dubois avait eu la finesse de tenir secret l'ordre que le duc de Richelieu lui avait accordé, et qui enjoignait aux comédiens de jouer avec Dubois; elle fit signifier cet ordre à ses camarades le matin du lundi 15 avril. Le soir il y eut une scène horriblement bruyante à la Comédie. Lekain était venu, avait demandé qui jouerait Mauny; sur ce qu'on lui avait répondu que ce serait Dubois, il avait déclaré qu'il ne jouerait point. Brizard, Molé, Dauberval, qui avaient des rôles dans la pièce, disparurent; mademoiselle Clairon dit qu'elle était incommodée, et alla se mettre au lit. La salle était remplie de spectateurs, qui étaient venus pour voir *le Siége de Calais*, qui voulaient le voir; se trouvant trompés dans leur attente, ils s'en prirent aux acteurs; on cria qu'ils manquaient au public, on se mit contre eux du parti de l'autorité. Vainement plusieurs comédiens vinrent essayer de calmer cette violente

irritation, en offrant d'autres pièces à la place du *Siége de Calais;* on s'obstina à faire entendre des vociférations forcenées : « Les comédiens sont des « insolens!... Au cachot les insolens!... A l'Hôpital « la Clairon!.... Au cachot les insolens!....» Après deux ou trois heures de tumulte, on baissa la toile, et l'on rendit l'argent.

« On assure, dit Grimm dans sa *Correspondance,* « que le jour de cet orage un jeune colonel d'infan- « terie s'écria dans son premier transport contre les « comédiens : *Ah! que n'ai-je mon régiment ici!....* « L'histoire ne rapporte pas que depuis 1757 jus- « qu'en 1763 (c'est-à-dire pendant la guerre), il « lui soit échappé une seule fois une semblable ex- « clamation.

« Les corridors et les foyers retentissaient d'in- « jures contre les comédiens, dans les premiers « jours.... *Coquins, marauds, gueux,* étaient les épi- « thètes qu'on leur prodiguait.... Un homme sage « arrêta un des illustres courroucés au milieu de « ses nobles exclamations, et lui montrant, dans le « foyer, le buste de Molière, il lui dit : Voilà un « de ces *gueux*, qui a été et qui sera long-temps « plus envié à la France que ne pourra vraisem- « blablement jamais l'être aucun premier gentil- « homme de la chambre. » (1)

(1) Grimm, *Correspondance*, mai 1765.

Les quatre acteurs qui avaient refusé de jouer furent conduits en prison au For-l'Évêque; mademoiselle Clairon y passa cinq jours avec eux, et obtint ensuite de garder les arrêts chez elle pendant trois semaines. Elle dut trouver des consolations dans les marques d'intérêt et de considération qui lui furent alors prodiguées. Madame de Sauvigny, femme de l'intendant de la généralité de Paris, qui avait beaucoup d'amitié pour l'actrice, l'accompagna jusqu'au lieu de la détention; elle reçut, à sa sortie de prison, une infinité de visites de personnes distinguées, et Voltaire lui écrivit une lettre de compliment. (1)

La malveillance qui a souvent et long-temps poursuivi mademoiselle Clairon, s'est plu à raconter, et l'on peut dire, à inventer une anecdote insultante pour elle au sujet de son emprisonnement.

On rapporte que l'exempt de police étant allé lui signifier chez elle l'ordre du roi (c'est-à-dire l'ordre du premier gentilhomme de la chambre), elle prit un air de dignité, et dit à l'homme de la police qu'elle se soumettait à la force; *mais que son honneur était intact, et que le roi lui-même n'y pouvait rien.—Ah! vous avez raison, mademoiselle*, fait-on

(1) Voyez cette Lettre, pages 44 et 45 des *Mémoires;* elle est du 1er mai 1765.

répondre à l'exempt, *où il n'y a rien, le roi perd ses droits.*

Comment ne voit-on pas que si cet homme lui eût fait cette réponse, il eût mérité d'être puni plus sévèrement qu'elle? que, chargé d'un ministère rigoureux, il se serait rendu coupable en y ajoutant la raillerie et l'injure? Il est clair que les exempts de police doivent conduire les délinquans en prison, mais aussi qu'ils ne doivent pas les insulter; toute rigueur de fait ou de paroles qu'ils ajoutent sans nécessité à leurs tristes fonctions, est un grave délit de leur part.

Ce prétendu bon mot est attribué par Grimm à mademoiselle Arnould (1); mais celle-ci avait trop d'esprit pour ne pas sentir combien cette mauvaise plaisanterie eût été déplacée dans sa bouche; et lorsqu'elle faisait des épigrammes, elle les faisait de manière qu'elles ne pussent pas la blesser elle-même.

Il est vraisemblable que ce trait plus grossier que spirituel n'est de l'invention ni de l'exempt ni de mademoiselle Arnould; il aura été trouvé et répété dans le monde par quelques personnes qui n'aimaient pas mademoiselle Clairon; et il y en avait beaucoup.

Puisque nous avons cité mademoiselle Arnould,

(1) Grimm, *Correspondance*, janvier 1770.

nous rapporterons un mot qu'elle dit un jour, au sujet de mademoiselle Clairon. Elle était au spectacle, dans une loge proche du théâtre, avec une société un peu bruyante; on causait, on riait, dans cette loge, des traits plaisans qui échappaient à la spirituelle cantatrice. Pendant ce temps-là, les acteurs représentaient une tragédie, et mademoiselle Clairon y jouait. Fatiguée et peut-être offensée du bruit qui se faisait dans la loge, et reconnaissant parmi les personnes de cette société mademoiselle Arnould, elle lui députa un garçon de théâtre qui vint lui dire : « Mademoiselle Clairon m'envoie vous souhaiter le bonjour de sa part, et vous prier de ne pas rire. » — *Souhaitez-lui le bonjour de la mienne*, répondit mademoiselle Arnould, *et dites-lui que je la prie de me faire pleurer.*

Revenons au *Siége de Calais*. Dubelloy retira momentanément sa pièce ; les quatre acteurs sortirent de prison au bout d'un mois, et furent très-applaudis du public lorsqu'ils reparurent; Dubois, au contraire, fut expulsé du théâtre de Paris ; le duc de Richelieu, gouverneur de Guyenné, l'envoya jouer à Bordeaux, d'où il ne revint plus. Ainsi c'était pour finir par congédier cet acteur qu'on avait fait des actes si sévères d'autorité contre ses camarades, qui n'avaient demandé autre chose que son expulsion.

Lekain, dégoûté par cette aventure, fut sur le

point de se retirer; mademoiselle Clairon déclara positivement qu'elle ne remonterait pas sur la scène, et elle tint parole : on perdit ainsi une excellente actrice qui aurait pu jouer encore au moins dix ans, et porter son art au plus haut degré de perfection.

Cette même année 1765, au mois d'août ou d'auguste, pour parler comme Voltaire, elle fit le voyage de Ferney; elle joua sur le théâtre de ce grand homme les rôles d'Aménaïde, d'Électre, etc. Il en fut enchanté; il lui témoigna sa satisfaction par plusieurs galanteries poétiques; il lui adressa une très belle épître en vers (1), et fit même de petits couplets, pour le jour de Sainte-Claire, sa fête (2); elle passa près d'un mois chez l'illustre vieillard, et ce mois dut être pour elle une des plus belles et des plus heureuses époques de sa vie.

Elle avait quitté le théâtre, ayant 18,000 livres de rentes, fortune qui était alors beaucoup plus considérable qu'elle ne le serait aujourd'hui; mais elle ne la conserva pas en entier. L'abbé Terray, contrôleur-général des finances, fit faire à l'état,

(1) Elle commence par ce vers :

Le sublime en tout genre est le don le plus rare.

Voyez tome XIII, édition in-8° de *Beaumarchais*.

(2) Couplets d'un jeune homme, chantés à Ferney, le 11 auguste 1765, veille de Sainte-Claire, à mademoiselle Clairon. Tome XVI, même édition.

en 1770, une banqueroute partielle, qui, diminuant les revenus de mademoiselle Clairon, l'obligea de restreindre ses dépenses.

Elle vivait, depuis dix-neuf ans, dans la plus grande intimité avec le comte de Valbelle. Elle assure, dans ses *Mémoires*, qu'il se refroidit pour elle peu après avoir recueilli un riche héritage par la mort de son frère; que par son défaut d'ordre il vivait toujours gêné, quoiqu'il eût cent vingt mille livres de rentes; et qu'enfin elle fit faire une vente d'un cabinet d'histoire naturelle qu'elle possédait, de ses tableaux et de différens objets de curiosité qui valaient plus de cinquante mille écus, mais dont elle ne tira que quatre-vingt dix mille francs, et qu'elle prêta pour dix ans cette somme à cinq pour cent d'intérêts, au comte de Valbelle, malgré les justes sujets de plainte qu'il lui avait donnés.

Elle était encore à Paris en 1772, et ce fut vers la fin de cette année que, voulant rendre à Voltaire une partie de la gloire qu'elle en avait reçue, elle célébra chez elle une fête en l'honneur du patriarche de Ferney. Marmontel, son ancien ami, lui en fournit l'occasion. Il a raconté lui-même ce fait dans ses *Mémoires* (1); il y dit comment, voulant composer une ode suivant l'idée qu'il s'était faite

(1) Marmontel, *Mémoires*, Livre IX.

de ce genre de poème chez les Anciens, il avait choisi pour sujet les talens, les travaux, et la gloire de Voltaire qui avait été son maître et son bienfaiteur, et à l'égard duquel il s'est toujours montré disciple respectueux, attaché et reconnaissant.

Comme nous avons dans les mains une lettre inédite de Marmontel à Voltaire, lettre entièrement consacrée à lui faire le récit de ce fait remarquable, nous avons pensé qu'il serait agréable à nos lecteurs de la trouver ici, telle qu'elle a été écrite dans le moment même où l'impression de cette petite fête subsistait encore chez le poète auteur de l'espèce d'hymne qui en avait fait le principal ornement.

LETTRE INÉDITE DE MARMONTEL.

Paris, ce 4 octobre 1772.

« Non, mon illustre maître, il n'y a aucun courage à fouler aux pieds des insectes, et ce sont des insectes que tous vos ennemis. Mais en eussiez-vous de puissans et de rédoutables, ce serait alors que j'élèverais la voix.

« M. le comte de Schomberg m'avait entendu dire que l'Ode, ou le Poème lyrique des Anciens était un morceau d'éloquence passionnée, sur un sujet sublime. Hé bien! me dit-il, faites une ode à la manière des Anciens. J'acceptai le défi, et il ne me fut pas difficile de m'animer sur le sujet que j'avais choisi. Ah! mon cher maître, que n'étiez-vous là!

que n'avez-vous pu la voir et l'entendre, cette prêtresse d'Apollon, couronnant de lauriers votre buste, et commençant ainsi :

Tu le poursuis jusqu'à la tombe,
Noire Envie, et pour l'admirer,
Tu dis : Attendons qu'il succombe,
Et qu'il vienne enfin d'expirer.

« C'était l'inspiration même ; c'était l'ode en personne : tous les cœurs palpitaient de surprise et de joie : des larmes d'attendrissement coulaient de tous les yeux.

Grâces, vertus, raison, génie,
Dont il fut l'organe divin,
Tendre Vénus, sage Uranie,
Qu'il n'implora jamais en vain,
Beaux-arts dont il fut idolâtre,
Dieux du Lycée et du théâtre,
Venez ; descendez parmi nous.
Digne de la Grèce et de Rome,
Ce jour qui célèbre un grand homme,
Doit être une fête pour vous.

« Et cette apostrophe à la Postérité :

O toi, qui, sans doute incrédule
A tant de prodiges nouveaux,
Diras de lui comme d'Hercule :
Un seul n'a pas fait ces travaux !
Ne divise point ton hommage,
Postérité, sur cette image
Fixe tes regards incertains ;
Vois celui qui dans quinze lustres,
Égal à vingt hommes illustres,
En a seul rempli les destins.

« Ce qui doit n'étonner que vous, mon cher maître, et ce que vous devez savoir, c'est qu'on n'a pas trouvé dans mon ode un seul mot d'exagération; et lorsque j'ai dit :

Du ton sublime de Corneille
Il a fait parler les Romains;
Racine a formé son oreille
Et mis son pinceau dans ses mains.
Grand comme l'un quand il veut l'être,
Moins sage que l'autre, peut-être,
Plus véhément que tous les deux;
Le dirai-je? encor plus tragique,
Dans cet art profond et magique,
Il a pénétré plus loin qu'eux;

« tout le monde a reconnu que c'était la simple vérité. Tout le monde l'a reconnu de même dans ces vers à propos de la philosophie qui vous doit tant :

Aussi quel sillon de lumière
Ce grand homme laisse après lui!
Voyez dans sa source première
La clarté qui règne aujourd'hui.
Quel autre a plus aidé le monde
A sortir de la nuit profonde
Où l'erreur l'avait submergé?
Quelle main plus libre et plus fière
Ébranla l'immense barrière
D'un barbare et long préjugé?

Opinion, bizarre idole
Dont l'univers subit la loi,
Moins puissante que sa parole,
En lui tu reconnus ton roi.

Au milieu de l'erreur commune,
L'homme éloquent est ce Neptune
Qui s'élève du sein des eaux:
Il parle aux vagues mugissantes;
Et les vagues obéissantes
Vont expirer sous les roseaux.

« Mais où notre divine prêtresse a fait une impression vive, c'est lorsqu'elle a peint la bonté, l'active sensibilité de votre âme, et que, s'adressant aux Calas, elle s'est écriée d'une voix si touchante, de cette voix d'Aménaïde :

Toi qui, sous le glaive abattue;
Devenais l'opprobre des lois,
Famille innocente, à ma voix,
Viens, tombe au pied de sa statue.
Qu'importe de feintes douleurs?
Qu'importe les stériles pleurs
Qu'il a fait répandre au théâtre?
Ce sont tes pleurs qu'il a taris;
Qui rendront le monde idolâtre
De son âme et de ses écrits.

« C'est aussi lorsqu'elle a exprimé l'effet du poëme de *la Henriade*, et qu'elle a dit :

De nos bons rois, modèle auguste,
Henri, le plus doux des vainqueurs,
Simple et grand, magnanime et juste,
Tu vis à jamais dans nos cœurs.
Mais, sans ajouter à ta gloire,
Ton poète rend ta mémoire
Plus chère encore à nos neveux.
Sous un pinceau qui nous enchante,

Ton image encor plus touchante
Reçoit plus d'encens et de vœux.

« Oui, mon cher maître, notre petite fête a été celle du sentiment et de la vérité. Si, lorsqu'on élèvera votre statue, le gouvernement était assez juste pour permettre un hommage public, je paraîtrais, n'en doutez pas, et en embrassant la statue de mon maître, je réciterais mon hymne avec l'enthousiasme de l'admiration et de l'amour.

Primâ dicte mihi, summâ dicende camœnâ.

MARMONTEL.

« Mademoiselle Clairon a été bien sensible à vos remercîmens; elle vous en fait elle-même, et des plus tendres. Nous goûtons ensemble le plaisir de vous aimer et de vous admirer. »

On juge bien que Voltaire ne manqua pas de témoigner sa reconnaissance à ceux qui lui avaient décerné cette espèce d'apothéose. Marmontel eut une fort jolie épître, et mademoiselle Clairon reçut la petite pièce de vers suivante :

Le talent, l'esprit, le génie,
Chez Clairon sont très-assidus,
Car chacun aime sa patrie.
Chez elle ils se sont tous rendus
Pour célébrer certaine orgie
Dont je suis encor tout confus.
Les plus beaux momens de ma vie
Sont donc ceux que je n'ai point vus!

Digitized by Google

Vous avez orné mon image
Des lauriers qui croissent chez vous;
Ma gloire, en dépit des jaloux,
Fut dans tous les temps votre ouvrage.

Après sa retraite du théâtre, son amour pour l'art, le besoin de s'en occuper, le désir d'être encore utile, l'engagèrent à former des élèves.

Les plus remarquables de ces élèves ont été, sans contredit, mademoiselle Raucourt et M. Larive.

Mademoiselle Clairon les juge bien différemment l'un de l'autre; elle semble regretter les peines qu'elle s'est données pour mademoiselle Raucourt; mais elle déclare, au moment où elle écrit ses *Mémoires* (en 1790 ou 1791), que la Comédie Française n'a plus que quatre sujets dignes d'être cités, *Préville*, *Brizard*, *Molé* et *Larive*. Un pareil jugement vaut beaucoup d'éloges. Doué par la nature de l'extérieur le plus avantageux et du plus beau son de voix, M. Larive était surtout admirable dans les rôles qui demandent de la noblesse, de la véhémence, de la fierté, des explosions de colère et d'indignation : le comte d'Essex, Warwick, Bayard, Brutus, dans *la Mort de César*, Spartacus et beaucoup d'autres rôles lui ont fait une réputation brillante. Il joua d'original Philoctète, Pygmalion, et Montaigu, dans la tragédie de *Roméo et Juliette*, de Ducis : ce dernier rôle n'était pas de son emploi; c'était un père, c'était le

terrible Ugolin du Dante : on n'a pas oublié la profonde impression que l'acteur produisit en montrant ce malheureux vieillard, ses douleurs inouïes et sa soif de vengeance. Les amateurs du théâtre ont vu avec peine la retraite prématurée de M. Larive; ce grand tragédien aurait pu long-temps encore leur procurer des jouissances, marcher sur les traces de ses devanciers, et donner des exemples à ses jeunes successeurs. M. Larive a professé et publié un Cours de leçons sur son art; on trouve dans cet ouvrage l'enthousiasme qui inspire, le jugement qui dirige, et surtout un fond d'honneur et de loyauté qui commande l'estime pour le maître.

C'était le sort de mademoiselle Clairon d'inspirer de grandes passions à des hommes d'un âge fort au-dessous du sien : le margrave d'Anspach, qui était plus jeune qu'elle de douze à treize ans (1), devint son ami après M. de Valbelle. Dans le commencement de l'année 1773, elle alla se fixer à Anspach, où elle a passé dix-sept années.

On a voulu jeter du ridicule sur le personnage qu'elle fit dans la cour de ce prince; on a dit qu'*après avoir abdiqué le sceptre tragique, elle avait aspiré à la place de premier ministre de l'un des petits souverains de l'Allemagne....*

Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle rendit au margrave des services réels; que, vivant dans son

(1) Le margrave était né en 1736.

intimité, elle ne lui donna que de sages avis relativement à l'administration de ses états, qu'elle conseilla et dirigea des fondations utiles; qu'elle fit faire une très-belle fontaine publique, construire et doter un hospice qui a été nommé *l'Hospice Clairon*.

Quelque idée qu'on veuille se faire de la liaison qui la mettait à portée de faire ce bien, au moins faut-il avouer qu'elle l'a fait. Elle est arrivée à la cour de ce prince ayant près de cinquante ans; elle en avait soixante-sept lorsqu'elle est revenue en France. Les sentimens du margrave pour une personne de cet âge, ne pouvaient plus être que ceux de l'amitié.

Il paraît qu'elle tenait à la cour d'Anspach un très-grand état. Nous avons vu une de ses lettres, où elle dit avec une espèce de honte modeste : *Croiriez-vous bien que moi, chétive, j'ai ici cinq laquais, valet de chambre et maître d'hôtel?* Mais elle éprouva aussi les peines attachées au séjour des palais. Madame la margrave fut jalouse d'elle; les courtisans virent l'étrangère d'un œil d'envie, et, comme elle le dit elle-même spirituellement : *Il n'est si petite cour qui n'ait son Narcisse* (1). Enfin, ce fut vers 1790 ou 1791 qu'elle quitta l'Allemagne et revint se fixer à Paris.

Elle y vécut retirée, comme il convenait à son âge, ayant quelques amis, du nombre desquels

(1) Allusion à un personnage de la tragédie de *Britannicus*. *Mémoires*, page 59.

était M. Henri Meister, qui fut le dépositaire de ses *Mémoires;* elle aimait la lecture, surtout celle des moralistes et des philosophes, et le grave et sévère Épictète était un de ses auteurs favoris. (1)

Ce fut à cette époque qu'elle écrivit ses Mémoires; désirant qu'ils ne fussent rendus publics que dix ans après sa mort, elle en avait confié le manuscrit à M. Henri Meister. Dès 1792, il en fut publié chez l'étranger une traduction allemande: cette circonstance l'obligea en quelque sorte à les laisser paraître en France.

Avant qu'ils fussent imprimés, elle consentait à en lire des morceaux, mais bien rarement, mais à un très-petit cercle d'auditeurs choisis. Le baron de B...., qui avait été son amant et qui était resté son ami, obtint d'elle une lecture. M. Desprez y fut admis. On croira aisément que mademoiselle Clairon lisait bien, et surtout son propre ouvrage; mais ce qui parut particulièrement remarquable à M. Desprez, ce fut la manière dont elle rendait les morceaux de tragédie qu'elle citait en exemple, à l'appui de ses réflexions. Assise quand elle ne faisait que lire, elle se levait pour déclamer, et prenant une attitude imposante, un ton solennel, cette petite vieille, septuagénaire, se changeait tout à coup en une princesse ou en une reine pleine d'énergie et de dignité.

Un homme de beaucoup d'esprit, de l'extérieur

(1) *Mémoires*, page 274.

le plus aimable, qui, entré tout jeune dans la carrière de la magistrature, avait, dans des fonctions graves et importantes, donné les plus brillantes espérances, et que la révolution a moissonné à la fleur de son âge, Hérault de Séchelles, a laissé différens opuscules qu'on lit avec intérêt.

Il s'y trouve des *réflexions sur la déclamation.*

On voit que le jeune avocat-général, aspirant à devenir un orateur distingué, avait voulu étudier l'*action*, cette partie essentielle de l'éloquence.

Il rappelle que Démosthène avait pris des leçons de Satyrus (1), le plus célèbre comédien de son temps; il ajoute que lui-même en a pris pendant quelque temps de mademoiselle Clairon.

Il expose quelques-uns de ses principes qu'il a retenus. Comme elle avait le sentiment des convenances, elle lui donnait des conseils appropriés au genre de diction que ses hautes fonctions lui prescrivaient : « Très-peu de gestes pour un ora-« teur du ministère public, lui disait-elle; votre « genre est la noblesse au suprême degré. Très peu « de gestes ; mais les placer à propos, et observer « les oppositions qui font ressortir les changemens « de gestes. »

Il raconte un fait qu'il tenait de Thomas, auteur de

(1) Plutarque, dans la *Vie de Philippe*, raconte de ce Satyrus un trait honorable de générosité envers les deux jeunes filles d'un de ses amis.

l'*Éloge de Descartes*, de celui de *Marc-Aurèle*, etc. qui le lui rapportait comme en ayant été témoin oculaire. « Un jour, disait Thomas, mademoiselle Clai-
« ron s'assit dans un fauteuil, et, sans proférer une
« seule parole, sans faire un seul geste, elle peignit,
« avec le visage seul, toutes les passions, la haine,
« la colère, l'indignation, l'indifférence, la tristesse,
« la douleur, l'amour, l'humanité, la nature, la gaîté,
« la joie, etc. Elle peignit non-seulement les passions
« en elles-mêmes, mais encore toutes les nuances
« et toutes les différences qui les caractérisent. Par
« exemple, dans la crainte, elle exprima la frayeur,
« la peur, l'émotion, le saisissement, l'inquiétude,
« la terreur, etc.... Sur ce qu'on lui témoignait de
« l'admiration, elle répondit qu'elle avait fait une
« étude particulière de l'anatomie, qu'elle savait
« quels muscles elle devait faire agir, et qu'ensuite
« la grande habitude l'avait mise en état de faire,
« pour ainsi dire, agir tous les fils. »

Mademoiselle Clairon rappelle en effet, lorsqu'elle parle de ses études, les connaissances qu'elle avait acquises en anatomie, et l'usage qu'elle en faisait pour donner à sa physionomie l'expression des passions différentes. (1)

---

(1) *Mémoires*, page 268. Garrick possédait, dit-on, au suprême degré, l'art de changer sa physionomie à volonté; on raconte qu'après la mort de son ami Fielding, désirant de faire faire son portrait par Hogarth, il arriva un jour dans

La publication de ses *Mémoires* a encore renouvelé contre elle de vieilles inimitiés. On a trouvé qu'en se donnant à elle-mêmetrop d'éloges, elle ne louait pas assez, elle traitait même quelquefois trop sévèrement les acteurs ses contemporains, et plus sévèrement encore ceux qui étaient au théâtre long-temps après sa retraite, et dans le temps où elle a écrit.

Il est assez simple que mademoiselle Clairon eût bonne opinion de son talent; vingt ans de succès la justifient à cet égard. Eh! comment réussirait on dans les arts, comment ferait-on les études, les travaux nécessaires, comment supporterait-on les dégoûts, comment vaincrait-on les obstacles, si l'on n'était soutenu par l'idée flatteuse qu'on vaut quelque chose, et qu'un peu de gloire récompense vos efforts et vos peines? comment l'amour-propre, l'orgueil même, ne serait-il pas excusable dans une profession où l'on ne vit que d'applaudissemens et d'éloges?

Mademoiselle Clairon dit pourtant d'elle-même: « Je suis loin de croire qu'on ne puisse pas aller « beaucoup plus loin que moi (1) ; » et cette expression modeste n'est point chez elle un trait

---

l'atelier de l'artiste avec le visage de Fielding, qu'il avait su imiter et prendre à un tel point de ressemblance, que Hogarth en fut d'abord épouvanté.

(1) *Mémoires*, page 235.

d'humilité hypocrite. On voit qu'elle parle sincèrement. Peut-on exiger davantage ?

Quant à la manière dont elle juge les autres, elle rappelle, il est vrai, avec mépris et dureté la mauvaise conduite d'une comédienne qui avait été son élève et sa camarade; mais cette personne n'existait plus depuis douze ans, quand mademoiselle Clairon écrivait ses *Mémoires*, et elle-même comptait qu'ils ne seraient publiés que dix ans après sa mort. Ces circonstances adoucissent un peu le tort réel d'avoir dit trop librement ce qu'il eût été mieux de taire.

On lui reproche des censures trop sévères sur Lekain et sur mademoiselle Dumesnil; il nous semble qu'elle fait avec plaisir la part de leurs grands talens; voudrait-on qu'elle eût dit expressément : *Ils étaient meilleurs que moi?* De quel comédien, de quel artiste exigerait-on cet aveu formel d'infériorité? Elle a loué ce qui était louable en eux; elle a parlé de leurs défauts sans amertume, sans malveillance; elle écrivait long-temps après que Lekain était descendu dans la tombe, et que mademoiselle Dumesnil était retirée du théâtre : il ne pouvait plus être question de rivalité, ni d'une jalousie présente. Mademoiselle Clairon a dit ce qu'elle pensait; et quand elle se serait trompée, il suffit qu'on puisse la croire de bonne foi, pour ne lui point faire de crime de ses opinions.

Quant aux acteurs et aux actrices qu'elle voyait

jouer dans ses vieux jours, elle les place bien bas, il en faut convenir; mais c'est sans les nommer; elle se plaint, en général, de la décadence de l'art de la déclamation théâtrale : ces plaintes ne tiennent-elles pas à son âge? Quel vieillard n'a le défaut de louer trop le temps passé, lorsqu'il était jeune, *se puero?* qui de nous autres, gens avancés en âge, ne répète qu'il n'éprouve plus au théâtre les impressions qu'il y ressentait il y a trente ans? Nous nous en prenons aux acteurs; c'est au temps et à l'âge qu'il faut nous en prendre; ce n'est pas sur la scène qu'est la décadence, c'est en nous-mêmes.

Que ceux qui condamnent comme excessive la vanité que mademoiselle Clairon tirait de son talent et de ses succès, réfléchissent un moment sur toutes les causes qui ont si long-temps concouru à faire naître et à nourrir en elle son admiration pour elle-même, et qu'ils se fassent ensuite cette question : Si elle avait eu moins d'amour-propre, aurait-elle eu autant de talent?

Vous qui aimez le talent, qui en jouissez avec délice, qui êtes heureux de le trouver, consentez donc à trouver l'amour-propre avec lui.

Pendant combien d'années marcha-t-elle suivie, entourée de nombreux adorateurs? On sait quel enivrement produisent les impressions reçues au théâtre. Une actrice qui joint à la beauté, à la grâce du maintien, une voix touchante et des pleurs qui paraissent venir de l'âme, a presque autant d'a-

mans que de spectateurs. Possède-t-elle un talent d'un ordre supérieur, elle devient l'idole du public, et tous les jours elle est l'objet de nouveaux hommages, qui prennent cent formes différentes pour lui plaire et pour la toucher.

Les plus grands seigneurs de la cour, le roi lui-même daignait souvent s'occuper des grands acteurs, et des actrices qui avaient la vogue. On sait que toutes les portes leur étaient ouvertes, qu'il n'y avait point de ministre qui ne fût disposé à les favoriser, à les obliger : comment ne se seraient-ils pas crus des personnages d'une haute importance?

Nous ne pouvons qu'indiquer un bien petit nombre des louanges les plus remarquables et les plus flatteuses que reçut mademoiselle Clairon de plusieurs des hommes les plus distingués de son temps.

Et d'abord non-seulement Voltaire lui fit l'honneur de lui adresser plusieurs fois des vers, et entre autres une longue et belle épître ; mais en la voyant jouer Électre sur son théâtre de Ferney, il s'écriait transporté d'admiration et de reconnaissance : *Ce n'est pas moi qui ai fait cela, c'est elle ; elle a créé son rôle.* Dans la *Correspondance* de ce grand homme, on trouve un certain nombre de lettres adressées à mademoiselle Clairon, et toutes contiennent ou des remercîmens ou des éloges. (1)

(1) Voyez la *Correspondance générale* de Voltaire, depuis l'année 1750 jusqu'à 1767. On trouve aussi dans ces Lettres des conseils dont mademoiselle Clairon s'honorait, et d'ex-

Dorat, qui préférait le talent de mademoiselle Dumesnil, a cru cependant devoir, dans son *Poème de la Déclamation*, consacrer des vers à mademoiselle Clairon.

Il ne lui accorde, à la vérité, que le second rang; mais ce rang est encore assez beau. Après avoir peint le jeu passionné, entraînant de mademoiselle Dumesnil, il ajoute :

Quelle autre l'accompagne, et parmi cent clameurs
Perce les flots bruyans de ses adorateurs?
Ses pas sont mesurés, ses yeux remplis d'audace,
Et tous ses mouvemens déployés avec grâce;
Accens, gestes, silence, elle a tout combiné;
Le spectateur admire,..... et n'est point entraîné;
De sa sublime émule elle n'a point la flamme;
Mais à force d'esprit elle en impose à l'âme;
Quel auguste maintien! quelle noble fierté!
Tout, jusqu'à l'art, chez elle a de la vérité.

Si l'on avait réuni tous les vers, bons et mauvais, qui ont été faits à l'honneur de mademoiselle Clairon, tous les madrigaux qui lui ont été adressés, il y aurait sûrement de quoi remplir plusieurs volumes. Mais sûrement aussi, on y trouverait bien des fadeurs et bien des pièces médiocres.

Nous conserverons seulement ici deux quatrains assez jolis, que les noms de leurs auteurs rendent plus remarquables.

---

cellentes remarques sur la déclamation théâtrale. Voyez, entre autres, des lettres du mois de janvier 1750, sur la tragédie d'*Oreste*, et sur le rôle d'Électre.

Le premier est de Saurin, auteur de la tragédie de *Blanche et Guiscard*, dans laquelle mademoiselle Clairon avait joué le principal rôle.

Ce drame est ton triomphe, ô sublime Clairon!
Blanche doit à ton art les larmes qu'on lui donne;
Et j'obtiens à peine un fleuron,
Quand tu remportes la couronne.

Le célèbre Garrick était venu passer quelque temps à Paris en 1750; il vit jouer mademoiselle Clairon, et annonça ce qu'elle devait être un jour. Quatorze ou quinze ans après, dans un second voyage en France, il fit exécuter par Gravelot, l'un des plus habiles artistes du temps, une gravure dans laquelle était représentée mademoiselle Clairon, couronnée par la muse de la tragédie. Dans le haut de l'estampe on lisait ces mots : *Prophétie accomplie;* et au bas, le quatrain suivant:

J'ai prédit que Clairon illustrerait la scène,
Et mon espoir n'a point été déçu;
Elle a couronné Melpomène,
Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

Ce sont peut-être les seuls vers français qu'ait produits le cerveau du Roscius de l'Angleterre.

La princesse russe Gallitzin, qui aimait beaucoup cette grande actrice, fit faire son portrait par le célèbre peintre Carle Van-Loo. Ce portrait, où elle était représentée en Médée, s'élevant dans l'air, sur son char emporté par des dragons, était en même temps un beau tableau. Le roi (Louis xv)

le vit, et ordonna qu'il fût encadré à ses frais. Le cadre fut magnifique ; il coûta 5,000 francs.

Le roi ajouta une autre faveur à la première ; ce fut de faire faire, aussi à ses frais, une gravure de ce tableau, et de donner ensuite en pur don à mademoiselle Clairon, la planche de cette gravure, dont chaque épreuve se vendait un louis.

Cette même princesse Gallitzin lui offrit, au nom de l'impératrice de Russie, Élisabeth, un très-beau sort à Saint-Pétersbourg ; et dans le cas où elle aurait épousé le comte de Valbelle, celui-ci devait trouver aussi de grands avantages à la cour de l'impératrice de Russie. Mademoiselle Clairon refusa de se marier, et ne voulut point s'expatrier, du moins à cette époque.

Dans un moment où, rebutée de sa profession et des dégoûts qu'elle y trouvait, elle avait exprimé le désir formel de se retirer, M. le duc de Choiseul et M. de Laborde, banquier de la cour, envoyèrent 40,000 francs chez un notaire qui fut chargé de demander à mademoiselle Clairon comment elle voulait qu'on les plaçât. Elle ne résista point à de pareilles sollicitations, et consentit à rester encore quelque temps au théâtre.

Combien elle dut trouver de différence entre ces jours de sa gloire, lorsqu'elle était flattée, encensée, comblée de biens et de louanges, et l'époque où vieillie, délaissée, vivant dans une retraite pro-

fonde, elle n'avait plus que les vains souvenirs de *ses grandeurs passées!*

Il paraît même qu'elle finit par être gênée dans sa fortune, et par manquer de cette aisance à laquelle elle avait été long-temps accoutumée.

Elle conserva, d'ailleurs, jusque dans son âge avancé, le plein exercice de ses facultés intellectuelles.

Elle mourut à Paris, le 18 janvier 1803, âgée de près de quatre-vingts ans.

Nous osons espérer que les détails dans lesquels nous sommes entrés au sujet de cette célèbre actrice, ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs. Quoiqu'il y ait plus d'un demi-siècle qu'elle a disparu de notre scène, sa mémoire y est encore vivante; on se souvient des services réels qu'elle a rendus à son art, des pas qu'elle lui a fait faire parmi nous. Si notre théâtre tragique et comique forme la partie la plus brillante peut-être de la gloire littéraire de la France, après l'admiration et les hommages dus aux grands poètes qui nous ont donné d'immortels ouvrages, il doit y avoir aussi un tribut d'éloges et de reconnaissance pour les habiles comédiens qui développent et relèvent les beautés de ces chefs-d'œuvre par le talent si précieux et si rare de les représenter dignement.

ANDRIEUX.

AVERTISSEMENT

DES NOUVEAUX ÉDITEURS.

En publiant cette nouvelle édition des *Mémoires de mademoiselle Clairon*, nous avons fait nos efforts pour lui donner sur les éditions précédentes plusieurs avantages, entre autres celui d'une meilleure distribution.

Les écrits qu'on a pu recueillir de cette actrice célèbre ont été rassemblés confusément, et jetés, pour ainsi dire, pêle-mêle et comme au hasard.

Nous avons pensé qu'un moyen de rendre cette lecture plus agréable et même plus utile, serait de disposer ces matériaux dans un ordre méthodique et raisonné; mais en même temps nous nous sommes scrupuleusement abstenus de changer un seul mot à l'original.

Nous diviserons donc le tout en trois parties :

1°. Mémoires et Faits personnels;

2°. Réflexions morales et morceaux détachés ;

3°. Réflexions sur l'art dramatique et sur l'art de la déclamation théâtrale.

Nous accompagnerons le texte de réflexions et de notes pour éclaircir et compléter les faits, pour développer, pour discuter, et quelquefois pour combattre les idées de Mlle Clairon ; mais dans ce dernier cas, et surtout lorsqu'il sera question de l'art de la déclamation, nous ne présenterons nos observations qu'avec cette défiance de nous-mêmes que devra nous inspirer une autorité aussi imposante que celle de notre auteur.

PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES

ET FAITS PERSONNELS.

LETTRE

DE MADEMOISELLE CLAIRON

AU RÉDACTEUR DU PUBLICISTE. (1)

Issy, près Paris, ce 25.

CITOYEN,

J'ai lu dans votre feuille du 21 de ce mois un article qui annonce une édition de mes *Mémoires*, publiée en Allemagne, et en allemand. J'ai en effet confié le manuscrit de mes Réflexions sur l'Art dramatique et sur moi-même, à un étranger, homme de lettres, que j'aime, que j'estime autant qu'il est possible. La connaissance intime que j'ai de ses principes et de sa moralité me fait rejeter loin de moi toute idée d'infidélité. Si je nommais mon ami, toutes les personnes dont il est connu lui rendraient la même justice. Cette édition ne peut être qu'un vol fait à sa délicatesse. (2)

---

(1) Cette lettre est imprimée dans le numéro de ce journal, du 28 thermidor an VI, correspondant au 13 août 1798.

(2) La personne dont parle ici mademoiselle Clairon est M. Henri Meister, fils du pasteur ou ministre de Kusnacht, en Suisse, mort en 1781.

M. Henri Meister, né à Zurich en 1744, fit à Paris un

Mon intention était que ce petit ouvrage ne parût que dix ans après ma mort; mais cet accident, le jugement que porte votre correspondant, et surtout la crainte de paraître manquer à tout ce que je dois de reconnaissance au public et de respect à ma nation, me décident à faire imprimer moi-même cet Essai. Je déclare donc solennellement que la seule édition que je puisse avouer est celle qui sera imprimée en français, sous mes yeux, et qui paraîtra le plus tôt qu'il me sera possible.

Je vous conjure aussi, citoyen, d'être sûr que mon âme sensible n'oubliera jamais ce que votre correspondant a eu la bonté d'ajouter à son avis, de doux et de flatteur pour moi.

---

séjour d'une vingtaine d'années dans le dernier siècle. Il fut lié avec Grimm, Diderot, le baron d'Holbach, M. et madame Necker, etc. On lui doit en grande partie la traduction des OEuvres de Gessner. On croit qu'il prit une assez grande part à la correspondance littéraire de Grimm. Il quitta Paris en 1792, et les *Mémoires de mademoiselle Clairon*, dont il était dépositaire, parurent en Allemagne, et traduits en allemand, au commencement de 1798; quelques personnes attribuèrent cette traduction à M. Meister lui-même; mais on voit que mademoiselle Clairon pensait autrement, et il est naturel d'adopter son opinion, qui est plus honorable pour son ami.

PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES

ET FAITS PERSONNELS.

Elle sera divisée en trois époques :

1re. Depuis la naissance de mademoiselle Clairon, en 1723, jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans;

2me. Depuis l'adolescence de mademoiselle Clairon jusqu'à sa retraite du théâtre, en 1765, à l'âge de quarante-deux ans;

3me. Depuis sa retraite du théâtre jusqu'à son retour à Paris, après un séjour de dix-sept ans à Anspach.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

DEPUIS LA NAISSANCE DE Mlle CLAIRON, EN 1723, JUSQU'A L'AGE DE TREIZE A QUATORZE ANS.

La Providence m'a déposée dans le sein d'une bourgeoise pauvre, libre, faible et bor-

née.... Mon malheur a précédé mon existence.

L'usage de la petite ville dans laquelle je suis née (1) était de se rassembler, en temps de carnaval, chez les plus riches bourgeois pour y passer tout le jour en danses et festins. Loin de désapprouver ce plaisir, le curé le doublait en le partageant, et se travestissait comme les autres. Un de ces jours de fête, ma mère, grosse seulement de sept mois, me mit au monde entre deux et trois heures après midi. J'étais si chétive, si faible, qu'on crut que très-peu de momens achèveraient ma carrière. Ma grand'mère, femme d'une piété vraiment respectable, voulut qu'on me portât sur-le-champ même à l'église, recevoir au moins mon passe-port pour le ciel. Mon grand-père et la sage-femme me conduisirent à la paroisse : elle était fermée ; le bedeau même n'y était pas, et ce fut inutilement qu'on fut aussi au presbytère. Une voisine dit que tout le monde était à l'assemblée chez M. *** : on m'y porta. Le curé, habillé en arlequin, et son vicaire en gille, trouvèrent mon

(1) Saint-Wanon de Condé, près Condé, en Flandre, département du Nord.

danger si pressant, qu'ils jugèrent n'avoir pas un moment à perdre. On prit promptement sur le buffet tout ce qui pouvait être nécessaire : on fit taire un moment le violon, on dit les paroles requises, et l'on me ramena à la maison.

Née à sept mois, je n'ai dû recevoir de la nature qu'une constitution faible, également fâcheuse et contraire aux développemens de mon physique et de mon moral.

Nulles caresses, nulles douceurs, nuls soins n'ont soutenu mon enfance; aucune idée d'art, de talent, de connaissance quelconque n'a favorisé mon éducation ; lire est la seule chose que je susse à l'âge de onze ans; mon catéchisme et mon livre de prières étaient les seuls livres que je connusse; des contes de revenans et de sorciers, qu'on me disait être des histoires véritables, étaient tout ce dont on m'entretenait.

Une femme violente, ignorante et superstitieuse ne savait que me tenir inactive dans un coin, ou m'appeler auprès d'elle pour me faire trembler sous ses menaces et ses coups. Mon horreur pour le travail des mains, où l'on voulait m'assujettir, était cause de ce traite-

ment, et ce traitement redoublait mon horreur pour le travail. J'ignore où j'avais puisé mes dégoûts; mais je ne pouvais supporter l'idée de n'être qu'une ouvrière. Ce dont je suis bien sûre, c'est de devoir aux contrariétés, au malheur de mon enfance, l'âme la plus compatissante et la plus décidée. Je n'ai fait mon état, je n'ai soutenu mon existence physique et morale que par les ressources que m'ont procurées ces deux qualités.

A l'âge de onze ans, le sort eut enfin pitié de moi; il obligea ma mère à changer de logement; ma position était toujours la même : mais des voisins, touchés de l'état de langueur où mon malheur me réduisait, de ma figure, de la beauté de mon organe, de quelques marques de jugement, d'une douceur inaltérable, quand on ne me présentait point d'aiguilles, obtinrent qu'on me laisserait quelque temps à moi-même sans en rien exiger. Je respirai pour la première fois, sans avoir à me plaindre. Mais, soit par suite de caractère, soit qu'on voulût se débarrasser de moi, on m'enfermait souvent seule dans une chambre qui donnait sur la rue : là, sans aucun moyen de m'occuper, n'ayant pas même la possibilité d'ouvrir

la fenêtre, et de voir les passans, je montai, dès le premier jour, sur une chaise pour regarder au moins dans le voisinage. Mademoiselle Dangeville (1) logeait positivement devant moi; ses fenêtres étaient ouvertes; elle prenait une leçon de danse : tout ce que la nature et la jeunesse avaient pu réunir de charmes était répandu sur elle. Tout mon petit être se rassembla dans mes yeux; je ne perdis pas un de ses mouvemens. Elle était entourée de sa famille; la leçon finie, tout le monde l'applaudit, sa mère fut l'embrasser. Cette différence de son sort au mien me pénétra d'une douleur profonde; mes larmes ne me permettaient plus de rien voir. Je descendis de ma chaise; et quand mon cœur moins palpitant me permit d'y remonter, tout était disparu.

Autant que ma faible raison pouvait le permettre, je me mis à causer avec moi-même.

---

(1) Mademoiselle Dangeville, la meilleure, dit-on, des soubrettes qui aient paru sur le Théâtre Français, avait débuté en 1730. L'événement que raconte ici mademoiselle Clairon dut se passer en 1734, puisqu'elle avait onze ans. Sa mère était donc venue alors demeurer à Paris, et l'y avait amenée.

Je me promis d'abord de ne rien dire de ce que j'avais vu, de peur qu'on ne m'en privât à l'avenir; ensuite j'essayai de sauter et de faire toutes les jolis mines que j'avais vu faire.... On vint enfin me tirer de là, en me demandant ce que j'avais fait. Pour la première fois de ma vie je mentis; je répondis très-prestement : *N'ayant rien à faire, j'ai dormi.* Ce détail peut paraître minutieux à beaucoup de monde; mais il doit faire connaître à ceux qui ont des enfans la nécessité de ne point perdre leur confiance.

Ce premier tort m'enhardit à faire de nouveaux mensonges. Il développa toute la malice dont je pouvais être susceptible. Je me fis un plaisir de la dissimulation, et toutes ces choses me conduisirent à prendre pour ma mère un dédain, dont mon inexpérience me cachait toute l'horreur, et qui, dans une âme vicieuse, pourrait conduire aux plus grands malheurs.

Je n'avais plus de momens de repos que lorsqu'on me mettait en pénitence; heureusement la mauvaise humeur ou les affaires de ma mère m'y condamnaient souvent. Je courais vite à la fenêtre; le beau temps me favo-

risait : je voyais jusqu'au fond de la chambre de ma divinité. Je l'étudiais autant qu'il m'était possible ; et dès qu'elle disparaissait, je faisais tout ce que j'avais vu faire. Ma mémoire et mon application me servirent si bien, que ceux qui venaient à la maison crurent qu'on m'avait donné des maîtres. Ma façon de me présenter, de saluer, de m'asseoir, n'était plus la même ; mes idées se débrouillaient, et mes raisonnemens, mes gentillesses m'obtinrent le suffrage de ma mère même.

Cependant, mon secret me pesait. J'avais un désir extrême de savoir ce qu'était mademoiselle Dangeville ; j'osai me confier à un homme de notre société, qui m'avait toujours traité moins en enfant que les autres : il m'apprit en gros ce que c'était que la Comédie Française, et ce que mademoiselle Dangeville y faisait. Il me promit, de plus, de me faire voir tout cela : il l'obtint, non sans peine. Ma mère ne voyait dans les spectacles que des damnations éternelles ; mais enfin, on me mena voir la représentation du *Comte d'Essex* et des *Folies amoureuses*. Il n'est point en mon pouvoir de rendre aujourd'hui ce qui se passait alors en moi : je sais seulement que

pendant le spectacle et le reste de la soirée, on ne put ni me faire manger ni me faire articuler une parole. Toute concentrée en moi-même, je ne voyais, n'entendais rien autour de moi. — *Allez vous coucher, grosse bête*, furent les seuls mots qui me frappèrent, et j'y courus : mais, au lieu de chercher à dormir, je ne m'occupai que du soin de retrouver, de dire, de faire tout ce que j'avais vu; et l'on fut confondu le lendemain de m'entendre répéter plus de cent vers de la tragédie, et les deux tiers de la petite pièce. Cette prodigieuse mémoire étonna moins encore que la façon dont j'avais saisi le jeu de chaque acteur. Je grasseyais comme Grandval (1); je bredouillais et faisais le saut de Crispin, comme Poisson (2); je faisais l'impossible pour attraper

(1) Grandval jouait les premiers rôles dans le tragique et dans le comique. Il a laissé une grande réputation de talent; il avait un défaut de prononciation auquel le public s'était accoutumé. Il avait été reçu en 1729, resta trente-cinq ans au théâtre, se retira vers 1764, et mourut à Paris, en 1784, à l'âge de soixante-quatorze ans.

(2) La famille des Poisson est célèbre dans les fastes du théâtre; elle a fourni des acteurs qui ont été en même temps auteurs comiques. Les Poisson ont tenu,

l'air fin de mademoiselle Dangeville, et l'air roide et froid de mademoiselle Balicourt (1); enfin on me regarda comme un prodige : mais ma mère, en fronçant le sourcil, dit qu'elle aimerait mieux que je susse faire une robe ou une chemise que toutes ces sottises-là : ce propos me mit hors de moi-même. Je me voyais soutenue ; j'osai dire que je n'apprendrais jamais rien, et que je voulais jouer la comédie. Les injures et les soufflets me forcèrent à me taire; et m'empêcher d'expirer sous les coups, fut tout ce que les spectateurs purent faire.

Ce premier moment passé, on me déclara qu'on me laisserait mourir de faim, ou qu'on me casserait bras et jambes si je ne travaillais pas. Les traits de caractère ne s'oublient jamais, et je me vois encore à ce moment : j'eus la fierté de retenir mes larmes, et de

---

de père en fils, pendant un siècle environ, l'emploi des valets et des Crispins. Plusieurs d'entre eux furent auteurs comiques ; le rôle de Crispin est de l'invention de Raymond Poisson qui le joua le premier.

(1) Mademoiselle Balicourt jouait les reines et les grandes princesses. Elle avait débuté en 1727, quitta le théâtre en 1738, à cause de sa mauvaise santé, et mourut en 1746.

prononcer avec toute la fermeté que mon âge pouvait permettre : Eh bien ! tuez-moi donc tout de suite, car sans cela je jouerai la comédie.

Les traitemens les plus cruels ne purent me faire changer de résolution pendant deux mois qu'ils durèrent ; mais je me mourais.

Les préjugés d'une chétive éducation étaient les seuls motifs qui guidassent ma mère ; son cœur foncièrement était bon : mon état la toucha d'autant plus que je ne formais pas une plainte ; elle fut en déposer sa douleur dans le sein d'une femme honnête, spirituelle et sensible, pour laquelle elle travaillait. Le fruit de cette démarche, dont je n'ai jamais su le détail, fut de me faire éprouver un sentiment de tendresse dont je n'avais jamais eu la moindre idée. Ma mère, en arrivant, me prit dans ses bras, m'inonda de ses larmes, et me promit de consentir à ce que je voulais, pourvu que je l'aimasse, que le passé restât dans l'oubli, et que je prisse soin de me rétablir. Ce changement inespéré pensa me coûter la vie ; mais je repris bientôt le dessus : on me mena chez ma bienfaitrice, on me fit entendre à Deshais, acteur de la Comédie Italienne ; il fut assez content pour me

présenter à tous ses camarades. On me donna mon entrée à ce spectacle; on me prescrivit ce que je devais apprendre; on m'obtint un ordre de début, et je parus enfin sur le théâtre, n'ayant pas encore douze ans accomplis. (1)

Les applaudissemens que je recevais consolèrent ma mère du parti que j'avais pris; on me donna des maîtres d'écriture, de danse, de musique et de langue italienne; mon application, mon ardeur, ma mémoire, confondaient mes instituteurs : je retenais tout, je dévorais tout; mais ma trop grande jeunesse, ma petite stature, la crainte qu'eut le fameux Thomassin (2), que mon talent ne nuisît à ses filles, dont le sort n'était pas fait, et le manque de protection, me forcèrent, au bout d'un an, à chercher fortune ailleurs. On m'engagea dans la troupe de Rouen, pour jouer tous les rôles de mon âge, chanter et danser. Je devais jouer la comédie: tout le reste m'était égal.

---

(1) Elle se trompe; c'est treize ans qu'elle devait dire, puisque ce début eut lieu le 8 janvier 1736, et qu'elle était née au carnaval de 1723. (V. notre *Notice*.)

(2) Antonio Vicentini, connu sous le nom de Thomassin, célèbre dans le rôle d'Arlequin. Il mourut à Paris, le 19 août 1739.

RÉCAPITULATION.

Jusque-là je n'ai sûrement rien à me reprocher ; je ne connaissais rien, je ne pouvais rien, j'obéissais en aveugle au sort dont je me suis vue toute ma vie, et la victime et l'enfant gâté.

Chaque être a sa destinée prescrite ; tout me permet au moins de le croire : mon expérience, mes réflexions, tout ce que j'ai vu dans le monde, tout ce que j'ai lu dans ses annales, me démontrent l'insuffisance de nos combinaisons. Nous pouvons, lorsque nous sommes en état de comparer, distinguer les routes qui mènent à la vertu, celles qui nous entraînent au crime ; nous apercevons nos égaremens, nos travers, nos torts ; nous sentons tout l'avantage d'une conduite pure, d'une action généreuse ; il semble enfin que nous pouvons tout pour nous-mêmes. Mais dans l'impossibilité de tout prévoir, de tout connaître, de dénaturer le sang qui circule dans nos veines, de maîtriser la volonté de ce qui nous environne, je ne puis que reconnaître notre impuissance, et baisser mes regards tremblans devant le sort qui nous conduit. (1)

(1) Voilà mademoiselle Clairon fataliste, ou à peu

SECONDE ÉPOQUE.

DEPUIS L'ADOLESCENCE DE MADEMOISELLE CLAIRON JUSQU'A SA RETRAITE DU THÉATRE, EN 1765, A L'AGE DE QUARANTE-DEUX ANS.

Arrivée à Rouen, j'eus le bonheur de plaire au public, de me faire des protecteurs. Des femmes respectables à tous égards m'accordèrent l'entrée de leur maison et me comblèrent de présens et de bontés; rien de tout cela n'a changé tant que j'ai resté dans cette ville; et l'une de ces dames(1) m'a conservé, pendant quarante ans, l'amitié, l'estime, et la confiance la plus entière.

Mes appointemens, et ceux de ma mère qui remplissait un poste, suffisaient à notre ménage: je travaillais alors volontiers à tout ce dont nous avions besoin l'une et l'autre, et

près! Elle nous paraît se perdre ici dans un raisonnement un peu trop profond pour elle. Ce n'est pas que de grand philosophes n'aient soutenu ce système de la fatalité; mais malgré tout ce qu'on peut lire de spécieux, notre sens intime répond toujours que nous sommes libres.

(1) Madame la présidente de Bimorel.

je n'imaginais pas qu'on pût être plus heureuse que moi.

Une de mes camarades vint loger dans la même maison que nous : elle sut gagner ma mère, et l'engager à la prendre en pension; elle obtint que de temps à autre on vînt souper avec nous, et la compagnie devint de jour en jour plus nombreuse. Ma mère substitua des plaisirs à sa rigidité; on en parlait, elle s'en moqua. Je grandissais : on put, on dut croire que j'avais ma part au gâteau. Un jeune homme qui me suivait plus qu'une autre, et qui, je l'avoue, ne me déplaisait pas, passa pour être mon amant : avec la même franchise, je conviendrai que j'ignore ce qui l'empêcha de l'être. Abandonnée entièrement à moi-même, sans aucun principe sur le bien et le mal, il aurait pu facilement faire de moi ce qu'il aurait voulu; et c'est bien par hasard que je suis sortie de cette ville, au bout de trois ans, aussi pure que j'y étais entrée.

Notre pensionnaire ayant trouvé, je crois, des moyens de se mieux établir, nous quitta : une autre, mille fois plus désordonnée, prit sa place. Soit qu'on respectât mon âge, soit qu'on craignît, en m'éclairant, de se donner

une rivale, je ne voyais rien, et ma tournure d'esprit ne me donnait pas les moyens de suspecter; ce n'est que long-temps après que j'ai pu savoir tout ce que je me rappelle en ce moment.

Un pauvre diable (1), assez plaisant, faisant des vers et cherchant partout à souper, obtint de ces dames de les venir amuser quelquefois. J'avais tous les jours, ou mon petit couplet de chanson, ou mon quatrain, dans lesquels Vénus et Vesta n'étaient rien en comparaison de moi : mais tout en louant mes charmes et ma vertu, il lui passa dans la tête de jouir des uns et de chasser l'autre. Connaissant bien les êtres de la maison, sachant un jour que ma mère devait sortir pour affaires, il obtint d'une vieille servante que nous avions, de le laisser pénétrer jusqu'à ma chambre. Il n'était que neuf heures du matin; j'étais encore couchée : j'étudiais. Il faisait chaud; nul bruit ne m'avertit de réparer mon désordre; je n'avais pas encore quinze ans, et ma chemise et mes cheveux étaient ma seule couverture. Cette vue ne lui permit pas de rester long-temps maître de lui-même : il accourut, voulut me prendre

(1) Il se nommait Gaillard.

dans ses bras; j'eus le bonheur de m'échapper. Mes cris firent entrer la servante et une voisine qui logeait sur le même carré que moi. Nous prîmes alors les balais, les pelles, et nous chassâmes ce malheureux. Ma mère rentrée, il fut décidé que nous rendrions plainte; il fut réprimandé par le magistrat, chansonné par la ville, et chassé pour jamais de chez nous. Mais la rage succédant à son amour et à ses désirs, il fit sur moi ce dégoûtant libelle qu'on à lu dans toute l'Europe. (1)

J'étais au Havre de Grâce avec la troupe lorsqu'il parut; ma douleur fut au-delà de

(1) Mademoiselle Clairon a bien raison d'appeler cet écrit un *dégoûtant libelle*. Nous l'avons parcouru; il nous a révoltés, et ennuyés, qui pis est. On assure que ce chef-d'œuvre a eu, dans le temps, dix éditions. Un homme qui aurait le malheur d'écrire aujourd'hui des rapsodies aussi grossières pourrait bien être repris de justice, et à coup sûr ne pourrait plus paraître dans aucune société honnête. Il y a des bibliographes qui ont attribué ce mauvais livre au comte de Caylus. Nous ne pouvons, sur leur parole, nous résoudre à imputer à un homme de cinquante ans, d'un rare mérite et d'un caractère honorable, une pareille production.

Elle était intitulée : *Histoire de mademoiselle Cronel* (Cléron), *dite* Frétillon, *actrice de la Comédie de Rouen, écrite par elle-même.*

toute expression. Loin de mes protecteurs, ignorant ce que je devais faire, n'osant, ne devant pas me confier à l'ignorance, la bêtise et l'insouciance, je ne fis aucune démarche pour tirer raison de cet outrage ; ma candeur me permit même de croire que je devais compter sur la justice des hommes. Mais avec plus de lumières, qu'aurais-je fait ? Quelques mois de prison où j'aurais fait condamner ce malheureux n'auraient pas empêché la publicité du livre ; ma honte prétendue n'en aurait pas moins couru le monde, et la réparation serait restée dans l'oubli. Cependant je sais aujourd'hui que j'ai mal fait de ne pas la demander. Mais sans égard pour l'âge, l'ignorance et l'impuissance de l'opprimé, faut-il donc pour rendre la justice que les tribunaux attendent qu'un particulier leur rende plainte? Un livre calomnieux, dont la pudeur n'ose avouer la lecture, dont l'auteur a l'audace de se nommer, que l'impression fait passer dans les mains de tout le monde, le cri de l'indignation publique qui força ce malheureux à se cacher, les plaintes que j'avais portées antécédemment contre sa criminelle entreprise, mon âge, mon absence, étaient, ce me semble,

des réclamations suffisantes. Une vaine formalité que mon ignorance et mon impuissance m'empêchaient également de remplir, devait-elle arrêter la justice de ceux qui se disent les interprètes des lois, les défenseurs de l'humanité, les vengeurs de l'innocence ? Je n'étais rien, ne pouvais rien, ne tenais à rien : ce fut mon crime et mon malheur. Hélas! qu'importe à la plus grande partie des hommes qu'il soit un malheureux de plus! Je puis me répondre aujourd'hui qu'ils aiment à voir souffrir leurs semblables : leur légèreté n'approfondit rien; leur malignité, leur égoïsme, leur fait un besoin des larmes du désespoir de notre sexe; quelque invraisemblable que soit l'histoire scandaleuse qui court sur nous, leur propre perversité leur permet de la croire, et l'impunité, dont ils sont sûrs, leur donne l'audace et la cruauté de l'affirmer. Ils n'ont rien vu, ne savent rien; *on le dit*, c'en est assez. Que gagnent-ils à tout cela? D'enhardir le calomniateur, et d'en être eux-mêmes les victimes, si leur sort les appelle à fixer les regards publics par une place, une administration quelconque. Le libelle qu'on a fait contre moi se perd aujourd'hui dans l'immen-

sité de ceux qu'on a faits contre tout le monde. Innocence, grandeur, divinité même, rien n'est plus à l'abri de la méchanceté, et tout ce que je lis sur les autres doit assurément me consoler de tout ce qu'on a lu sur moi.

Mais j'étais loin de me rendre ce compte dans le moment de mon infortune. Je ne revins à Rouen qu'en tremblant; j'imaginais qu'on m'en allait fermer toutes les portes; je n'osais lever mes yeux sur personne, et je ne reparus sur le théâtre qu'en frémissant; mais j'y retrouvai le même public et les mêmes amis. Cette dame respectable qui m'aimait tant, m'ouvrit les yeux sur la cause de mon malheur; je vis que je le devais tout entier à l'inconduite de ma mère, et cette lumière me la fit prendre dans une si grande aversion, il m'en a tant coûté pour rester avec elle jusqu'à son dernier soupir, j'ai si bien surmonté l'impétuosité de mon caractère, que je puis, peut-être, tirer quelque vanité de mes efforts, du silence que j'ai gardé, et du bonheur dont elle a constamment joui.

Elle resta maîtresse absolue; seulement la société fut moins nombreuse et mieux choisie. Elle s'était engouée, depuis quelque temps,

d'un de mes camarades qu'elle voulait me faire épouser. Mon égal me parut au-dessous de moi : le protégé de ma mère m'était odieux ; et cet homme, d'ailleurs, semblait avoir servi de modèle au personnage de Thibaudois (1). Une fierté que je n'ai jamais pu réprimer ne me laissait trouver de bien et de charmes qu'à tout ce qui me montrait le plus grand caractère de noblesse ; et mon prétendu n'était que le plus sot, le plus grossier et le plus plat des hommes. J'eus l'adresse de me défendre pendant près de deux ans. Notre troupe avait quitté Rouen pour aller à Lille ; ce malotru était toujours avec nous ; et, loin de se rendre à mes raisons, à mes prières, il redoubla ses sollicitations. Les ordres de ma mère, sa violence, poussée au point de me présenter un pistolet pour obtenir mon aveu, me firent enfin sentir que j'avais besoin d'un protecteur qui, sans armer les lois, pût contenir mes entours, et me défendre. Conduite par le seul désespoir, sans idée d'aucun vil intérêt, sans amour, sans désirs, je fus m'offrir et me livrer moi-même sous la seule condition qu'on me sauverait du

(1) Personnage de *l'Esprit de contradiction*.

mariage et de la mort dont j'étais également menacée. Ce moment, qui ne présente au premier aspect que l'idée du libertinage, est peut-être le plus noble, le plus intéressant, le plus frappant de ma vie. Quoique j'eusse alors près de dix-sept ans, que les livres et les confidences m'eussent appris beaucoup de choses, le calme de mes sens me défendit des sollicitations de mes soupirans, et de la curiosité qu'ont ordinairement les jeunes filles; et si l'on veut se rappeler que j'étais née faible, qu'on m'avait accablée dans mon enfance; si l'on veut songer que le travail le plus forcé et le plus continu absorbait nécessairement toutes les facultés de mon être, en me disputant le mérite de ma sagesse, on pourra du moins m'en accorder l'étonnante réalité. Quoi qu'il en soit, ce moment est un de ceux que je me rappelle avec le plus de plaisir, et dont j'entretiens le plus volontiers mes amis. Je voudrais pouvoir l'écrire; je suis sûre que la femme la plus austère compatirait aux combats de mon âme, et ne rougirait point du tableau; l'impossibilité de le bien peindre, et la crainte de l'affaiblir, sont les seules raisons qui m'arrêtent.

Mon mariage fut rompu; ma mère cessa de me persécuter : je m'appliquai plus que jamais à tout ce qui pouvait accroître mes talens. Lanoue rompit sa troupe pour venir débuter à la Comédie Française. Je m'engageai dans une autre qui devait aller à Gand, demandée par le quartier-général du roi d'Angleterre, qui était là. Je ne fus ni flattée des suffrages que j'obtins, ni tentée de la fortune immense que m'offrit mylord Ma.... Le mépris que la nation anglaise affecte pour la mienne m'en rendit tous les individus insupportables : il m'était impossible de les entendre sans colère. La troupe ne pouvait se soutenir sans moi : on s'aperçut de mes dégoûts, on me fit garder à vue; mais malgré toutes les consignes données aux portes, je trouvai les moyens de m'échapper et de me rendre à Dunkerque. Le commandant de cette ville reçut bientôt un ordre du roi de me faire partir pour venir chanter à l'Opéra de Paris. J'avais une étendue de voix prodigieuse, et quoique je ne fusse qu'une très-médiocre musicienne, et qu'on me fît doubler mademoiselle Lemaure, j'eus le bonheur de réussir : mais je vis qu'il fallait si peu de talent à ce

spectacle pour paraître en avoir beaucoup, je trouvai si peu de mérite à ne suivre que les modulations du musicien; le ton des coulisses me déplut si fort, la médiocrité des appointemens rendait la nécessité de s'avilir si absolue, qu'au bout de quatre mois je fis signifier mon congé.

Un nouvel ordre du roi me dispensa de faire les six mois que l'usage d'alors prescrivait, sous condition que je passerais à la Comédie Française, pour y doubler mademoiselle Dangeville. Au moment où l'on me fit venir à Paris, mon emploi principal en province était celui des soubrettes. J'avais joué trois ou quatre seconds rôles tragiques dans la troupe de Lanoue; et Sarrasin, qui me vit jouer Ériphile, me prédit alors que je serais un jour la ressource du théâtre. L'envie d'avoir de plus forts appointemens, et la vanité de tout entreprendre, me fit mettre dans mon dernier engagement que je jouerais les grands rôles tragiques. A mon arrivée à Paris, je n'en savais que cinq, et je ne les avais joués qu'une ou deux fois chacun. J'étais loin de prévoir la célébrité que le public daignerait un jour m'accorder en ce genre.

Lorsque je fus(1) me présenter à l'assemblée, les semainiers me prévinrent que, quoique mon ordre ne marquât qu'un emploi, la loi de la Comédie demandait la réunion de tous les talens, et qu'il fallait que je consentisse à me rendre au moins utile dans les deux genres, à chanter et danser dans les pièces d'agrémens. Les acteurs d'aujourd'hui semblent prouver, par leur conduite, que, quelque peu qu'ils fassent et qu'ils vaillent, on doit en

(1) On ne peut pas employer le verbe *être* au lieu du verbe *aller*, devant un infinitif. C'est une observation de Voltaire sur ce vers de *Pompée :*

Il *fut* jusques à Rome *implorer* le sénat.

« C'était, dit-il, une licence qu'on prenait autre-« fois ; il y a même encore plusieurs personnes qui di-« sent : *Je fus le voir, je fus lui parler ;* mais c'est « une faute, par la raison qu'on *va parler*, qu'on *va* « *voir;* on n'est point *parler*, on n'est point *voir*, etc. »

Cette locution s'est introduite par imitation de *il a été, nous avons été :* ne dit-on pas très-bien : *Nous avons été à la Comédie ?* Ne pourrait-on pas dire : *Il fut à Rome ?.... Nous fûmes en Espagne ?*

Quelques écrivains, d'ailleurs corrects, ont commis et commettent journellement cette faute, qui est devenue commune. On trouve souvent : *Il fut demander sa grâce..... Il fut se présenter devant elle*, et autres phrases semblables.

être reconnaissant; que c'est pour eux que la comédie est faite. De mon temps, nous étions persuadés que c'était nous qui étions faits pour elle : nous nous disputions à qui montrerait plus de zèle, et ferait plus d'efforts; et, quoique les premiers sujets d'alors n'eussent pas le quart des émolumens qu'on prodigue aux derniers qu'on y voit aujourd'hui, autant qu'il m'est permis de m'y connaître encore, le public était mieux servi. Je consentis à tout ce qu'on me demandait; mais je crus que, puisqu'il fallait jouer la tragédie, je ferais bien de commencer par elle. Pourquoi cela? je n'en sais rien. L'air froid et dédaigneux qu'inspira ma proposition me piqua; j'insistai de manière à prouver que j'avais une tête qui demandait des ménagemens. On me proposa Constance dans *Inès*, Aricie dans *Phèdre*. Je répondis que c'était trop peu de chose, que je savais Phèdre, et que je la jouerais. C'était un des rôles triomphans de mademoiselle Dumesnil : je l'ignorais. Je n'avais pas revu la Comédie Française depuis mon *Comte d'Essex*. Ma proposition fit rire tout le monde : on m'assura que le public ne souffrirait pas que j'achevasse seulement le premier acte. La

colère me dévorait; mais la fierté me soutint. Je répondis aussi tranquillement, et surtout aussi *majestueusement* qu'il m'était possible : « Messieurs, vous me voulez ou vous ne me « voulez pas; j'ai le droit de choisir. Je jouerai « Phèdre ou ne jouerai rien. » — Tout le monde se contint; on accepta, et je débutai par Phèdre. (1)

(1) Ce fut le 19 septembre 1743 que mademoiselle Clairon débuta pour la première fois dans *Phèdre*; voici comment s'exprime le *Mercure de France* à ce sujet :

« Le 19 de ce mois, les comédiens ont remis au « théâtre la tragédie de *Phèdre* de Racine, dans la- « quelle mademoiselle Clairon, nouvelle actrice, a dé- « buté pour la première fois. Elle a joué le principal « rôle avec un applaudissement général. C'est une « jeune personne qui a beaucoup d'intelligence et qui « exprime avec une très-belle voix les sentimens dont « elle a l'art de se pénétrer. On peut dire que la na- « ture lui a prodigué les plus heureux talens pour « remplir tous les caractères convenables à sa jeunesse, « aux agrémens de sa personne et de sa voix. »

Elle joua aussi Dorine dans *Tartufe*, et *la Nouveauté* dans la pièce de ce nom, rôles dans lesquels elle fut généralement applaudie. Le 28, elle joua Zénobie; le 14 octobre, Ariane, et le 26, Électre (dans la tragédie de Crébillon).

Je ne parlerai point des encouragemens flatteurs qui furent donnés à mes essais, ni des bontés constantes qui m'ont soutenue dans mes travaux pendant vingt-deux ans : on imputerait peut-être à ma vanité ce que la reconnaissance me ferait dire.

Je me suis permis seulement de rendre compte de mes pénibles recherches : on les trouvera détaillées dans les réflexions que j'ai faites sur la déclamation théâtrale. Il ne me reste plus qu'à justifier ma retraite. Je vais donc rendre compte des iniquités qui m'en ont fait un devoir.

Naturellement et malheureusement violente et fière, j'ai souvent manifesté mon impatience sur les cabales, les tracasseries, les injustices, dont l'envie et la jalousie m'accablaient sans relâche. Personne n'ignore que, dans tous les corps, dans toutes les associations quelconques, on ne laisse jamais en paix que la médiocrité : le mérite acquis ou personnel n'y peut trouver grâce. Cette vérité m'a souvent consolée de tout ce qu'on tentait contre moi ; mais souvent aussi je me suis plainte avec toute la vivacité possible. Cependant, j'ose affirmer qu'aucune parole mal-

honnête, aucun reproche embarrassant, aucune réclamation de justice auprès de nos supérieurs, aucune rancune envers eux, n'a pu, n'a dû m'aliéner le cœur d'un seul de mes camarades : il n'en était pas un que je n'eusse obligé plus ou moins; il n'en était pas un qui, plus ou moins, ne m'eût manqué. Plus j'acquérais de célébrité, plus je faisais d'efforts pour bonifier les recettes, plus j'obtenais de grâces, et pour la Comédie et pour ses individus, et plus on cherchait à me donner des dégoûts. J'en vais citer deux exemples, qui prouveront pour tout le reste.

Nous étions pauvres, hors d'état d'attendre ce qui pouvait nous être dû; les semainiers allaient, toutes les semaines, chez M. de Boulogne, alors contrôleur-général, solliciter le payement de la pension du roi, et n'obtenaient rien. Au bout de quelque temps, on me nomma pour la nouvelle députation qu'on voulait faire, et je fus à l'audience de M. de Boulogne avec sept de mes camarades, parmi lesquels il y avait deux autres femmes. Le ministre m'aperçut, éloigna la foule qui l'entourait, et vint me demander ce qui m'amenait. Ma réponse fut : Le désespoir, monsei-

gneur, où nous réduisent nos besoins et vos refus. — Je serais bien fâché, me dit-il, que vous eussiez à vous plaindre de moi : montez au bureau d'Amelin, dites-lui de tenir tout prêt pour me faire signer; vous serez payés demain. Mes camarades avaient tout entendu; je devais les croire aussi contens que moi, et je me mis en marche pour monter au bureau : mais, à moitié chemin, voyant que personne ne me suivait, je revins sur mes pas pour en savoir la cause. Préville, bouffi de colère, écumant de rage, les arrêtait dans l'antichambre, pour leur persuader que le ministre leur avait également manqué, et dans ses refus faits à la Comédie, et dans la grâce particulière qu'il semblait accorder à la seule mademoiselle Clairon; que, pour rien dans le monde, il ne s'avilirait à me suivre au bureau, ni même à recevoir cet argent. Je ne soufflai pas : je me mis en chemin pour remonter. Armand seul me suivit; nous eûmes le lendemain notre argent, et Préville ne fut pas le dernier à recevoir sa part : et d'une; passons à l'autre.

L'excommunication (1) des spectacles est

(1) Il est naturel que mademoiselle Clairon, qui

une flétrissure si barbare, et j'ose dire si bête; elle est si nuisible aux talens, elle constate si authentiquement l'inconséquence de la nation, qu'il me suffisait d'être humaine et Française pour la trouver injuste, et j'étais, de plus, comédienne. Ce n'est point ici que je dois approfondir cette matière : je ne veux même parler ni de mes dégoûts ni des lumières que je m'étais procurées sur ce point : le fait me suffit pour ce moment.

M. de La Mothe, de l'ordre des avocats, que je n'avais jamais vu, vint me prier de lui rendre service; entre autres choses, nous parlâmes de l'excommunication. Je vis aisément qu'il n'avait pas ce qu'il fallait pour nous en faire relever; mais il parlait en homme assez instruit, et je voulus essayer, par une légère tentative, d'apercevoir ce que je pouvais en-

---

avait une haute opinion de son art, se plaigne avec amertume de cette flétrissure que lui imprimait l'excommunication. Pourquoi en effet des personnes qui exercent une profession que les lois ne repoussent point, que le gouvernement protége et encourage, que le public admire et applaudit, sont-elles sujettes à une disgrâce particulière, à une réprobation affligeante? Il y a là une contradiction qu'il est difficile d'expliquer.

treprendre un jour. Il m'offrit ses services, je les acceptai; mais au lieu de s'instruire avec moi, de me consulter sur la forme, l'étendue et la teneur de l'ouvrage que je désirais, pressé, je crois, par le besoin d'argent, il fit imprimer son pauvre Mémoire, et je le lus alors pour la première fois. Dès qu'il parut, mes camarades trouvèrent très-mauvais que je voulusse m'attribuer la gloire de les tirer de leur fange. J'eus beau leur dire que je ne demandais pas mieux que de me les associer; j'eus beau leur représenter l'honneur et le profit qu'ils tireraient de cette démarche : hors madame Drouin, que l'esprit et l'honnêteté guidaient toujours bien, et qui m'offrait de me seconder, je ne vis dans toute la troupe que l'aveuglement de la sottise et de la jalousie.

Un M. C.... (1) de Chau...., avocat aussi, ami particulier de la maison Préville, allant dîner et souper chez tous les comédiens, et de plus, choisi pour être un des membres de leur conseil (car, tout excommuniés qu'ils sont, ils ont un conseil comme les potentats) : ce Co.... de Chau...., homme assez bas pour être

(1) Coqueley de Chaussepierre.

le censeur de Fré.... (1), assez bas pour aller, à la suite de quelques comédiens, jouer dans les maisons où on les appelait, ces petites gravelures qu'on n'ose entendre qu'en secret, assez malhonnête homme pour vouloir aggraver l'avilissement de ceux dont il était le conseil; assez barbare pour ôter l'état et les moyens de vivre à son confrère, fut dénoncer le livre et l'auteur : le premier fut brûlé au bas du grand escalier, le second fut rayé du tableau. J'eus toutes les preuves possibles de ces honteuses menées. J'en instruisis mes camarades; j'espérais qu'ils sentiraient au moins leur injure, et qu'avec les ménagemens dus au reste du conseil, on prierait le sieur Co.... de se retirer. Non-seulement ils le gardèrent, ils en firent leur plus cher ami. D'après ces deux traits, on peut aisément voir que je ne convenais pas à mes camarades, et juger que mes camarades ne me convenaient pas.

Cette aventure me rendit mon métier si pénible, j'étais si révoltée du ton de nos as-

(1) Fréron parla toujours mal de mademoiselle Clairon et de son talent, sans doute parce qu'elle faisait valoir les rôles des tragédies de Voltaire.

semblées et des foyers, si indignée de voir MM. les gentilshommes de la chambre payer leurs plaisirs par les emplois et les parts de la Comédie ; je me trouvais si déplacée, le chagrin ajouta tant à ma faible santé, que sans aucun égard pour l'extrême médiocrité de ma fortune, je résolus de me retirer. Les représentations de mes amis et les bienfaits de M. le duc de Choi.... (1) et de M. de La Bo.... (2), me firent un devoir de rester (3) : je leur fis le sacrifice de tous mes dégoûts.

Mais enfin, les menées de Préville amenèrent ce moment si désiré par lui et par moi.

La malheureuse, ou plutôt la ridicule affaire de Dubois, commencée par M. le duc de Du.... (4), trop étourdi, trop inconséquent, pour en prévoir les suites, discutée et conduite après par la légèreté despotique de M. le maréchal de Ri...., amena cette fameuse catastrophe qu'on a nommée long-temps la *Jour-*

---

(1) M. de Choiseul.

(2) M. de La Borde.

(3) Ces deux messieurs envoyèrent 40,000 liv. chez Trutat, notaire, avec ordre de me demander comment je voulais qu'on les plaçât.

(4) Duras.

née du Siége de Calais (1), et qui rendit à Préville l'espoir de voir enfin réaliser ses projets. Avant ce moment, il avait su gagner la confiance du lieutenant de police, qui ne cachait point l'envie qu'il avait de nous commander, de l'intendant des Menus qui désirait diriger nos finances, et d'un conseiller au parlement, blessé *magistralement* de l'auto-

(1) Les comédiens français, dans l'affaire de Dubois leur camarade, en 1765, se conduisirent en très-honnêtes gens. Persuadés que Dubois avait fait en justice un faux serment, pour se soustraire au payement d'une dette légitime, ils commencèrent par la payer, et refusèrent ensuite de jouer avec un homme qu'ils regardaient comme coupable d'un parjure. Ils voulaient qu'on en purgeât leur compagnie. L'autorité soutint Dubois, et jugea que les comédiens n'avaient pas le droit d'expulser un d'entre eux. On en mit plusieurs en prison; mademoiselle Clairon fut du nombre; et cette aventure marqua la fin de sa carrière théâtrale. Elle se retira à l'âge de quarante-deux ans, lorsqu'elle aurait pu encore bien long-temps soutenir et embellir la scène française. Lekain, qui fut aussi du nombre des incarcérés, ressentit un violent dégoût, et fut sur le point de prendre sa retraite. *Voyez* le récit plus détaillé de cet événement, dans la *Correspondance de Grimm*, et dans notre Notice, à la tête de ces Mémoires.

rité des gentilshommes de la chambre : ces quatre personnes se réunirent pour profiter des circonstances. Comme j'étais un objet de terreur pour tous les faiseurs de projets malhonnêtes, il fut décidé que, quoique je me fusse ouvertement et seule opposée à l'esclandre qu'on avait fait, quoique je me fusse présentée à la Comédie pour me soumetre à l'ordre *soi-disant* du roi, quoiqu'on remît devant moi, entre les mains de Préville, une lettre signée *Lekain* et *Molé*, qui constatait leur refus et leur départ, quoique Brisard et Dauberval eussent refusé d'obéir; il fut décidé, dis-je, qu'on rejetterait tout sur mes menées et mes séductions. Mademoiselle Dubois, d'une autre part, oubliant qu'elle me devait le peu de talent qu'elle avait, maîtresse de jouer tout ce qu'elle voulait, avertie par moi de tout ce qui se tramait contre son père, bête à l'excès, à la vérité, et pour le moins aussi coquine, seconda merveilleusement bien les intentions du petit conseil. Jeune, jolie, ayant l'avantage de rendre tous les gentilshommes de la chambre heureux, escortée d'un duc de Fro.... (1), d'un duc de Vil.... (2),

(1) De Fronsac. (2) De Villequier.

d'un marquis de Fit.... (1), vint, les cheveux épars, dans les foyers, demander vengeance de mes atrocités et des malheurs de son respectable père. Ses cris et les coups de poing de ces messieurs qui prenaient tout le monde au collet, le jugement d'un officier du régiment de Fitz-James, qui dit à haute voix, dans le parquet, qu'il fallait *au moins* me pendre, persuadèrent une partie du public de mes torts; de là, et sous la même escorte, mademoiselle Dubois fut porter ses larmes aux pieds du maréchal de Ric..... (2). Mes talens, mes services, une conduite irréprochable, vingt ans d'amitié : qu'est-ce que tout cela, en comparaison d'une jolie fille? Elle demanda qu'on me mît en prison : elle l'obtint d'autant plus aisément, que faire des malheureux est un plaisir de grand seigneur. Le silence du maître et des lois dont ils sont sûrs, leur permet de tout entreprendre; et plus leur victime est célèbre, plus leur pouvoir est reconnu. L'ordre fut donné de m'arrêter; on vint m'arracher de mon lit, où j'étais retenue

(1) De Fitz-James.
(2) De Richelieu.

par une inflammation d'entrailles. Madame de Sauvigni, intendante de Paris, était en ce moment chez moi; tout ce qu'elle put obtenir de l'exempt, fut de me conduire elle-même au For-l'Évêque. On m'y laissa cinq jours; ensuite on m'ordonna de garder les arrêts chez moi, avec défense d'y recevoir plus de six personnes qu'on m'avait permis de nommer. Ces arrêts durèrent vingt-un jours, et tout cela sans preuve, sans m'avoir entendue, sans qu'aucune menée, aucune démarche antécédente permît de me suspecter.

Je reçus, dans la prison, tous les hommages qui pouvaient me flatter; mais j'y reçus des outrages qu'il était impossible que mon cœur pardonnât, puisque ce ne pouvait être que par un ordre ou la certitude de l'impunité qu'on pût avoir l'audace de venir m'insulter dans ce lieu-là.

Je ne soufflai pas : nulle prière ne m'avilit; nulle plainte, nul mouvement d'impatience ne m'échappa; mes amis même ne purent pénétrer ce qui se passait dans mon âme. J'attendis que tout fût rentré dans l'ordre à la Comédie : alors j'annonçai que je la quittais. Mon temps était fini : la jalousie de

mes camarades, la folle et barbare administration de mes supérieurs, la facilité que trouvent toujours les méchans à faire de ce public si respectable une bête brute ou féroce à volonté, la réprobation de l'Église, le ridicule d'être Français sans jouir des droits de citoyen, le silence des lois sur l'esclavage et l'oppression des comédiens, m'avaient fait trop sentir la pesanteur, le danger et l'avilissement de mes chaînes, pour que je consentisse à les porter plus long-temps. Je me devais de plus une vengeance : ma retraite me parut la seule honnête pour moi : elle satisfaisait à tout, d'autant mieux que n'ayant que quarante-deux ans, il m'était permis de compter sur quelques regrets. (1)

---

(1) Nous pensons que nos lecteurs liront avec plaisir une lettre que Voltaire lui écrivit à ce sujet ; elle est assez courte pour que nous puissions la mettre ici en entier. La voici :

« L'homme qui s'intéresse le plus à la gloire de mademoiselle Clairon et à l'honneur des beaux-arts, la supplie très-instamment de saisir ce moment pour déclarer que c'est une contradiction trop absurde d'être au For-l'Evêque si on ne joue pas, et d'être excommunié si on joue ; qu'il est impossible de soutenir ce

Au moment où l'on me permit de quitter mes arrêts, je fus remercier M. le duc d'Aumont, qui seul s'était dignement conduit dans cette ridicule bagarre : il ignorait le pourquoi de tout; je le lui appris, et le lui prouvai. Les mesures qu'il prit firent échouer toutes les espérances du conseil des quatre; et trouvant, je l'avoue, quelque plaisir à désoler ces petits tyrans en sous-ordre, je consentis, à la prière de M. le duc d'Aumont, à ne signifier ma retraite aux comédiens qu'au bout d'un an.

RÉCAPITULATION.

Dans les vingt-huit années que je viens de passer en revue devant moi, je n'ai suivi que

---

double affront, et qu'il faut enfin que les Velches se décident. Les acteurs qui ont marqué tant de sentimens d'honneur dans cette affaire se joindront sans doute à elle. Que mademoiselle Clairon réussisse ou ne réussisse pas, elle sera révérée du public; et si elle remonte sur le théâtre comme un esclave qu'on fait danser avec ses fers, elle perd toute sa considération. J'attends d'elle une fermeté qui lui fera autant d'honneur que ses talens, et qui sera une époque mémorable. » (*Voyez* Voltaire, *Correspondance.*)

l'ordre de ma carrière dramatique ; j'en ai supprimé beaucoup de faits intéressans, dans la crainte de paraître trop minutieuse et de nuire à la clarté de ma narration : ils auront place ailleurs.

J'ai laissé de côté tout ce qui ne regardait que mon cœur, dont je ne dois compte à personne, puisque je compose à moi seule toute ma famille ; mais sans entrer dans le détail des erreurs, des malheurs et des plaisirs où mon éducation, la sensibilité de mon âme, mon libre arbitre et l'exemple ont pu m'entraîner, trop vraie pour me mentir à moi-même, je ne prétends dissimuler aucune de mes fautes, et je conviens que j'en ai fait beaucoup. L'envie, la calomnie et l'impunité en ont si fort exagéré le compte, qu'il me paraît impossible qu'un être réfléchissant le croie : mes occupations, mes études, ma faible santé, mon désintéressement, et (je dois me permettre de le dire pour ma défense) l'esprit et la fierté qu'on a dû me trouver dans toutes les grandes occasions de ma vie, sont des garans certains que je ne connus jamais la crapule et la débauche. Mon talent, mon personnel, la facilité de m'approcher, m'ont

fait voir tant d'hommes à mes pieds, qu'il était impossible qu'une âme naturellement tendre, obligée de se pénétrer sans cesse de ce que les passions ont de plus séducteur, pût se trouver inaccessible à l'amour. Qu'on cesse quelques instans de surveiller les filles les mieux nées, qu'on entr'ouvre seulement la plus petite grille d'un cloître, je serai pleinement justifiée. L'amour est un besoin de la nature : je l'ai satisfait, mais de manière à n'en point rougir ; je défie qu'on me cite un marché honteux, un seul homme qui m'ait payée ; je défie qu'on me cite une épouse, un père que j'aie fait gémir; il n'est pas une femme de ma connaissance qui puisse me reprocher d'avoir écouté son amant ; il n'est pas un être qui puisse m'accuser de l'avoir trompé: je n'ai permis aucun excès, aucune négligence dans les devoirs, aucun désordre dans les affaires. Pour parvenir à me plaire, il fallait se montrer aussi vertueux qu'aimable. Aucun enfant réprouvé par les mœurs et les lois ne me fait rougir de son existence. Il n'a tenu qu'à moi, plusieurs fois, de devenir légitimement une fort grande dame : j'ai pu résister quinze ans de suite aux instances, aux prié-

res, aux larmes de l'homme le plus séduisant de la nature, et le plus cher à mon cœur, pour n'écouter et ne suivre que la voie de l'honneur et du devoir. (1)

De quelque côté que je lève mes regards, je vois, je l'avoue, bien peu de femmes qui puissent aller le front plus levé que moi; mais je n'en prends pas le droit de m'excuser : mon ennemi le plus mortel, le casuiste le plus sévère, ne me condamnerait pas avec moins de force que je me condamne moi-même. Je ne rougis point, je n'éprouve aucun remords; cependant je gémis sur mes fautes : le coup d'œil que je jette sur moi me met mal à mon aise. Soit que mes organes affaiblis

(1) Quelques personnes rigides pourront trouver que ces derniers mots d'*honneur* et de *devoir* terminent assez singulièrement un paragraphe dans lequel l'auteur vient d'avouer les écarts de sa conduite en fait de galanterie. Mais si l'on songe que la première éducation avait totalement manqué à mademoiselle Clairon, que depuis son enfance elle avait eu sous les yeux de mauvais exemples, à commencer par celui de sa mère, qu'elle exerçait une profession bien dangereuse pour la chasteté, ne sera-t-on pas porté à lui pardonner des faiblesses qu'*elle-même ne se pardonne pas*, tout en cherchant à les pallier?

par l'âge et les infirmités me rendent pusillanime, et que le calme actuel de mes sens me trompe sur la possibilité de les dompter toujours, soit que ma vanité m'égare, en me disant que j'avais assez de vertus pour prétendre les avoir toutes, je ne me pardonne point mes faiblesses, et ne me permets pas même d'en chercher l'excuse dans les décrets de la fatalité.

En traçant cet écrit, je n'ai d'autre intention que celle de me connaître, de me corriger et d'acquérir, par la vue de mes propres défauts, l'indulgence et la compassion que je dois à mes semblables. Si cet écrit me survit, puisse-t-il être une leçon utile, et préserver l'âme honnête et sensible des piéges et des charmes de l'erreur!

TROISIÈME ÉPOQUE.

DEPUIS SA RETRAITE DU THÉATRE JUSQU'A L'ANNÉE OÙ ELLE A ÉCRIT CES MÉMOIRES (1788-89).

Lorsque M. le duc d'Aumont m'eut calmé par l'assurance d'avoir mon ordre de retraite à la première demande que je voudrais faire, il essaya, par les offres les plus avantageuses, de m'ôter le désir de la demander jamais. Il m'offrit de me faire payer par le roi; de ne plus dépendre d'aucun supérieur; de n'avoir plus rien à démêler avec les comédiens; de ne jouer que quand bon me semblerait, sans autre soin que celui d'écrire à l'assemblée : Je désire telle pièce pour tel jour. — Je ne vis dans toutes ces offres que le danger de me faire de nouveaux ennemis; et je les aurais mérités en m'affranchissant de toutes les conventions de mon état, d'une façon aussi orgueilleuse : alors, il m'offrit de m'aider à relever la Comédie de la honte de l'excommunication : il savait que j'avais ce projet depuis long-temps; que j'avais fait toutes les recher-

ches possibles; que je m'étais fait aider par des personnes pleines de lumières et de mérites; que je pouvais compter sur des protecteurs puissans, et que mes Mémoires étaient tout prêts.

Je ne dissimulerai point que je mêlais infiniment de vanité au désir juste et naturel d'avoir un état plus honnête; mon talent ne peut s'écrire ni se peindre, l'idée s'en perd avec mes contemporains, et j'avais lieu de croire que je le constaterais supérieur même à ce qu'il fut jamais, si j'obtenais la gloire de surmonter les préjugés de ma nation : le tenter seulement disait beaucoup pour moi. J'acceptai : nous convînmes qu'à mon retour de Genève, où j'allais consulter le fameux Tronchin, on ferait les démarches nécessaires auprès du roi, et que je rentrerais à la Comédie, si ces démarches réussissaient.

Avant mon départ je revis tous mes supérieurs, et j'eus lieu d'être satisfaite de leur embarras et de leurs regrets. Mais c'est en vain qu'on espère ramener des oppresseurs : la vue de leur victime les gêne; ils la haïssent en raison du mal qu'ils lui ont fait. J'appris, pendant mon absence, que les résultats des plai-

sirs de mademoiselle Dubois étaient visibles et pressans, au point de ne pouvoir lui permettre de jouer à Fontainebleau.

J'écrivis à M. le duc d'Aumont que si cette nouvelle était vraie, je m'offrais à tenir le répertoire de la cour, quel qu'il fût; qu'il m'était doux de me venger de M. de Richelieu en le tirant de peine, et de prouver ma respectueuse reconnaissance au roi, pour tout ce qu'il avait daigné me faire dire de flatteur sur ma personne et mon talent.

M. le duc d'Aumont, enchanté d'une offre qui lui facilitait tous les arrangemens possibles, fut trouver M. le maréchal de Richelieu, et ne fut pas peu surpris de l'entendre dire : Non, cela ferait de la peine à la petite Dubois : nous ferons comme nous pourrons. — En me rendant compte de cette étonnante conduite, M. d'Aumont ajouta dans sa lettre que j'ai encore : Ne songez, pour le moment, qu'à raffermir votre santé; on est indigne de l'effort que vous voulez faire. — J'arrive; on dresse toutes les batteries : le Mémoire est remis à M. le comte de Saint-Florentin, qui promet de le lire au conseil; mes protecteurs me permettent de compter sur eux; M. l'ar-

chevêque consent à se taire; le roi sait que je dois lui demander une grâce, et promet de l'accorder s'il est possible : il devait être instruit par M. le duc de Du.... (1), qui s'était chargé de lui lire mon Mémoire.

Ce malheureux duc, voulant toujours le bien, et ne faisant jamais que le mal, ne doutant de rien et craignant tout, balbutie, en tremblant, quelques mots de mon affaire; le roi l'écoute avec bonté, et demande ce que je veux. Le moment était favorable pour présenter le Mémoire; mais la crainte de déplaire à M. de Saint-Florentin anéantit tout à coup le zèle de mon duc : il se contenta de répondre que l'ennui d'être excommuniée m'empêchait de rentrer au théâtre; et quoique le roi prononçât : « Cela est assez ridicule, en effet : « nous verrons quels sont ses moyens; je ferai « tout ce que je pourrai, » la tête perdue ne se remit pas. C'est de la bouche de M. le duc de D... (2) même que je tiens tout ce que je viens de tracer. Quoi qu'on puisse se permettre de penser sur cette frivole existence, il faut au moins rendre hommage à sa bonne foi.

---

(1) De Duras. (2) *Idem.*

Enfin le jour où l'on devait prononcer sur mes prétentions, arrive. Voyant que le conseil va finir, que tous les portefeuilles sont fermés, le roi daigne dire : Apprenez-moi donc ce que veut mademoiselle Clairon. — Forcer la main de votre majesté comme le parlement, répond M. le duc de Pras... (1) — Je la sais trop sage pour cela, dit le roi ; sachons ce qu'elle désire. — Alors M. de Saint-Florentin lut sur un très-petit morceau de papier, que *je demandais à sa majesté la réimpression de la Déclaration de Louis XIII, confirmée par elle* (2). Sa majesté ne connaissait pas plus cette Déclaration que mon Mémoire; elle crut tout faire en ordonnant qu'on

(1) De Praslin.

(2) Cette Déclaration de Louis XIII, du 16 avril 1641, enregistrée au parlement, dit expressément : « Nous « voulons que l'exercice des comédiens, qui peut di- « vertir innocemment nos peuples, c'est-à-dire détour- « ner nos peuples de diverses occupations mauvaises, « ne puisse leur être imputé à blâme, ni préjudiciable « à leur réputation dans le commerce public. »

En vertu de cette Déclaration, Louis XIV maintint *Floridor*, sieur de *Soulas*, comédien, dans la possession de sa noblesse, par arrêt du conseil du 10 septembre 1688.

la réimprimât. Et moi, sentant le danger et l'inutilité de revenir à la charge, je demandai ma retraite.

Le pourquoi de cette manœuvre, le voici :

Ce ministre, qui m'interprétait si mal, était depuis long-temps l'amant d'une de mes camarades retirées : elle ne pouvait pas me souffrir, parce que j'avais refusé d'épouser un de ses frères; je ne sache au moins nulle autre cause. Elle décida qu'il était de la dernière insolence à moi, de vouloir être plus qu'elle n'avait été; son amant convint qu'elle avait raison : il obtint que le rapporteur demanderait le contraire de ce que je voulais; et malgré toutes ses promesses, M. le duc de Choi.... (1) m'avoua qu'il n'avait pas osé démentir son cousin. J'avoue qu'il m'eût été bien doux d'obtenir ce que j'avais tant désiré; mais me reposer, me soustraire pour toujours à la jalousie, l'envie, l'intrigue, la tyrannie, valait encore mieux; et je n'ai point cessé de bénir mon sort depuis que j'ai quitté.

La douceur du repos que je n'avais jamais goûtée, une société charmante, une fortune suffisante à tous les vrais besoins, une raison

(1) Choiseul.

exercée par l'étude et l'expérience, me donnèrent la force de supporter mes maux habituels, et l'étude de l'histoire naturelle me tint lieu de mes anciens travaux : je ne regrettais ni ne désirais rien. Ce bonheur ne fut pas long.

Le comte de Val..... (1) eut un héritage considérable, et sa fortune changea son cœur; ses absences devinrent fréquentes et longues : il était l'âme de notre société, son éloignement la rendit languissante. Il avait exigé que je comptasse à jamais sur lui; j'avais tout fait pour qu'il restât du moins mon ami; il fut ingrat : je perdis tout. Dans ce même temps, les opérations de M. l'abbé Terrai (2) m'ôtèrent le tiers de mon bien; la crainte de m'endetter me força de renoncer à tout objet de dépense, et je ne fus pas long-temps à perdre le reste de ma société. Il faut, à Paris, intriguer ou tenir table, si l'on ne veut pas se trouver seul.

Le déchirement de mon cœur et mon

(1) Valbelle.

(2) L'abbé Terrai, contrôleur-général des finances, fit faire à l'État une banqueroute partielle, en 1770.

affreuse solitude me donnèrent l'idée de me retirer dans un couvent, ou du moins dans une province : je me déterminai à vendre mon cabinet et beaucoup d'autres effets précieux ; ce que j'en devais retirer, placé en rentes viagères, accumulées par quelques années d'économie, pouvait me rendre plus riche que je ne l'avais jamais été ; mais je ne pus suivre ce plan. Le comte de Val..... (1) avec 120,000 liv. de rentes, endetté, ne suffisant point à ses entreprises fastueuses, et ne trouvant point à emprunter, était dans un moment de crise qui m'inquiéta pour sa réputation ; plus j'avais à m'en plaindre, plus il me parut convenable de le tirer de peine ; je vendis tout ce que je possédais, et lui prêtai le produit de cette vente à cinq pour cent d'intérêts pour dix ans.

J'étais gravement malade alors ; mon huissier-priseur était un fripon : qui que ce soit ne me rendit le service de se mêler de mes affaires ; je touchai 90,000 francs de ce qu'on avait estimé 50,000 écus. N'ayant plus un lit pour me coucher, et ne devant recevoir l'in-

(1) Le comte de Valbelle a été, pendant dix-neuf ans, l'amant déclaré de mademoiselle Clairon.

térêt de mon argent qu'au bout d'un an, je me décidai à m'expatrier. Un hasard m'avait fait faire la connaissance du margrave d'Anspach; ce que j'avais reconnu de candeur dans ce prince, sa noble et touchante simplicité, l'intérêt tendre et confiant qu'il m'avait témoigné dès les premiers instans, et dont ses lettres m'assuraient la durée, me firent consentir à m'expatrier. Paris ne m'offrait plus que des souvenirs douloureux; je n'y pouvais plus rien pour personne : l'amitié d'un souverain me laissait l'espoir de pouvoir encore être utile à mes semblables. Obligée de fermer mon cœur au seul être qui le remplissait autrefois, trop éclairée par ma raison et mon expérience pour m'abandonner encore à l'amour, mais dévorée du besoin d'aimer, j'étendis ma sensibilité sur la nature entière, et les moyens qui m'étaient offerts pour en servir au moins quelques individus me firent trouver tout possible. Je partis. (1)

(1) Quoiqu'elle ne fixe pas l'époque de son départ pour Anspach, il paraît qu'il suivit d'assez près l'événement de la banqueroute de l'abbé. Elle demeura près de dix-sept ans en Allemagne, et revint par conséquent à Paris vers 1787 ou 1788.

L'Allemagne ne m'offrit qu'un climat trop rude pour mon âge et mes infirmités; on y connaissait à peine les douceurs de la société; les savans n'y parlaient que leur langue, et les finesses de la mienne n'étaient entendues de personne ; les arts étaient réduits au simple nécessaire, et la morgue de la naissance, unie à la plus profonde ignorance sur tous les talens, n'aidait pas à me donner un prix aux yeux de ses habitans. Je ne dus qu'à l'envie de plaire au maître les hommages qu'on me rendit dans les premiers momens; non-seulement on ne me connaissait pas telle que j'étais, mais j'avais encore à détromper tout le monde sur les vues, les projets qu'un monstre m'avait prêtés : il n'est si petite cour qui n'ait son Narcisse. J'eus à défendre mon honneur et ma vie même de tous les piéges que ce malheureux me tendit; mon corps succomba sous tant de peines accumulées, j'eus une maladie terrible, et depuis ce temps je ne compte plus mes jours que par mes maux et ma langueur.

Quelque pénible que soit ma vie, sa prolongation m'a fourni les moyens de détruire la calomnie, de faire le bien et d'acquérir des amis; ce bonheur me console de vivre.

Je ne rendrai point compte des services sans nombre que j'ai rendus dans ce pays ; il suffit à mon cœur de s'assurer que ses habitans ne les oublieront pas.

Je ne me permettrai de faire ni l'éloge ni la critique du margrave ; sans m'aveugler sur ses défauts, je l'ai cru, près de dix-sept ans, un des plus vertueux êtres de la nature, et mon respect pour sa dignité, ma reconnaissance pour la confiance dont il m'a si long-temps honorée, m'interdit de le juger aujourd'hui ; je me contente d'attester et lui-même et toutes les personnes honnêtes qui vivent sous ses lois, pour garans de la pureté de ma conduite et de mon désintéressement.

J'ai fait tout le bien qu'on m'a permis de faire ; j'ai défendu, maintenu en place mes plus grands ennemis : nulle intrigue, nulle plainte, nulle vengeance, nulle amitié particulière ne peut m'être reprochée ; je n'ai jamais blâmé ni maîtresses ni favoris ; j'ai fait constamment, pendant dix-sept ans, le sacrifice de ma volonté, de mon repos, de mes intérêts, des agrémens de ma patrie, de ma santé. Le bonheur et la gloire du margrave étaient l'unique but de mes travaux et de mon

ambition ; et le seul prix que reçoit un attachement si pur est le bouleversement de ma fortune et de toute mon existence, l'outrage et l'oubli..... Je me tais, je plains, je pardonne, et fais encore les vœux les plus ardens pour qu'on soit heureux.

Je n'imagine pas que le reste de ma vie puisse fournir un événement intéressant : tout est dit, tout est sûrement fini pour moi. Épuisée par trente ans de travaux, par des chagrins de tout genre, par les années qui s'accumulent, par des douleurs continuelles et des maladies mortelles qui me surviennent presque chaque année, il me paraît impossible que rien m'arrache à la vie simple et tranquille que je me suis prescrite.

Je ne me suis réservé que cinq à six maisons dans lesquelles je ne vais que rarement ; il ne me reste que quelques amis, quelques connaissances. Mais l'agrandissement de Paris oblige maintenant à calculer les distances, et toutes les têtes sont dans une si bizarre fermentation, qu'il est tout simple qu'une vieille femme, inutile et souffrante, soit souvent seule : aussi, sans me plaindre jamais de l'abandon que j'éprouve, je jouis avec reconnais-

sance des momens qu'on veut bien me sacrifier.

Je me suis fait une habitation commode, agréable, peut-être trop magnifique pour mon état et ma fortune; mais c'est un reste d'habitude de mes dignités théâtrales : j'ai rêvé trône et palais pendant trente ans; le luxe universel n'a pas dû me ramener à moi-même; et je crois que toute jouissance est raisonnable, quand elle ne nuit ni ne coûte rien à personne.

L'affaissement de mon corps n'influe point encore sur mon âme et sur ma tête; j'ai toute la sensibilité, toute l'activité de mon premier âge. Mon goût pour la lecture s'est heureusement accru; il me sert à me faire entourer journellement par les grands personnages de tous les temps et de tous les lieux; j'apprends avec eux à comparer, à réfléchir, à supporter le vide et les peines de la vie, à me prouver qu'il faut que tout passe et s'anéantisse, et que c'est sans impatience et sans regrets que je dois attendre mon tour.

Il m'eût été bien doux de pouvoir aller chercher aux spectacles des dissipations que toute ma résignation ne m'empêche pas de désirer quelquefois. Quoique je n'aie rien ou-

blié de tous nos grands poètes, que je les relise souvent, les voir représenter me donnerait un plaisir plus vif, et soulagerait beaucoup mon imagination, qui ne peut s'empêcher de rechercher tout ce que les beautés de l'action doivent ajouter d'intérêt aux beautés des ouvrages. Mais, hélas! qu'ai-je vu à ces représentations? La bassesse des halles ou la démence des Petites-Maisons! Nul principe sur l'art; nulle idée de la dignité des personnages: chacun joue son rôle à sa guise, sans se rendre compte de ce qu'on doit mutuellement se prêter dans chaque scène, de ce qu'on doit d'effort ou de sacrifice à l'ensemble de la pièce; point d'unité dans le ton, point de noblesse dans le maintien. J'ai vu des héros se jeter à plat ventre, et marcher sur les genoux; j'ai vu pousser l'oubli de la décence au point de paraître sous la simple enveloppe d'un taffetas couleur de chair, dessinant exactement le nu depuis les pieds jusqu'à la tête; j'ai vu, sous le nom des personnages les plus imposans de l'antiquité, de chétives filles de journée ployées en deux, tapant du pied, se battant continuellement les flancs, s'appuyant sur les hommes et s'en laissant toucher avec la

familiarité la plus révoltante ; j'étais assourdie de piailleries, de beuglemens, et pour m'achever, le parterre criait : *bravo!* (1)

Il ne m'appartient pas de décider si le public et les acteurs d'aujourd'hui se trompent, ou si le public et les acteurs de mon temps se trompaient ; mais il doit m'être permis d'assurer qu'il n'y a pas vestige de ressemblance entre les uns et les autres. Peut-être a-t-on bien fait de laisser là toute espèce de tradition : on joue maintenant Mérope en insouciante, Hermione en petite-maîtresse, Monime en dévergondée ; puisqu'on les trouve bien ainsi, je dois croire que mes études m'avaient égarée; je défère avec respect au jugement que l'on porte aujourd'hui : mais, soit un reste de vanité, soit.... tout ce qu'on voudra, il n'est rien qui puisse me déplaire ou m'ennuyer autant que l'incroyable changement du Théâtre Français.

---

(1) Mademoiselle Clairon se montre ici plus que sévère. Mais elle avait une haute idée de la dignité tragique; elle avait toujours mis dans son jeu beaucoup de pompe et d'élévation ; et trop de simplicité, une vérité sans noblesse, lui paraissait pauvreté, bassesse, trivialité.

FAITS PARTICULIERS.

ORDRE DE DÉBUT.

Ne voulant point interrompre ma narration, j'ai laissé de côté quelques anecdotes, que je crois pourtant assez singulières pour être racontées. En voici une :

Quoique ce fût par ordre du roi que je quittasse l'Opéra pour passer à la Comédie Française, on me dit que je devais me présenter chez M. le duc de Gêvres, gouverneur de Paris, et gentilhomme de la chambre en exercice, pour recevoir cet ordre par écrit.

Mademoiselle Dumesnil se chargea de me conduire. J'avais vingt ans, une figure que tout le monde trouvait assez piquante. J'étais parfaitement bien mise; et, par goût autant que par raison, mon maintien était de la plus grande décence. Il m'était permis de croire que mon ensemble devait intéresser.

Le duc de Gêvres était un grand homme,

assez ressemblant, dans les formes, à ceux qui ne le sont plus (1). Sa figure pâle, effacée, sa voix canarde, son nez barbouillé de tabac d'Espagne, et la navette qu'il tenait dans ses mains, en m'étonnant, ne m'empêchèrent pas de lui trouver l'air d'un grand seigneur, et le mouvement de crainte qu'il m'inspira dut lui parler en ma faveur. Mademoiselle Dumesnil fut obligée d'être mon interprète. Ma prétention expliquée, le duc, en s'avançant quelques pas, dit : Elle est jolie. On dit que vous avez des talens ; je vous ai lue (2) ; vous réussirez sans doute. — Frappée comme d'un coup de foudre, je relevai mes regards, avec toute l'indignation dont j'étais pénétrée, et j'osai dire au duc, en le toisant depuis les pieds jusqu'à la tête : Je vous ai lu aussi (3) ;

---

(1) Sa femme l'avait attaqué au parlement, pour cause d'impuissance.

(2) Ce mot *je vous ai lue*, faisait allusion aux fameux Mémoires de Frétillon. Il était bien peu obligeant, de la part de ce duc, de rappeler cet insultant libelle à mademoiselle Clairon, à la première visite qu'elle lui faisait.

(3) La réponse était vive. Elle faisait allusion aux Mémoires imprimés pour et contre le duc de Gêvres,

mais je crois, monseigneur, que nous avons besoin de nous connaître plus particulièrement pour pouvoir nous apprécier.

Quoiqu'il y eût plus de cinquante personnes dans la chambre, on aurait entendu voler une mouche : tout le monde baissa les yeux, et M. le duc de Gêvres, après un instant de réflexion, vint me prendre la main, et me dit du ton le plus honnête et le plus affectueux : Mademoiselle, dans tout ce qui dépendra de moi, vous pouvez être sûre de mon empressement à vous servir. — Je me tus ; je fis une révérence respectueuse, et je me retirai. Depuis ce jour, il ne me permettait pas de passer une semaine sans lui faire ma cour, et je n'ai jamais eu de protecteur moins exigeant et plus serviable.

ANECDOTE SUR RODOGUNE.

La majeure partie du public ne réfléchit point : elle se laisse entraîner par l'habitude, par les chefs de meute, censés savans parce

---

dans le ridicule procès qu'il avait soutenu publiquement contre sa femme. Ces Mémoires contenaient les visites, rapports des experts, etc.

qu'ils sont aussi bruyans qu'audacieux. On est toujours sûre de plaire à la multitude, par de grands éclats de voix, beaucoup de gestes, des transitions folles, et le familier le plus bas. J'avoue que l'approbation de cette classe de juges m'importait peu. J'écoutais toutes les critiques; je les discutais avec moi-même, sans aucune complaisance pour ma vanité. Je priais toutes les personnes instruites que je pouvais rencontrer de m'éclairer sur mes défauts, de n'épargner aucune de mes fautes. Lorsque je jouais, je cherchais à découvrir, dans la salle, le connaisseur qui pouvait y être, et je jouais pour lui. Si je n'en apercevais pas, je jouais pour moi. Je ne calculais point le plus ou le moins d'applaudissemens, mais seulement ce que je sentais avoir plus ou moins mérité. Tout en admirant les talens de mes compagnes, je voulais en acquérir de plus complétement méritans. Quelque applaudies que fussent leurs fautes, j'aurais eu honte de les faire. Par exemple :

Mademoiselle Gaussin avait la plus belle tête, le son de voix le plus touchant possible; son ensemble était noble, tous ses mouvemens avaient une grâce enfantine, à laquelle il était

impossible de résister ; mais elle était mademoiselle Gaussin dans tout. Zaïre et Rodogune étaient jetées dans le même moule : âge, état, situation, temps, lieux, tout avait la même teinte.

Zaïre n'est qu'une touchante pensionnaire de couvent (1) ; et Rodogune, demandant à ses amans la tête de leur mère, est assurément une femme très-altière, très-décidée ; cela ne se ressemble pas. Il est vrai que Corneille a placé dans ce rôle quatre vers d'un genre plus pastoral que tragique :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont, par le doux rapport, les âmes assorties,
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

Rodogune aime ; et l'actrice, sans se ressouvenir que l'expression du sentiment se modifie

(1) Mademoiselle Gaussin a joué Zaïre d'original, et il paraît qu'elle y fut extrêmement touchante. Tout le monde connaît les vers charmans que Voltaire lui adressa pour la remercier de la manière dont elle avait rendu ce rôle si aimable, si intéressant, et dont mademoiselle Clairon parle ici avec une espèce de dédain fort injuste.

d'après le caractère, et non d'après les mots, disait ces vers avec une grâce, une naïveté voluptueuse, plus faite, selon moi, pour Lucinde dans *l'Oracle*, que pour Rodogune. Le public, routiné à cette manière, attendait ce couplet avec impatience, et l'applaudissait avec transport. (1)

Quelque danger que je craignisse, en m'éloignant de cette route, j'eus le courage de ne pas me mentir à moi-même. Je dis ces vers avec le dépit d'une femme fière, qui se voit contrainte d'avouer qu'elle est sensible. Je n'eus pas un dégoût, mais je n'eus pas un coup de main : c'était assez pour ma tentative. Qui

---

(1) Voltaire a remarqué que Corneille a donné à Rodogune, dans quelques endroits de son rôle, la timidité, l'innocence d'une très-jeune personne; que cependant elle n'est pas toute jeune, puisqu'elle a épousé Nicanor lorsque les deux princes étaient en bas âge, et qu'ils ont au moins vingt ans. Elle n'est pas non plus timide ni faible, puisqu'elle propose de sang-froid un parricide à ses amans, et leur demande la tête de leur mère. Mademoiselle Gaussin n'avait saisi et rendu qu'une partie du rôle; mademoiselle Clairon l'approfondit, le comprit mieux, et le joua tout entier.

rompt en visière au public assemblé, et contrarie les idées reçues, quelque raison qu'il ait, doit s'estimer heureux de n'être pas puni. L'histoire de Galilée m'était présente. J'eus le plus grand succès dans le reste du rôle ; et, suivant ma coutume, je vins, entre les deux pièces, écouter aux portes du foyer les critiques qu'on pouvait faire. J'entendis M. Duclos, de l'Académie Française, dire, avec son ton de voix élevé et positif, que la tragédie avait été bien jouée ; que j'avais eu de fort bonnes choses, mais que je ne devais pas penser à jouer les *rôles tendres*, après mademoiselle Gaussin.

Étonnée d'un jugement si peu réfléchi, craignant l'impression qu'il pouvait faire sur tous ceux qui l'écoutaient, et maîtrisée par un mouvement de colère, je fus à lui, et lui dis : Rodogune un rôle tendre, monsieur ? Une Parthe, une furie qui demande à ses amans la tête de leur mère et de leur reine, un rôle tendre ? Voilà, certes, un beau jugement !... Effrayée moi-même de ma démarche, les larmes me gagnèrent, et je m'enfuis au milieu des applaudissemens.

Toutes les études que j'ai faites depuis m'ont fait tenir à mes premières idées. Vol-

taire les a justifiées dans son *Commentaire sur Corneille*, et le public, aussi content de ma fierté qu'il l'était de la volupté de mademoiselle Gaussin, m'a permis de croire que je n'avais pas perdu ma peine, et qu'en s'armant de patience, de respect et de raison, on pouvait quelquefois lui tenir tête, et n'être pas toujours de son avis.

VOYAGE DE BORDEAUX. (1)

Plus j'avançais dans mes études, plus j'avais peur. Je sentais qu'en isolant quelques vérités, je faisais disparate avec la diction ordinaire. La crainte d'éprouver des dégoûts ne me laissait pas le courage de mettre à mes rôles l'ensemble que je leur désirais. Je craignais même de n'avoir point encore assez réfléchi pour me conduire, à volonté, dans la route que je me prescrivais. Je sentais la distance immense de la théorie à la pratique. Près de dix ans s'étaient écoulés à faire des recherches également profondes et minutieuses. Épuisée par mon travail, impatiente de le voir inutile, je crus devoir aller, dans quelqu'une de nos

(1) Ce voyage eut lieu en 1752.

provinces, essayer, sur un public sans préventions et sans habitude, l'effet que mon nouveau genre pouvait produire. On m'accorda la permission d'aller à Bordeaux.

La nécessité de m'accréditer me fit employer dans le rôle de Phèdre, par lequel je débutai, les éclats, l'emportement, la déraison qu'on applaudissait à Paris, et que tant d'ignorans appellent la belle nature. J'étourdis bien mon auditoire; je fus trouvée superbe. Le lendemain, je pris le rôle d'Agrippine, et le jouai pour moi, depuis le premier vers jusqu'au dernier.

Ce genre simple, posé, d'accord, étonna dans le premier moment. Un débit accéléré sur la fin de chaque couplet et des éclats gradués étaient ordinairement la réplique du parterre : il savait que c'était là qu'il devait applaudir, et, ne lui donnant pas cette réplique, je ne fus point applaudie. Maîtresse de moi-même, j'observais attentivement ses mouvemens, ses murmures; j'entendis distinctement au milieu de ma première scène : *Mais cela est beau ! cela est beau !* Le couplet suivant fut généralement applaudi, et je pus me flatter, dans le reste du rôle, du succès le plus complet.

Je donnai trente-deux représentations de rôles différens, toujours à ma nouvelle manière : Ariane fut de ce nombre, et les auteurs de l'*Encyclopédie*, à l'article *Déclamation* (1), ont bien voulu transmettre à la postérité le flatteur et touchant hommage qu'obtint la vérité que je cherchais. Cependant, toujours craintive, doutant également et du public et

(1) Cet article est de Marmontel, qui a été l'amant de mademoiselle Clairon, comme nous l'apprennent ses Mémoires. Il y raconte que cette actrice jouant le rôle d'Ariane, dans la scène où elle cherche avec sa confidente quelle peut être sa rivale, à ce vers :

Est-ce Mégiste, Églé, qui le rend infidèle ?

Mademoiselle Clairon vit un jeune homme qui, les yeux en larmes, se penchait vers elle, et lui criait d'une voix étouffée : *C'est Phèdre, c'est Phèdre.* Et Marmontel fait au grand talent de l'actrice tout l'honneur de l'illusion produite sur le jeune spectateur.

Mais l'auteur peut d'abord en revendiquer une grande partie à cause de l'intérêt de la situation, de la vérité des sentimens et du dialogue et du charme des vers ; il faut encore y ajouter la sensibilité d'un jeune auditeur qu'une vive émotion transporte aisément hors de lui-même.

Ces sortes d'illusions ne sont pas rares au théâtre. On en cite beaucoup d'exemples. Mademoiselle Du-

de moi-même, je voulus rejouer Phèdre comme je l'avais jouée le premier jour, et je vis avec transport qu'on me trouvait très-mauvaise; j'osai dire que c'était un essai que j'avais cru devoir faire, et que je jouerais différemment ce même rôle, si l'on en permettait une troisième représentation : je l'obtins; je suivis mes études aussi complétement qu'il me fut possible, et l'on convint que cela ne se ressemblait pas.

---

mesnil, jouant Mérope, entendit de même un jeune homme lui dire d'une voix entrecoupée de sanglots : *Ne le tuez pas; c'est Egisthe, c'est votre fils.* On raconte qu'à une représentation de *Britannicus*, un grenadier qui était à son poste dans la salle, suivant l'usage de ce temps-là, fut si indigné de la perfidie de Narcisse, qu'il coucha en joue ce scélérat, et fut sur le point de lâcher son coup de fusil, et de tuer l'acteur qui jouait ce rôle odieux.

Préville eut, dans ce genre, un triomphe encore plus beau peut-être. Il allait entrer pour jouer le rôle de Larissole (dans le *Mercure galant*), sur le théâtre de la Cour. Un factionnaire qui était placé dans la coulisse le prit réellement pour un soldat ivre, et l'arrêta en lui disant : *Pour Dieu, camarade, ne passez pas dans l'état où vous êtes; vous me feriez mettre au cachot.*

Encouragée par les succès que je venais d'obtenir, je revins à Paris avec la ferme résolution, ou de quitter le théâtre, ou d'y voir approuver mes efforts; et je ne me suis retirée que treize ans après.

J'invite toutes les personnes qui sont au théâtre à réfléchir mûrement sur ma conduite : elles verront qu'il ne faut pas toujours s'estimer en raison des applaudissemens qu'on reçoit; ils ne sont souvent que des marques de bonté, d'encouragement; ils sont quelquefois une affaire d'habitude, de comparaison avec des acteurs plus médiocres ou moins favorisés par la nature; il faut même oser avouer qu'ils sont aussi quelquefois prodigués par l'ignorance, entraînés par des partisans à gages, et qu'il est rare de trouver le public sans sa victime et son enfant gâté. Chaque jour un spectateur se retire; chaque jour il en vient un nouveau : on n'a presque plus rien du même auditoire au bout de dix ans. Les traditions se perdent; et faute de bons comédiens et de bons juges, le théâtre retombe dans la médiocrité de son enfance.

Instruisez-vous, cherchez constamment la vérité; à force de soin, d'étude, rendez-vous

digne de former un nouveau public, et mettez-le dans la nécessité de convenir que vous professez le plus difficile de tous les arts, et non pas le plus avili des métiers.

LETTRE

A M. MEIS.....(1),

QUI DÉSIRAIT AVOIR L'ANECDOTE SUIVANTE PAR ÉCRIT. (2)

En 1743, ma jeunesse et mes succès sur les théâtres de l'Opéra et de la Comédie Française me procurèrent une suite considérable de jeunes fats, de vieux voluptueux, parmi lesquels se trouvèrent quelques êtres honnêtes et sensibles. M. de S..., fils d'un négociant de Bretagne, âgé d'environ trente ans, d'une belle

(1) Il est très-probable que cette lettre fut adressée à M. Henri Meister, cet ami de mademoiselle Clairon, auquel elle avait confié le manuscrit de ses Mémoires, et que Meis .... est une abréviation de son nom.

(2) Voici une anecdote bien singulière, dont on a porté et dont on portera sans doute bien des jugemens différens. On aime le merveilleux, même sans y croire : mademoiselle Clairon paraît convaincue de la vérité des faits qu'elle raconte. Nous nous contenterons de remarquer que dans le temps où elle fut ou se crut tour-

figure, très-bien fait, faisant des vers avec esprit et facilité, fut un de ceux que je touchai le plus profondément. Ses propos et son maintien annonçaient l'éducation la plus soignée, l'habitude de la bonne compagnie; et sa réserve, sa timidité, qui ne permettaient qu'à ses soins et à ses yeux de s'expliquer, me le firent distinguer de tous les autres. Après l'avoir assez long-temps examiné dans nos foyers, je lui permis de venir chez moi, et ne lui laissai point de doute sur l'amitié qu'il m'inspirait. Me voyant libre et sensible, il prit patience, espérant que le temps amènerait un sentiment plus tendre.... Eh! qui sait?... qui peut répondre?... Mais, en répondant avec candeur à toutes les questions que me dictaient ma raison et ma curiosité,

---

mentée par son revenant, elle avait de vingt-deux ans et demi à vingt-cinq ans; que c'est l'âge de l'imagination, et que cette faculté était continuellement exercée et exaltée en elle, par le genre de vie qu'elle menait au théâtre et hors du théâtre.

On peut se rappeler encore qu'elle a dit au commencement de ses Mémoires, que dans son enfance on ne l'entretenait que *d'aventures de revenans et de sorciers, qu'on lui disait être des histoires véritables.*

il ruinait lui-même toutes ses affaires. Blessé de n'être qu'un bourgeois, il avait dénaturé ses biens pour les venir manger à Paris sous des titres plus relevés : cela me déplut. Rougir de soi-même est, ce me semble, un moyen de justifier le dédain des autres. Son humeur était mélancolique, haineuse : il connaissait trop bien les hommes, disait-il, pour ne pas les mépriser et les fuir. Son projet était de ne plus voir que moi, et de m'amener à ne plus voir que lui. Cela me déplut encore plus, comme vous croyez bien. Je pouvais consentir qu'on m'arrêtât avec des fleurs, et non qu'on me retînt avec des chaînes. Je vis, dès ce moment, la nécessité de détruire de fond en comble l'espoir consolant dont il se nourrissait, et de réduire la société de tous les jours à des visites de loin en loin. Cela lui causa une grande maladie, pendant laquelle je lui rendis tous les soins possibles. Mais des refus constans rendaient la plaie plus profonde, et malheureusement pour ce pauvre et brave garçon, son beau-frère, à qui il avait donné carte blanche pour toucher et lui faire passer ses revenus, voulant doubler la dot de sa femme, laissa M. de S.... dans un besoin si pressant,

qu'il fut obligé d'accepter le peu que j'avais d'argent, pour sa nourriture et les remèdes qu'exigeait son état. Cela fait frémir; et vous sentez, mon cher Henri, l'importance de garder ce secret dans votre sein. Je respecte sa mémoire et ne veux point l'abandonner à la pitié souvent insultante des hommes; gardez-lui vous-même le religieux silence que je romps, pour la première fois, et qui ne cède qu'à ma profonde estime pour vous.

Enfin, il recouvra ses biens, mais jamais sa santé; et, croyant lui rendre un service en l'éloignant de moi, je refusai constamment ses lettres et ses visites.

Deux ans et demi s'étaient écoulés entre notre connaissance et sa mort. Il me fit prier d'accorder, à ses derniers momens, la douceur de me voir encore : mes entours m'empêchèrent de faire cette démarche. Il mourut, n'ayant près de lui que ses domestiques et une vieille dame, seule société qu'il eût depuis long-temps. Il logeait alors sur le Rempart, près la Chaussée d'Antin, où l'on commençait à bâtir : moi, rue de Bussy, près la rue de Seine et l'abbaye Saint-Germain. J'avais ma mère, et plusieurs amis venaient souper avec

moi. Les convives journaliers étaient un intendant des Menus-Plaisirs, dont j'avais continuement besoin auprès des gentilshommes de la chambre et des comédiens ; le bon Pipelet, que vous avez connu et chéri ; Rosely, l'un de mes camarades, jeune homme bien né, plein d'esprit et de talens. Les soupers de ce temps étaient plus gais, si petits qu'ils fussent, que les plus belles fêtes ne l'ont été depuis quarante ans. Je venais de chanter de fort jolies moutonades, dont mes amis étaient dans le ravissement, lorsqu'au coup de onze heures succéda le cri le plus aigu. Sa sombre modulation et sa longueur étonnèrent tout le monde ; je me sentis défaillir, et je fus près d'un quart d'heure sans connaissance.

L'intendant était amoureux et jaloux : il me dit avec beaucoup d'humeur, lorsque je revins à moi, que les signaux de mes rendez-vous étaient trop bruyans. Ma réponse fut : Maîtresse de recevoir à toute heure qui bon me semblera, les signaux me sont inutiles ; et ce que vous nommez ainsi est trop déchirant pour être l'annonce des doux momens que je pourrais désirer. — Ma pâleur, le tremblement qui me restait, quelques larmes qui

coulaient malgré moi, et mes prières pour qu'on restât une partie de la nuit, prouvèrent que j'ignorais ce que ce pouvait être. On raisonna beaucoup sur le genre de ce cri, et l'on convint de tenir des espions dans la rue pour savoir, au cas qu'il se fît encore entendre, quels étaient sa cause et son auteur.

Tous nos gens, mes amis, mes voisins, la police même, ont entendu ce même cri, toujours à la même heure, toujours partant sous mes fenêtres, et ne paraissant sortir que du vague de l'air. Il ne me fut pas permis de penser qu'il fût pour d'autres que pour moi. Je soupais rarement en ville; mais les jours où j'y soupais, l'on n'entendait rien, et plusieurs fois, demandant de ses nouvelles à ma mère, à mes gens, lorsque je rentrais dans ma chambre, il partait au milieu de nous. Une fois, le président de B...., chez lequel j'avais soupé, voulut me reconduire, pour s'assurer qu'il ne m'était rien arrivé en chemin. Comme il me souhaitait le bonsoir à ma porte, le cri partit entre lui et moi. Ainsi que tout Paris, il savait cette histoire : cependant on le remit dans sa voiture plus mort que vivant..

Une autre fois, je priai mon camarade Rosely de m'accompagner rue Saint-Honoré, pour choisir des étoffes, et pour faire ensuite une visite à mademoiselle de Saint-P....., qui logeait près la porte Saint-Denis. L'unique sujet de notre entretien, dans ces deux courses, fut mon revenant (c'est ainsi qu'on l'appelait). Ce jeune homme, plein d'esprit, ne croyant à rien, était cependant frappé de mon aventure : il me pressait d'évoquer le fantôme, en me promettant d'y croire, s'il me répondait. Soit par faiblesse ou par audace, je fis ce qu'il me demandait : le cri partit à trois reprises, terribles par leur éclat et leur rapidité. Arrivés à la porte de notre amie, il fallut le secours de toute la maison pour nous tirer du carrosse, où nous étions sans connaissance l'un et l'autre.

Après cette scène, je restai quelques mois sans rien entendre. Je me croyais à jamais quitte ; je me trompais.

Tous les spectacles avaient été mandés à Versailles pour le mariage du Dauphin. Nous y devions passer trois jours : on avait oublié quelques logemens. Madame Grandval n'en avait point. J'attendis inutilement, avec elle,

qu'on lui en trouvât un. A trois heures du matin, je lui offris de partager la chambre à deux lits, qu'on m'avait arrangée dans l'avenue de Saint-Cloud : elle accepta. Je lui donnai le petit lit; dès qu'elle y fut, je me mis dans le mien. Tandis que ma femme de chambre se déshabillait pour se coucher à côté de moi, je lui dis : Nous sommes au bout du monde; il fait le temps le plus affreux; le cri serait bien embarrassé d'avoir à nous chercher ici.... Il partit! Madame Grandval crut que l'enfer entier était dans la chambre : elle courut en chemise, du haut en bas de la maison, où personne ne put fermer l'œil du reste de la nuit; mais ce fut au moins la dernière fois qu'il se fit entendre.

Sept ou huit jours après, causant avec ma société ordinaire, la cloche de onze heures fut suivie d'un coup de fusil, tiré dans une de mes fenêtres. Tous, nous entendîmes le coup; tous, nous vîmes le feu; la fenêtre n'avait nulle espèce de dommage. Nous conclûmes tous qu'on en voulait à ma vie; qu'on m'avait manquée, et qu'il fallait prendre des précautions pour l'avenir. L'intendant vola chez M. de Marville, alors lieutenant de police et son ami.

On vint tout de suite visiter les maisons vis-à-vis la mienne. Les jours suivans, elles furent gardées du haut en bas; on visita toute la mienne; la rue fut remplie par tous les espions possibles; mais, quelques soins qu'on prît, ce coup, pendant trois mois entiers, fut entendu, vu, frappant toujours à la même heure, dans le même carreau de vitre, sans que personne ait jamais pu voir de quel endroit il partait. Ce fait a été constaté sur les registres de la police.

Accoutumée à mon revenant, que je trouvais assez bon diable, puisqu'il s'en tenait à des tours de passe-passe, ne prenant pas garde à l'heure qu'il était, ayant fort chaud, j'ouvris la fenêtre consacrée, et l'intendant et moi nous nous appuyâmes sur le balcon. Onze heures sonnent; le coup part, et nous jette tous les deux au milieu de la chambre, où nous tombons comme morts. Revenus à nous-mêmes, sentant que nous n'avions rien, nous regardant, nous avouant que nous avions reçu, lui sur la joue gauche, moi sur la joue droite, le plus terrible soufflet qui se soit jamais appliqué, nous nous mîmes à rire comme deux fous. Le lendemain, rien. Le surlendemain,

priée, par mademoiselle Dumesnil, d'être d'une petite fête nocturne qu'elle donnait à sa maison de la barrière Blanche, je montai en fiacre à onze heures, avec ma femme de chambre. Il faisait le plus beau clair de lune, et l'on nous conduisait par les boulevards, qui commençaient à se garnir de maisons : nous examinions tous les travaux qu'on faisait là, lorsque ma femme de chambre me dit : N'est-ce pas par ici qu'est mort M. de S. ? — D'après les renseignemens qu'on m'a donnés, ce doit être, lui dis-je, en les désignant avec mon doigt, dans l'une des deux maisons que voilà devant nous. D'une des deux, partit ce même coup de fusil qui me poursuivait : il traversa notre voiture : le cocher doubla son train, se croyant attaqué par des voleurs ; nous, nous arrivâmes au rendez-vous, ayant à peine repris nos sens, et, pour ma part, pénétrée d'une terreur que j'ai gardée long-temps, je l'avoue ; mais cet exploit fut le dernier des armes à feu.

A leur explosion succèda un claquement de mains, ayant une certaine mesure et des redoublemens : ce bruit auquel les bontés du public m'avaient accoutumée, ne me laissa faire aucune remarque pendant long-temps ; mes

amis en firent pour moi. Nous avons guetté, me dirent-ils : c'est à onze heures, presque sous votre porte, qu'il se fait; nous l'entendons; nous ne voyons personne : ce ne peut être qu'une suite de ce que vous avez éprouvé. Comme ce bruit n'avait rien de terrible, je ne conservai point la date de sa durée; je ne fis pas plus d'attention aux sons mélodieux qui se firent entendre après; il semblait qu'une voix céleste donnait le canevas de l'air noble et touchant qu'elle allait chanter; cette voix commençait au carrefour de Bussy, et finissait à ma porte; et, comme il en avait été de tous les sons précédens, on suivait, on entendait, et l'on ne voyait rien. Enfin tout cessa après un peu plus de deux ans et demi.

La maison que j'occupais était fort bruyante par la proximité du marché et la quantité de locataires qui l'habitaient; j'avais besoin de plus de calme pour mes études, et pour ma santé déjà fort altérée; j'étais un peu moins pauvre, et je désirais d'être mieux. On me parla d'une petite maison rue des Marais, du prix de douze cents livres. On me dit que Racine y avait demeuré quarante ans avec toute sa famille; que c'était là qu'il avait composé

ses immortels ouvrages, là qu'il était mort; qu'ensuite la touchante Lecouvreur (1) l'avait occupée, ornée, et qu'elle y était morte aussi. Les murs seuls de cette maison doivent suffire, me disais-je, à me faire sentir la sublimité de l'auteur, et me faire arriver au talent de l'actrice : c'est dans ce sanctuaire que je dois vivre et mourir ! On me l'accorda, et l'on mit écriteau sur celle que j'occupais. Dans le nombre de ceux qui cherchaient à se loger, se glissèrent beaucoup de curieux. Le public ne m'apercevait jamais hors du théâtre; il voulut me voir sans couronne et sans l'appui de Corneille, Racine et Voltaire, réduite enfin au maintien simple, aux propos vulgaires d'une bourgeoise. J'ose croire que mon moral n'y perdit pas grand'chose; il me restait encore mon âme et mes habitudes. Mais vous savez que je suis très-petite, et vous avez sûrement entendu dire qu'on me croyait près de six

(1) Racine était mort en 1699. Mademoiselle Lecouvreur mourut en 1730, à l'âge de quarante ans. Elle avait d'abord joué sur des théâtres particuliers et dans la province; elle était âgée de vingt-sept ans lorsqu'elle entra à la Comédie Française. Voltaire a honoré sa mémoire par une élégie touchante.

pieds. Dans ma chambre, je ne savais être que moi; je n'employais jamais l'art qu'au théâtre : j'avais peur qu'en me voyant de près on ne retranchât de ma petite stature le double de ce qu'on avait coutume d'y ajouter. Je savais déjà que qui n'impose plus aux hommes n'a plus rien à prétendre d'eux. Heureusement ma nation alors ne réfléchissait guère, et j'eus lieu de m'assurer au contraire qu'on croyait que je grandissais tous les jours.

Quelle digression ! direz-vous; votre singulière histoire n'est déjà que trop longue ; abrégez, n'ajoutez pas.... Je conviens que vous avez raison; mais vous me l'avez demandée, cette histoire : ne sachant pas ce que vous en voulez faire, je n'en dois rien omettre. Je ne puis en tracer un seul mot sans vous rendre aussi présent à mon esprit que vous êtes intéressant à mon cœur. Est-ce ma faute, à moi, si les ans, les maux, le malheur, me laissent encore les illusions d'une âme sensible ? C'est pour vous que j'écris. Je crois que je vous parle, que vous écoutez mes historiettes et mon rabâchage avec cette douceur complaisante qui vous rend si cher à vos amis, et si précieux dans la société; et c'est, hélas !

avec bien du regret que je m'arrache à ma consolante chimère !.....

Allons, reprenons mon récit.

On vint me dire qu'une dame âgée demandait à voir mon appartement, et qu'elle était là. Il a toujours été dans mes principes de témoigner les plus grands égards à la vieillesse; je fus au-devant d'elle. Une émotion dont je ne fus pas la maîtresse me la fit regarder long-temps depuis les pieds jusqu'à la tête; et cette émotion redoubla lorsque je m'aperçus qu'elle éprouvait et faisait la même chose que moi. Tout ce que je pus, fut enfin de lui proposer de s'asseoir : elle l'accepta; et nous en avions besoin toutes deux. Notre silence continuait, mais nos yeux ne nous laissaient aucun doute sur l'envie que nous avions de parler : elle savait qui j'étais; je ne la connaissais pas; elle sentit que c'était à elle à rompre le silence; et voici notre conversation.

« Depuis long-temps, mademoiselle, j'ai le désir le plus vif de vous connaître. N'allant point aux spectacles, ne connaissant aucun de ceux auxquels vous accordez le bonheur de vous voir, et ne voulant pas m'expliquer par écrit, j'ai craint qu'une lettre qui vous lais-

serait des doutes sur mes motifs, n'essuyât un refus; l'écriteau mis pour votre appartement me procure enfin ce doux moment : pardonnez. Je vous avoue que ce n'est pas lui qui m'attire; je ne suis pas assez riche pour m'en charger. Je vous prierai pourtant de me le faire voir : les lieux que vous habitez sont intéressans à connaître. Vos talens ont une célébrité qui ne me laisse point de doute sur votre esprit; je vois qu'on ne m'a pas trompée sur votre figure : je désire savoir si le récit des lieux est aussi fidèle; et, de place en place, suivre mon malheureux ami dans ses espérances et son désespoir..... — Il me semble, madame, que l'agitation où vous me voyez, et que chacune de vos phrases augmente, vous fait un devoir pressant de m'apprendre qui vous êtes, de qui vous me parlez; enfin, ce que vous pouvez me vouloir; mon caractère ne peut consentir à se rendre le jouet ou le martyr de qui que ce puisse être. Parlez ou je vous laisse. — J'étais, mademoiselle, la meilleure amie de M. de S., et la seule qu'il ait voulu voir la dernière année de sa vie : nous en avons, l'un et l'autre, compté tous les jours et toutes les heures, parlant de vous, en vous

faisant tantôt un ange, tantôt un diable; moi, le pressant toujours de chercher à vous oublier; lui, protestant toujours qu'il vous aimerait au-delà du tombeau..... Vos yeux, que je vois pleins de larmes, me permettent de vous demander pourquoi vous l'avez rendu si malheureux, et comment, avec une âme honnête et sensible, vous avez pu lui refuser la consolation de vous parler, de vous voir encore une fois?..... — On ne commande pas au cœur. M. de S. avait du mérite et des qualités estimables; mais son caractère sombre, haineux, despotique, m'a fait craindre également sa société, son amitié et son amour. Pour le rendre heureux, il aurait fallu que je renonçasse à tout commerce humain, à mon talent même. J'étais pauvre et fière; je veux, et j'espère que je voudrai toujours ne devoir rien qu'à moi. L'amitié qu'il m'inspirait m'a fait tout tenter pour l'amener à des sentimens plus tranquilles et plus équitables; n'en venant point à bout, persuadée que son entêtement provenait moins de l'excès de sa passion que de la violence de son caractère, j'ai pris et tenu la ferme résolution de m'en séparer entièrement. J'ai refusé de le voir dans ses derniers momens,

parce que ce spectacle aurait déchiré mon cœur; parce que j'ai craint de me montrer trop barbare, en refusant ce qu'on pouvait me demander, et trop malheureuse, si je l'accordais : voilà, madame, les motifs de ma conduite; j'ose me flatter qu'elle ne m'attirera le blâme de qui que ce soit. — Vous condamner, serait sans doute une injustice; on ne doit de sacrifice qu'à ses sermens, ses parens, ses bienfaiteurs; et sur ce dernier point, ce n'est pas vous, je le sais, qui deviez de la reconnaissance, et je vous assure que son âme était pénétrée de ce qu'il vous devait; mais son état et sa passion le maîtrisaient, et vos derniers refus ont hâté ses derniers momens. Il comptait toutes les minutes, lorsqu'à dix heures et demie son laquais vint lui dire que, décidément, vous ne viendriez pas. Après un moment de silence, il prit ma main, avec un redoublement de désespoir qui m'effraya. *La barbare!... elle n'y gagnera rien; je la poursuivrai autant après ma mort, que je l'ai poursuivie pendant ma vie!.....* Je voulus tâcher de le calmer; il n'était plus!.... »

Je crois, mon ami, n'avoir pas besoin de vous dire l'effet que ces dernières paroles

firent sur moi; l'analogie qu'elles avaient avec toutes mes apparitions me pénétra de terreur; je crus que toutes les puissances infernales et célestes allaient se réunir pour tourmenter ma malheureuse vie; mais leur inaction, au moins apparente, le temps et ma raison plus fortifiée, ramenèrent le calme dans mes sens. Si rien ne meut cet univers, me disais-je, rien ne peut ramener un cadavre à la vie. S'il est un Dieu, comme tout me l'atteste, il est la justice et la bonté même; il ne renvoie donc pas en ce triste et pénible monde ceux qu'il en a daigné retirer! Que suis-je? que puis-je, pour oser croire qu'il s'occupe à me faire des niches? Qu'il nous donne par quelque dérangement apparent de la nature des avertissemens de sa colère ou de sa bonté, des moyens d'éviter le malheur et le crime, ces soins peuvent être dignes du maître des humains : la masse entière du monde peut l'occuper. Mais chaque particulier est peut-être moins à son immensité, qu'un grain de sable n'est à nos faibles yeux. Adorons, méritons, ne prétendons rien.

Ce petit raisonnement, et quelques retours sur moi-même, qui ne me trouvais ni pis,

ni mieux de tout ce qui m'était arrivé d'extraordinaire, m'a tout fait attribuer au hasard.... Je ne sais pas ce que c'est que le hasard; mais je ne puis nier que ce qu'on nomme ainsi, n'ait la plus grande influence sur tout ce qui se passe dans ce monde.

Respirez. Voilà mon histoire et mes réflexions finies. Faites de tout cela ce qu'il vous plaira d'en faire. Si vos intentions sont que cet écrit sorte de vos mains, je vous prie d'en supprimer la lettre initiale du nom, et le nom entier de la province.

Je vous envoie mon original, pour que vous puissiez juger, d'après ce travail, tant au-dessus de mes forces, quel est mon inviolable et tendre attachement pour vous.

LA ROBE,

OU

LA VISITE DE M. LE MARÉCHAL DE R...

Quoi, c'est vous, M. le maréchal! Eh! bon Dieu, quelle belle dame, ou quelle pressante affaire vous fait donc sortir si matin? — Je suis monté en carrosse à neuf heures, je viens du fond du Marais, et quoique j'aie encore beaucoup à courir, j'ai voulu vous voir. J'ai besoin de vous. Je donne ce soir un spectacle à la duchesse de Gra..... (1); elle amènera sa société; son frère viendra; je sais qu'il vous aime, que vous êtes fort bien dans cette cour : je viens vous prier d'orner ma fête. — Vous me dites des choses de l'autre monde! Il n'y a pas quatre jours que vous étiez comme des chiens enragés, et vous en êtes aux fêtes aujourd'hui? Quelle est donc la cause de cette

(1) La duchesse de Grammont.

étonnante révolution? — Oh! je n'ai pas le temps de vous conter tout cela; j'ai trop d'affaires. On doit se rassembler à cinq heures et demie, pour commencer le spectacle à six heures; je voudrais bien que vous pussiez venir avant. J'ai promis d'arrêter la feuille des gratifications : comme vous connaissez mieux que moi ceux qui en méritent, vous me ferez cette distribution, et ce soir vous emporterez la feuille que Laferté fera copier pendant le spectacle. — Je suis désolée, M. le maréchal, de ne pouvoir rien faire de ce que vous désirez; il est hors de mon pouvoir de sortir aujourd'hui. — Pourquoi donc? — Je suis malade. — Cela n'est pas vrai : vous avez le meilleur visage possible. Votre toilette n'est pas faite, et je parie que personne ne vous croirait trente ans. — Vous êtes bien galant ce matin; il est pourtant très-vrai que je souffre beaucoup, et j'ai d'ailleurs des études pressées. — Mauvaises raisons. Je sais qu'on ne prépare rien de nouveau; je suis sûr que quelque rendez-vous vous arrête, et que c'est à votre maudit amour que vous voulez donner votre journée. — Val..... (1) n'est point à

(1) Valbelle.

Paris. — Eh bien ! c'est donc quelque autre. — Vous m'impatientez. — Vous m'impatientez bien davantage. — Mais pourquoi vouloir que j'aille à votre spectacle ? En quoi cela peut-il vous être utile ? — Premièrement cela vous amusera. On donne deux opéra comiques charmans, chantés par la petite Nécelle : cela déridera votre auguste front, et vous causerez avec M. de Choi.... (1) que vous ne haïssez pas. — Bah ! sa sœur y sera. — Vous savez tout. — J'ai du moins retenu ce que vous m'avez dit cent et cent fois. — Il est près de midi, au nom de Dieu, venez, ou je me brouille avec vous. — Puisqu'il faut vous dire la vérité, je n'ai point de robe. — Vous badinez ! — Hélas non ! — Vous avez la plus belle garde-robe possible. — Je ne l'ai plus : le peu de recette que nous faisons m'a forcée de vendre la plus grande partie de mes robes et de mes bijoux, et tout le reste est en gage ; je n'ai pas un vêtement avec lequel j'osasse me montrer, surtout dans une fête. — D'honneur ? — D'honneur. — Vive l'amour ! c'est une belle chose. Quoi ! pas même une robe noire ? —

(1) Choiseul.

Une robe noire? si fait. — Ah! je respire. — Il ne ressemble à rien d'aller en deuil dans une fête. — Ce n'est point une fête, c'est simplement un spectacle; et vous pouvez tuer un de vos parens sans que personne s'en doute.— J'en conviens; mais je n'ai point de compagne. — Prenez mademoiselle d'Épin.... (1) — Le pourra-t-elle? — Oui. — Ah! voilà donc pourquoi vous me pressez si fort. — Elle est charmante, n'est-ce pas? — Demandez-le au duc de Du...., il le sait mieux que moi. — Il est furieux contre moi; mais cela s'arrangera. — Mais il me croira votre complice, et je ne veux point être mêlée dans toutes vos saloperies. — Ah! vous voilà reprenant votre diadème. Au nom de Dieu, finissons. Mademoiselle d'Épin.... est avertie : elle viendra vous prendre à quatre heures. Humanisez-vous donc un peu. — Vous me faites pitié. J'irai. — Parole! — Je vous le promets. — En vérité vous êtes charmante. A tantôt.

SUITE DE LA JOURNÉE.

La toilette de ma compagne l'avait longtemps occupée : nous arrivâmes tard. Le ma-

(1) Mademoiselle d'Epinay.

réchal était trop entouré pour entrer dans l'appartement ; nous fûmes nous placer tout de suite ; il nous envoya un valet de chambre pour nous prier d'aller l'attendre dans son cabinet après le spectacle, et me fit dire que j'y trouverais tous les papiers nécessaires au travail dont nous étions convenus.

Quelques momens après nous vîmes arriver madame la duchesse de Gr..... (1) conduite par le maréchal de R..... (2) ; M. le duc de Ch..... (3) donnait la main à madame la duchesse de Lau...(4), et M. le duc de Gon...(5) à madame la comtesse d'Egm...(6) : j'ai oublié le reste.

En passant, madame la duchesse de Gr..., dont je n'avais jamais entendu le son de voix, dit : *Ah! voilà mademoiselle Clairon!* Son visage, en ce moment, n'exprimant ni plaisir ni bonté, je crus qu'elle était d'une colère horrible de me trouver là : toutes les autres

(1) La duchesse de Grammont.
(2) Richelieu.
(3) Choiseul.
(4) Madame la duchesse de Lauraguais.
(5) Le duc de Gontaut.
(6) La comtesse d'Egmont.

dames me saluèrent avec l'air le plus affable ; mais rien ne put me remettre du trouble que la duchesse m'avait causé. Il me prit un mal de tête affreux, le spectacle m'ennuya ; j'en désirais la fin pour pouvoir me retirer ; je la craignais, de peur de quelque nouvelle apostrophe lorsqu'on repasserait devant moi ; mais j'eus à la place une simple inclination de tête, que, dans mon mouvement d'effroi, je trouvai délicieuse. Le duc de Ch.... m'avait assez souvent regardée ; mais il ne me parla pas : je l'avais prévu.

Lorsque tout le monde fut sorti, nous nous rendîmes dans le cabinet du maréchal par un escalier dérobé : toutes les portes de l'appartement étaient ouvertes, et le bruit et les lumières nous apprirent qu'il y avait du monde dans le salon contre lequel nous étions ; je trouvai sur le bureau tous les papiers dont j'avais besoin, et je me mis à travailler. Mais la plume m'échappa bientôt des mains ; la terrible voix se fit entendre (1) : je crus que le tonnerre tombait sur ma tête. Mais à force de

(1) Celle de la duchesse de Grammont, dont elle vient de parler un peu auparavant.

prêter l'oreille à ce qui se disait, j'entendis des choses très-spirituelles, très-obligeantes, avec les mêmes sons qui m'avaient effrayée; je me rassurai et bénis Dieu de n'avoir point cette voix-là.

M'impatientant de ce que la séance ne finissait pas, je venais de temps en temps regarder à la porte si l'on ne s'en allait point. Madame de Gr.... vit quelque chose, et dit au maréchal : Il y a du monde dans votre cabinet. C'est mademoiselle Clairon, dit-il; je l'ai priée d'arrêter l'état des gratifications. — Je serais bien aise de la voir; faites-la venir. Le maréchal dit un mot tout bas à ma compagne, me prit par la main, et m'amena dans le salon, où je trouvai de plus madame la duchesse de Lau.... (1) et M. le duc de G.... (2) Ces deux derniers se levèrent pour me saluer.

MADAME DE GR....

Je suis bien aise de vous voir. Pourquoi n'étiez-vous pas avec nous?

MADEMOISELLE CL....

Je ne me flattais pas, madame, du bonheur

(1) Lauraguais.
(2) Gontaut.

d'être désirée; votre ordre seul pouvait me donner l'idée de me présenter.

MADAME DE GR....

Je désire depuis long-temps de vous connaître; je ne manque jamais d'aller à la Comédie les jours où je sais que vous jouez, surtout quand c'est du Corneille : vous y êtes encore plus sublime. J'ai vu *Cinna* trois fois de suite. C'est une chose étonnante que votre diction dans ce rôle, surtout.... *Tout beau!* madame la duchesse, l'avez-vous entendue?

MADAME DE LAUR.... (d'une voix très-douce.)

Non, je n'ai point eu ce bonheur-là.

MADAME DE GR....

Allez la voir, vous en serez dans l'enchantement : de ce *tout beau*, surtout; il est étonnant.

M. LE DUC DE GONT....

Je l'ai entendu, et, comme vous, madame la duchesse, j'en ai été vivement frappé.

MADAME DE GR....

C'est un vieux mot qu'on n'oserait pas employer aujourd'hui, qui certainement ne fut jamais digne de la tragédie, et qu'elle rend si

noble, si imposant, qu'on ne croit pas possible de lui en substituer un autre.

M. LE MARÉCHAL.

Mademoiselle Clairon est certainement la plus grande actrice qui ait encore paru : j'ai vu les Duclos, les Desmares, la fameuse Lecouvreur : elle est au-dessus de toutes.

MADAME DE GR....

Moi, je le crois. — Pourquoi êtes-vous en noir ?

MADEMOISELLE CL....

Je suis en deuil d'une de mes cousines.

(Le maréchal fait un éclat de rire.)

MADAME DE GR....

De quoi riez-vous ?

M. LE MARÉCHAL.

De la pauvre créature qu'elle tue.

MADAME DE GR....

Comment donc ?

M. LE MARÉCHAL.

Elle n'a que cette seule robe-là.

MADAME DE GR....

Bah ! elle a la plus belle garde-robe du monde, à ce qu'on m'a dit.

MADEMOISELLE CL....

Pour suffire à tout ce que le théâtre demande, madame, il m'a fallu vendre tout ce dont je pouvais me parer en ville.

MADAME DE GR....

Pourquoi cela? Est-ce qu'elle n'a pas sa part?

MADEMOISELLE CL....

Pardonnez-moi, j'ai ma part, madame; mais deux mille écus qu'elle rapporte, *bon an, mal an*, sans aucune grâce particulière de la cour, suffisent à peine aux besoins de première nécessité, et puisque la légèreté de M. le maréchal m'y oblige, je lui ferai la honte d'avouer que je suis dans le besoin.

MADAME DE GR....

M. le maréchal, c'est affreux.

M. LE MARÉCHAL.

C'est sa faute, madame; ce n'est pas la mienne. Pourquoi refuse-t-elle de faire comme les autres? Elle pourrait rouler sur l'or; mais on ne veut qu'un sentiment délicat et pur : c'est de l'amour, de la constance, des procédés de l'autre monde! On refuse toutes les offres avantageuses, et l'on meurt de faim avec Céladon.

MADEMOISELLE CL.... (après un instant d'examen.)

Puisque vous avez souffert, mesdames, une sortie si peu digne de vos oreilles, j'espère que vous daignerez aussi permettre que j'y réponde.

LES DEUX DAMES.

Rien n'est plus juste.

MADEMOISELLE CL....

Monseigneur, vous êtes assailli tous les jours par les demandes générales et particulières des secours dont les comédiens ne peuvent plus se passer. Notre détresse est excessive; nos recettes diminuent tous les jours; et vous conviendrez, je l'espère, que ce n'est ni faute de talent, ni faute de zèle. Nous avons parmi nous des femmes âgées et des hommes; vous ne pouvez pas leur proposer l'honnête ressource de se faire entretenir : venez au moins au secours de ceux-là. Je viens de vous donner un bon exemple à suivre. Vous m'avez chargée de fixer le montant des gratifications, daignez jeter les yeux sur cet état : vous y trouverez mon nom effacé, et les cent pistoles que j'ai coutume de recevoir, réparties sur tous les autres.

M. LE MARÉCHAL.

C'est une Bélise !...

MADEMOISELLE CL....

Je ne crains pas que vous m'en croyez susceptible, et je me flatte que vous ne verrez dans ce sacrifice que l'indispensable nécessité de venir à notre secours. Mais, monseigneur, passons à ce qui me regarde personnellement : vous venez d'avoir la bonté de dire que j'avais de très-grands talens; et je puis me permettre de croire qu'on pense comme vous dans quelques parties de l'Europe.

L'impératrice Elizabeth m'a fait offrir quarante mille francs d'appointemens par an, une maison meublée, un carrosse, un couvert pour six personnes, soir et matin ; j'ai refusé, et vous avez trouvé que je faisais bien. Cet état était pourtant plus sûr, plus avantageux, plus honorable que celui d'une fille entretenue, et j'ai dû croire qu'un aussi grand sacrifice, connu de mes supérieurs et du roi même, ne me laisserait plus l'horrible alternative ou de manquer de pain ou de m'avilir pour en avoir; mais tout ce que ce sacrifice m'a valu est l'honneur de voir entourer mon tableau de Mé-

dée (1) d'un cadre ordonné par le roi, et de votre part, monseigneur, toutes les preuves de légèreté, d'inconsidération et d'inhumanité possibles. Je ne devais assurément pas les attendre de l'amitié à laquelle vous m'avez ordonné de croire. Sachez, monseigneur, qu'il est impossible d'être une grande actrice sans avoir une grande élévation d'âme : je suis chargée de représenter ce que l'univers a vu de plus respectable : je ne puis être tout à la fois Sémiramis et Marion de Lorme. Je n'ai ni la naissance ni la fortune qui peuvent me faire respecter; mais mon âme infiniment au-dessus de mon état, vous impose la loi de me conserver au moins des égards.

M. LE MARÉCHAL.

Je vous assure que....

MADAME DE LAUR....

Taisez-vous, monsieur le maréchal : il n'y a rien à répondre à tout cela.

MADAME DE GR....

Non, rien du tout : elle a toute raison. Mais, mademoiselle, je sais cependant que vous êtes trop fière. Mon frère m'a dit qu'il

(1) Voyez la note à la suite de ce dialogue.

vous avait offert des secours, et que vous les aviez refusés : pourquoi cela ?

MADEMOISELLE CL...

Soyez mon juge, madame. M. le duc de Choi.... est un grand seigneur par lui-même; il est roi de France au moins en second : il a tout l'esprit possible, l'amabilité, la naissance; la grâce qu'il unit à tout ce qu'il dit, à tout ce qu'il accorde, en fait, ce me semble un des plus séduisans personnages du monde. Je suis sensible ; si je joignais le devoir de la reconnaissance à tous les sentimens qu'il m'inspire, il se pourrait que cela me menât trop loin..... Vous ne désapprouverez pas sans doute que j'évite ce danger ? que je ne lui laisse pas les moyens de suspecter d'un vil intérêt les respectueux hommages que j'aime tant à lui rendre ? Mais pour vous prouver mieux, madame, que ma fierté ne m'aveugle pas, monsieur le maréchal vient de vous dire que je n'avais pas de robe; daignez m'en donner une, et je m'honorerai de la porter.

MADAME DE GR... (attendrie et embrassant mademoiselle Cl...)

Vous êtes charmante ! vous êtes char-

mante ! Demain vous en aurez une. Je vous remercie de cette préférence, et des doux momens que vous venez de me faire passer. Vous êtes bienheureux, monsieur le maréchal, de ne pas souper avec moi ; je vous aurais grondé toute la soirée. Mademoiselle, toutes les fois que vous allez à Versailles, vous allez voir mon frère : arrangez-vous tous deux comme vous voudrez, mais donnez-moi quelques-uns de ces momens-là.... On n'a pas plus d'esprit, plus d'éloquence ; je veux causer avec vous ; promettez-moi que vous viendrez me voir.

MADEMOISELLE CL....

Le devoir que vous m'imposez, madame, me sera bien doux à remplir.

MADAME DE GR... (regardant à la pendule.)

Ah, mon Dieu ! il est près d'onze heures ; je ne m'en doutais pas. Madame la duchesse, allons-nous-en bien vite.... Quand venez-vous à Versailles ?

MADEMOISELLE CL....

Jeudi prochain.

MADAME DE GR....

Je vous attendrai.

MADEMOISELLE CL....

Je n'y manquerai sûrement pas. (1)

NOTE SUR LE TABLEAU DE MÉDÉE, DONT IL EST PARLÉ PAGE 108.

Ce tableau, peint par Carle Van Loo, premier peintre du roi, m'avait été donné par madame de Gallitzin, princesse russe, qui daignait me regarder comme son amie, et qui fut chargée de toutes les propositions de l'impératrice Élizabeth. Louis XV voulut voir ce tableau. Après l'avoir long-temps examiné, il fit l'éloge le plus flatteur du peintre, du sujet qu'il représentait, et dit : « Il n'est « que moi qui puisse mettre un cadre à ce

---

(1) Cette histoire fait-elle beaucoup d'honneur aux principaux personnages qui y figurent ? Le maréchal de Richelieu y joue le rôle d'un libertin ; mademoiselle d'Épinay, celui d'une petite personne très-accommodante ; et mademoiselle Clairon, malgré toute sa dignité, celui d'une complaisante qui prête son officieuse entremise aux amours de monseigneur le maréchal ; et c'est par cet acte de complaisance qu'elle se trouve introduite dans la société de très-grandes dames, et d'hommes de la première qualité !

« tableau, et j'ordonne qu'on le fasse le plus « beau possible. » Ce cadre a coûté cinq mille francs. Les réductions de l'abbé Terrai ne me laissèrent d'autres ressources que celle de vendre tous mes effets, et de me retirer en Allemagne. Le Margrave d'Anspach me pressait de me retirer dans ses états : il fallut me résoudre à me défaire de ce superbe tableau. M. Randon de Bossette vint chez moi m'en offrir vingt-quatre mille francs : je lui demandai quelques jours pour me décider. Dans l'intervalle, le Margrave m'écrivit que si mon intention était de le vendre, il m'en demandait la préférence, je me décidai à lui en faire hommage. On me demanda cinquante louis pour le nettoyer, le démonter, l'empaqueter et le transporter à Strasbourg : je les donnai. Il est placé dans le château du Margrave; j'ignore s'il le regarde quelquefois; mais je suis sûre au moins qu'il ignore de quel prix il peut être.

LETTRE.

Cette lettre est la seule qu'on ait pu retrouver de plus de quinze cents, écrites au comte de Val..... pendant l'espace de vingt ans : elle peut donner l'idée et peut-être l'excuse des sentimens que je me permettais.

D'Anspach, ce 20 février 1774.

Née pour les passions consolantes et douces, je n'ai jamais conçu comment on pouvait haïr, et s'il vous restait le plus léger souvenir de mon caractère et des sentimens que vous m'inspiriez, vous seriez sûr que je ne commencerais pas par vous. Vous m'avez fait une nécessité de cesser de vous aimer; et, contre mon espérance, j'en suis venue à bout. Vous avez tout fait aussi pour ne laisser au cœur le plus tendre qui fût jamais, que le pénible choix de l'indignation ou de l'indifférence; mais je n'ai pu ni voulu renoncer à vous chérir. Malgré vous, je vous ai conservé l'amitié la plus

vive et la plus désintéressée : c'est elle en ce moment qui m'ordonne de vous faire réponse. Puisque vous êtes dans l'affliction, vous devez me retrouver.

Être mal avec votre mère est donc une peine pour vous? Je suis persuadée que ce que vous dites d'elle est faux. Non, sûrement son animosité ne va point jusqu'à vous maudire. Altière, violente, elle a pu s'emporter trop loin : l'orgueil de femme et de mère peut aussi l'empêcher de retourner sur ses pas; mais les plus vifs ne sont pas les plus méchans. Je sais positivement qu'elle est plus ulcérée par la douleur que par la haine. Madame de Sauvigni, qu'elle voit souvent, m'en parle dans toutes ses lettres. On vous trompe; mais jugez-en vous-même : comparez l'austérité de ses mœurs et l'excès de vos galanteries, l'ordre qu'elle met à sa fortune et le désordre de la vôtre; rappelez-vous vos dédains pour votre frère qu'elle aimait, vos légèretés sur M. Dam... dont la personne et la fortune étaient les objets de ses attentions; votre improbation de tout ce qu'elle faisait, et la manière sèche et tranchante que vous employiez à toutes vos discussions. Ajoutez à

cela le dépit de voir que toute la fortune de sa maison va passer en des mains qu'elle déteste, l'horreur de voir périr avec vous un nom dont elle est idolâtre, et cette privation, qu'on dit si terrible à tous les vieillards, de se voir renaître dans leurs petits-enfans : tout cela n'a-t-il pas dû prévenir votre mère défavorablement contre vous? Elle n'a point dans son caractère la patience, la douceur, qui peuvent faire fléchir le vôtre : elle a même des torts, j'en conviens; mais c'est votre mère. Qui de vous deux doit fléchir? Ce qu'elle exige de vous n'est-il pas le juste tribut que vous devez à la nature, à la société? Votre nom et votre fortune vous font un crime de votre célibat. Vous croyez qu'elle hait la femme qui vous intéresse, par la seule raison que cette femme vous intéresse; mais rappelez-vous donc les sentimens qu'elle a toujours témoignés pour moi, les démarches qu'elle a faites pour savoir s'il existait quelque fruit de notre union, les nœuds dont elle eût consenti de nous unir. Qui suis-je? Je ne la connaissais seulement pas, et tout prouvait alors que vous m'aimiez ardemment.... Non, Val....., non, ce n'est.... ni vous, ni l'objet d'un atta-

chement naturel qu'elle poursuit : c'est une femme mariée qui se montre publiquement votre maîtresse, qui, son mari vivant, exige de vous une promesse de mariage, dont l'âge actuel ne laisse aucun espoir d'avoir des héritiers, qui vous arrête dans des lieux où, depuis le mariage de mademoiselle de Mari..... vous ne pouvez plus rien trouver qui vous convienne, où vous avez le faste le plus ruineux, où tout le monde vous hait au fond de l'âme. A trois femmes près, vous m'avez dit les avoir eues toutes. Espérez-vous qu'elles vous pardonnent tant de légèretés? Espérez-vous que des maris outragés, des amans négligés pour vous puissent jamais être vos amis? Est-ce en Provence, où le plaisir seul vous occupe, que vous trouverez l'avancement auquel il ne vous est pas permis de renoncer? Tant d'oubli de vous-même est plus que suffisant pour désoler votre mère.

Ouvrez les yeux sur vos vrais intérêts; renoncez à des chimères d'ostentation, qui dégradent votre grandeur réelle; ayez dans vos affaires l'ordre dont votre âge, votre esprit, votre honneur, vous font un devoir; quittez des lieux où vous ne pouvez faire que

des fautes funestes au repos de vos vieux jours, et à la gloire de tous vos momens; prenez une compagne qui vous honore : votre nom, votre fortune, tous les dons séduisans de la nature, vous mettent à portée de choisir. Si vous pouvez goûter le bonheur d'être père, je suis sûre que vous ne regretterez point la vie dissipée que vous menez aujourd'hui; et quoi qu'il arrive, vous sauverez du moins votre vieillesse de l'horreur de ne la voir entourée que de flatteurs, d'intrigans et de valets.

Votre seconde peine est l'espèce d'oubli de vos amis. Soyez juste : que faites-vous pour eux? Il faut, pour nourrir l'amitié, le charme de la confiance, des services, des soins, de la société. Toujours absent, sans qu'aucun devoir vous l'impose; ayant annoncé, depuis six ans, que vous ne serviriez plus si la guerre ne se faisait pas dans l'espace de dix années; ne parlant que de vos dégoûts pour Paris, et du désir de vous fixer en Provence; riche, sans vous réserver les moyens de rendre un service; trop éloigné pour qu'on puisse attendre de vous les conseils, les soins, les consolations dont chaque jour amène le besoin, par quoi voulez-vous que l'attachement de vos

amis se nourrisse? Tout l'univers ressemble à cette femme qui disait à son amant : « Mon-« sieur, s'il était en mon pouvoir d'aimer un « absent, j'aimerais Dieu. » C'est pour ajouter à son bonheur, pour doubler son existence, qu'on prend un attachement quelconque : rendez-vous à ceux qui vous chérissaient, vous retrouverez tous les cœurs dont vous avez besoin.

Cette lettre déjà trop longue me fait craindre de discuter votre troisième peine; c'est vous occuper bien long-temps, je n'en ai plus le droit; mais je suis dans un état assez misérable pour me défendre de compter sur le moindre avenir. Cette lettre sera peut-être la dernière que je pourrai vous écrire, et je désire que vous lisiez encore une fois dans mon cœur.

Avez-vous consulté le vôtre en m'écrivant : « Je vous regrette.... vous devez influer à ja-« mais sur ma destinée.... Nous vivrons.... « Nous pouvons nous réunir? » Ah! Val..... vous me trompez encore, ou plutôt vous vous trompez vous-même. *Vous ne retrouvez mon cœur nulle part!* Je le crois; il en est peu d'aussi vrais, d'aussi tendres; et votre incon-

duite m'assure que madame de R*** ne me ressemble pas. Je vois toute l'illusion que vous tâchez de vous faire; je vous ai pardonné vingt ans toutes vos infidélités; vous espérez la même indulgence pour vos nouvelles amours; vous espérez me faire approuver les nœuds honteux que vous avez promis : détrompez-vous. Assez généreuse pour vous rendre à vous-même, lorsque je vous ai vu de nouveaux devoirs à remplir, je vous ai dégagé des sermens, des écrits qui nous unissaient; mais en renonçant à mon amant, à mon époux, j'ai prétendu que mon ami me consolât par un mariage qui ne fît rougir ni lui ni moi; j'ai prétendu vous trouver éternellement digne de mon estime et de mes regrets; et si vous me croyez capable d'envisager sans horreur la femme malhonnête et criminelle, deshonorant et maudissant les jours que son époux respire, vous m'avez cruellement oubliée. Non, jamais vous n'aurez mon aveu; c'est à votre honneur, à vos devoirs que j'ai fait le sacrifice de mon amour et de mes droits : l'âme capable de cet effort ne peut jamais consentir à votre honte.

Si vous aviez une véritable passion, je se-

rais la première à vous plaindre, à vous excuser. Hélas! vous ne m'avez que trop appris quel est leur empire! Mais les jolies filles qu'on vous mène journellement dans votre parc, ne me permettent pas de croire que ce soit l'amour qui vous tourne la tête; et votre aveuglement n'a point de nom. Cependant, quoi qu'il vous plaise de faire, nous sommes séparés sans retour. Mon âge, mes infirmités habituelles, le sentiment profond des maux que vous m'avez causés, *la méchanceté des hommes*, et l'âpreté du climat que j'habite, viennent de me réduire aux derniers excès de douleur et de faiblesse; je ne crois pas possible de me rétablir jamais; et si, contre mon attente, mes jours se prolongeaient, c'est au Margrave qu'ils seront consacrés; chaque jour sa confiance me donne de nouveaux motifs de reconnaissance; et puisque mon bonheur a voulu que le sien dépendît de moi, il recevra l'hommage de tous les momens qui me resteront. A ma santé près, jamais ma vie ne fut si douce. J'ai des amis, on me permet de faire tout le bien possible; je ne retrouverais nulle part ce que je perdrais ici. Nous ne nous reverrons sûrement jamais; mais en quelque lieu que je

vive, quoi qu'il m'arrive, vous pouvez compter *au moins* sur l'amitié la plus tendre et la plus solide. Je vous pardonne mes malheurs, et vous prie de chérir ma mémoire.... Les larmes ne me laissent plus voir ce que j'écris. Adieu, Val.....

EXPLICATION

AVEC S. A. S. MADAME LA M***(1),

DEMANDÉE PAR MOI.

MADEMOISELLE CL....

J'OSE vous supplier, madame, de vous rappeler que je ne suis arrivée dans vos états qu'avec votre consentement, et que je ne m'y suis établie que par vos ordres; j'oserai même ajouter, à votre prière. Je les habite depuis plus de deux ans, et ce temps employé à détruire la cabale qui voulait détruire le ministère, les abus arrêtés, les réformes dans les dépenses, les moyens ouverts par moi d'éteindre des dettes à 28 pour 100 d'intérêt, mes soins, mes égards, mes services pour tous ceux qui recouraient à ma faveur, le pardon des injures, mon attention scrupuleuse à me

(1) La Margrave d'Anspach.

tenir à ma place, mon profond respect pour V. A. S., le bonheur que j'ai fait renaître dans son âme, en lui ramenant son époux, et cet époux calme, content, docile par mes soins, n'ont pu vous laisser aucun doute sur la pureté de mes intentions et de ma conduite. Cependant, madame, vos bontés pour moi diminuent chaque jour. Vous daignez me recevoir, m'admettre à votre table, tout ce que vous me faites l'honneur de me dire est honnête; mais j'ai trop d'expérience pour ne pas voir que ma présence vous gêne, et qu'en me recevant, vous ne cédez qu'à la crainte de déplaire au M.... Ce changement influe trop sur ma destinée pour ne pas oser vous en demander la cause. De quoi V. A. m'accuse-t-elle? Qu'ai-je fait, ou que lui a-t-on dit?

MADAME LA M....

Je ne puis pas aimer la maîtresse de mon mari.

MADEMOISELLE CL..... après un moment de réflexion.

Le M... m'a conté toutes ses aventures; et vous-même, madame, vous avez bien voulu me confier que vous aviez toujours été fort négligée par lui, et fort maltraitée par ses

maîtresses ; je sais entr'autres que madame la M. de B. voulait absolument qu'on vous répudiât, qu'elle vous disputait le pas dans votre propre cour ; que si l'on ne l'eût pas arrêtée, vous alliez en recevoir un soufflet ; et que toutes, sans exception, arrachaient continuellement votre époux de vos bras et de votre lit. Depuis vingt ans que vous menez cette vie, vous devez y être faite ; et puisqu'il faut une maîtresse au M...., celle qui l'engage à remplir journellement ses devoirs matrimoniaux, qui veut qu'il ne rentre ni ne sorte sans vous voir, qui l'oblige à dîner avec vous tête à tête, qui vous procure des attentions, des galanteries, dont ni vous ni lui n'aviez jamais eu l'idée, est certainement une maîtresse fort différente des précédentes, et, sans une extrême injustice, vous ne pouvez lui refuser votre indulgence et vos bontés.

MADAME LA M....

Vous allez emmener le M.... ; je ne le verrai plus, et vous vous emparerez tout-à-fait de lui.

MADEMOISELLE CL....

J'ai essuyé ici la maladie la plus grave ;

votre climat trop âpre, trop rude pour mon âge et mes infirmités, me fait une nécessité de respirer quelque temps sous un ciel plus tempéré; j'ai d'ailleurs des affaires qui m'appellent à Paris, et le M.... ne m'y suit point; il va passer son hiver en Italie, et nous ne nous rejoindrons que pour nous rendre ici.

MADAME LA M....

Mais c'est vous qui le faites voyager : il n'en a pas l'habitude ; il peut lui arriver mille malheurs. Nous n'aurons pas un moment de tranquillité.....

MADEMOISELLE CL....

Oubliez-vous de qui le M.... est né? Les plus petits mouvemens d'humeur ou d'ennui qu'il manifeste ne font-ils pas trembler tout le monde sur les suites funestes qu'ils peuvent avoir?

MADAME LA M.... avec attendrissement.

Ah, mon Dieu ! cela n'est que trop vrai !

MADEMOISELLE CL....

Laissez-le donc se distraire. Que deviendrait ce pays? que deviendriez-vous vous-même si ce malheur arrivait? Par devoir et par crainte, vos ministres avertiraient la cour

de B..... Vous n'avez point d'enfans : vous auriez une régence, et tout serait perdu ; et si la raison revenait, le M.... au désespoir, pourrait se porter aux dernières extrémités. Supportez donc avec courage une privation ordonnée par la prudence, et bénissez mes intentions au lieu de les maudire.

MADAME LA M....

Fort bien ; mais il ne vous quitte pas, et cela me déplaît infiniment.

MADEMOISELLE CL....

Vous avez toutes ses nuits : il dîne tous les jours avec vous ; il n'en passe aucun sans entrer trois ou quatre fois dans votre appartement ; j'ai le reste du temps, ce n'est pas trop. J'ai tout sacrifié pour venir dans ses états ; je n'y cherche que lui, et si je ne le voyais pas, rien ne serait capable de m'y arrêter : si vous me traitiez mieux, je serais plus souvent chez vous : il y viendrait ; en m'éloignant, c'est vous-même qui le fuyez.

MADAME LA M....

Mais vous prétendez qu'il vous aime plus que moi.

MADEMOISELLE CL....

Je ne le prétends pas; mais cela doit être : il est votre maître et n'est pas le mien : il ne vous est pas permis d'avoir une volonté, j'ai le pouvoir d'en avoir une, et la raison suffisante pour la faire craindre et chérir : je mets du rouge, qui me donne l'air plus jeune et plus gaie, et vous êtes d'une pâleur à dérouter tous les désirs possibles : il ne vous trouve jamais qu'avec votre triste filet, de dessus lequel vous n'ôtez point vos yeux; il déteste de vous voir cet ouvrage, et n'en peut obtenir le sacrifice; moi, j'ai l'attention de jeter à l'instant même, par la fenêtre, tout ce qui a l'air de lui déplaire; vous lui prêchez la haine de tous les siens, qui le rend malheureux, et je lui recommande sans cesse l'amour de l'humanité, qui le console. L'austérité de votre maintien annonce les respects que vous exigez pour votre rang; vous êtes femme, et cette exigeance peut être en vous une vertu de plus : moi qui le plains d'être prince, parce que j'en porte fort loin les devoirs, je l'engage quelquefois à ne se croire qu'un simple particulier, qui n'a rien à prétendre que par ses vertus. Au défaut de lumières, je rassemble tout

ce que je puis avoir de bon sens, d'expérience, de zèle, d'humanité pour le tirer de l'état d'oppression où ses prédécesseurs l'ont mis; en partageant également et sa peine et sa satisfaction, j'ai le bonheur d'alléger la première, et de doubler la seconde. Vous, madame...., pardonnez à la position où vous me mettez de tout dire : inutile pour tout le monde, ne vous mêlant jamais de rien, vous restez dans une apathie qu'on peut prendre pour de l'indifférence ou quelque chose de pis; cela n'engage pas.

Enfin, madame, je ne coûte rien; j'ai beaucoup donné, et jusqu'à ce moment je n'ai rien reçu en échange, et même rien désiré. Contente de.....

MADAME LA M....

Comment, rien reçu en échange? On vous a payé tout ce que vous avez cédé; et je sais que votre maison coûte fort cher.

MADEMOISELLE CL....

L'on vous a trompée, madame. La dépense qui se fait chez moi est uniquement pour le M...., et pour les personnes qu'il invite : ma santé ne me permet point de goûter des mets

qu'on apprête; un morceau de grosse viande, apprêtée le plus simplement possible, est la seule dépense que j'occasionne, et je suis sûre que je ne coûte pas un florin par jour : depuis que je suis ici, j'ai dépensé 14,000 francs sur mes revenus.

Quant au payement de mes dons, j'ose répéter à V. A. que je n'ai jamais rien reçu. Je vous supplie de demander au M.... si je vous en impose.

MADAME LA M....

Et c'est de lui que je tiens que vous êtes payée, nommément pour ma toilette, et pour tout ce que vous m'avez fait venir.

MADEMOISELLE CL.... en se levant.

Je l'entends heureusement dans votre salon.

MADAME LA M.... l'arrêtant.

Mon Dieu, qu'allez-vous faire? J'aurai une scène!....

MADEMOISELLE CL.... ouvrant la porte.

Vous m'avez fait une nécessité de braver tout. Monseigneur, vous avez dit à madame la M.... que vous m'aviez payé tout ce qu'elle et vous avez daigné recevoir de moi. Je vous prie de dire quand et comment?

LE M....

Ma bonne maman, je vous demande bien des pardons; je l'ai dit, et je l'avoue.

MADEMOISELLE CL....

Mais avez-vous dit la vérité? Suis-je payée?

LE M....

Non, ma bonne maman, vous ne l'êtes pas : j'ai menti.

MADEMOISELLE CL....

Madame, vous l'entendez. Monseigneur, c'est à votre cœur que je remets la vengeance d'un mensonge qui vous humilie autant que moi : la seule pénitence que je vous impose, est de me laisser jouir seule avec madame des momens qu'elle veut bien m'accorder.

MADAME LA M.... regardant sortir son mari.

Quel empire vous avez sur lui!

MADEMOISELLE CL....

Vous voyez, madame, l'empire de la raison et de la vérité sur la faiblesse; faites-en votre profit. Si j'étais à votre place, mes rivales ne seraient pour moi que des colifichets que je ne serais jamais dans le cas de craindre.

MADAME LA M....

Que puis-je?

MADEMOISELLE CL....

Vous rendre nécessaire, vous instruire. Vous le pouvez plus aisément que moi : vous savez la langue. Vous devez avoir quelque connaissance des constitutions germaniques : à votre place, je serais premier ministre : je me mettrais au moins en état de faire face à tout. S'il arrivait quelque désordre, je serais, pendant l'absence de mon mari, l'être sur lequel il compterait le plus pour l'instruire de la vérité : madame, cela vaudrait mieux que de faire du filet tout le jour.

MADAME LA M....

Cela serait le plus grand bonheur qui pût m'arriver : mais le M.... n'y consentirait jamais.

MADEMOISELLE CL....

Pourquoi?

MADAME LA M....

Le M.... est jaloux de son autorité.

MADEMOISELLE CL....

Il faut bien qu'il la confie : il ne fait rien

sans ses ministres. Il me la confie bien, à moi, qui suis étrangère, et dont les intérêts sont assurément bien inférieurs aux vôtres. Peut-être craindrait-il votre indolence; sondez-vous bien. Vous sentez-vous capable des études, des réflexions, de la tenue, de la sagesse que demande une aussi grande entreprise?

MADAME LA M....

Je crois qu'oui; je ferai du moins l'impossible.

MADEMOISELLE CL....

Eh bien! madame, je me fais fort de l'obtenir, et de vous donner le pouvoir de faire, à l'avenir, autant de bien ou autant de mal qu'il vous plaira.

MADAME LA M.... se lève avec transport, et prenant mademoiselle Cl.... dans ses bras, dit:

Ah! si vous m'obtenez ce bien, j'avouerai que je n'ai jamais eu d'amie comme vous!

MADEMOISELLE CL....

Rappelez-vous, madame, que dans la première conversation particulière que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, je vous ai promis de travailler à votre bonheur : jusqu'à présent j'ai tenu parole; je continuerai; et

pour remettre entièrement le calme dans votre âme, assurez-vous que je ne suis point la maîtresse du M..... Je n'ai pour lui que les sentimens d'une mère et d'une amie, et lui-même ne me chérit qu'à ces titres-là. Pour peu que vous fassiez de progrès dans la politique où vous allez vous exercer, vous sentirez bien vite qu'une maîtresse ne vous conférerait ni tant d'honneur, ni tant de pouvoir....

LETTRE

A S. A. S. Mgnur LE MARGRAVE D'A.....(1)

Votre passion effrénée pour une femme que malheureusement *vous seul* ne connaissez pas, le bouleversement de vos plans et de ma destinée, votre insouciance sur l'opinion publique, la licence de vos nouvelles mœurs, votre manque de respect pour votre âge et votre dignité, m'ont obligée à ne plus voir en vous qu'une âme vicieuse qui cessait de se contraindre, ou qu'une tête égarée qu'il fallait plaindre et contenir. L'habitude de vous chérir, de croire à vos vertus, m'a fait rejeter tout ce qui vous dégradait. En conséquence, j'ai tout supporté; votre inhumanité, vos outrages, votre ingratitude, n'ont pu me faire changer le plan de conduite que je m'étais proposé. Par

(1) Le Margrave d'Anspach.

mon silence sur tout ce qui regardait votre maîtresse, j'ai, du moins, arrêté le comble que vous vouliez mettre à vos torts, en quittant publiquement notre maison; autant que je l'ai pu, j'ai caché sous un front toujours calme et quelquefois riant, les douleurs déchirantes de mon âme et de mon corps. J'ai permis de croire que je ne vous désapprouvais pas, et que je vous regardais toujours comme mon meilleur ami. Mais le temps de feindre est fini. Vous êtes arrivé dans vos états; quoi que vous veuillez faire désormais, je ne crains plus qu'on m'en rende ni coupable, ni comptable, et vous-même conviendrez sans doute qu'il est bien temps que je rejette vos fausses protestations d'amitié.

Le voile est tombé, monseigneur; je sais à présent que je ne fus jamais que la malheureuse victime de votre égoïsme et de vos diverses fantaisies; si vous aviez été véritablement mon ami, vous ne m'auriez pas éconduite de vos états pour madame de Ca... madame Ku... etc. etc.; vous n'auriez pas sacrifié mes lettres, dont chaque mot peignait ma tendresse et vos devoirs; vous m'auriez continué la confiance que je n'ai point cessé de mériter; vous

n'auriez point abusé des prérogatives de votre sexe, de votre rang, pour m'opprimer et m'avilir; vous auriez (quel que puisse être votre nouvel amour) respecté les sentimens et la conduite que vous me connaissiez depuis dix-sept ans; vous auriez eu pitié de mon âge et de mes infirmités; vous m'auriez tenu compte de mon désintéressement, et de l'utilité de mes avis : convaincu, par l'expérience, de ma condescendance à vos goûts, vos fantaisies, vos passions, vous ne vous seriez pas séparé d'une femme qui n'avait d'autres prétentions, d'autres sentimens que ceux de la plus tendre des mères et de la plus solide des amies. Je ne puis concevoir comment vous n'avez pas rougi vous-même de ne plus vous montrer à mes yeux que comme un forcené, se délectant à m'assassiner à coups d'épingle. Juste ciel! êtes-vous l'homme dont j'ai tant prôné les vertus?

Je conviens que pendant les cinq dernières semaines de votre séjour à Paris, vous vous êtes montré beaucoup moins malhonnête: vous avez pris la peine de vous contraindre; vous m'avez quelquefois forcée de croire que mon estime et mon amitié importaient encore à votre bonheur; mais mon retour dans le

monde et le bruit que vous y faisiez ont détruit ce moment d'illusion. Je sais (non sans étonnement) tout ce que vous avez fait depuis sept à huit ans : votre savante et profonde dissimulation m'est à présent connue; je vois que je n'ai plus rien à prétendre, et que nos liens doivent se rompre sans retour. Vous vous en applaudissez sans doute? et moi, malheureuse! je ne m'en consolerai jamais. Mon âme aussi tendre qu'invariable portera dans le tombeau les sentimens que je vous ai voués : je vous plains, vous pardonne, et vous souhaite autant de bonheur et de gloire que j'éprouve de regrets et de douleurs.

C'est avec infiniment de peine que je remets à vos pieds le bien que je tenais de vous. Je ne me dissimule point que cette démarche blesse votre dignité (et je suis loin, hélas! de vouloir vous faire un outrage); mais vos procédés m'en ont fait un devoir. Rappelez-vous que je n'ai jamais rien voulu pour moi, que je n'ai désiré d'ajouter à ma fortune que pour ajouter à vos jouissances; que vous n'êtes pas mon souverain; et que pour obtenir le titre de mon bienfaiteur, vous deviez garder à jamais celui de mon ami. Je ne suis rien, mon-

seigneur; j'en suis toujours convenue sans honte et sans regret; mais mon âme est quelque chose; et jusqu'à mon dernier soupir, je vous obligerai du moins à l'estimer. Adieu.... adieu pour jamais.

AUTRE LETTRE

AU MARGRAVE D'ANSPACH.

La profonde retraite que je me suis imposée, et l'aspect de la tombe où je vais bientôt descendre (1), devraient fermer mon cœur à tous les intérêts humains; mais n'ayant jamais pu cesser de vous chérir, de désirer votre bonheur et votre gloire, je croirais vous manquer en ce moment si j'hésitais à vous écrire : ma démarche vous prouvera du moins qu'aucun ressentiment ne me reste, et que je me plais à vous croire juste et bon comme autrefois.

(1) Cette lettre est de 1791. Mademoiselle Clairon avait alors soixante-huit ans.

J'apprends que vous êtes plus vivement sollicité que jamais pour céder vos états, et l'on m'assure qu'il est possible que vous y consentiez. Je ne puis le croire : non; vous êtes sûrement incapable de vous nuire, de vous outrager vous-même à ce point. Vous ne pouvez avoir oublié tout ce que vous m'avez dit à ce sujet, ce que vous avez répété cent fois devant moi au vertueux baron de Gemmingen. — « J'aime trop mes sujets pour re-
« noncer à les rendre heureux. Quitter un
« trône est prouver qu'on est indigne de le
« remplir. Je me serais contenté de n'être
« qu'un particulier; je rougirais de le devenir
« volontairement. Seul arbitre de ma fortune
« et de ma volonté; maître de disposer de
« tout, jouissant enfin de la reconnaissance et
« de l'amour de sujets auxquels j'ai tout sa-
« crifié, je ne ferai ni la folie de confier mon
« bonheur à d'autres, ni celle de me mettre à
« la pension de qui que ce soit, etc. etc. » Je pourrais faire un volume de tout ce que je vous ai entendu dire de noble, de juste, de conséquent sur ce point. Hélas! serait-il possible que votre volonté changeât, quand votre position ne change point? quand même il dé-

pend de vous de la rendre plus avantageuse et plus précieuse aux humains ?

La respectable princesse que vous venez de perdre, en ne vous donnant point d'enfans, vous laissait dans une dépendance très-gênante; libre aujourd'hui d'en choisir une autre, d'avoir des successeurs qui puissent vous tirer de tutelle, dont l'existence empêcherait l'effusion de sang et de larmes que votre succession et la politique peuvent faire couler, vous n'avez plus de choix sur le parti que vous avez à prendre; tous les cabinets de l'Europe ont en ce moment les yeux ouverts sur vous. Ah! pesez bien ce que vous vous devez à vous-même; songez à l'amertume qui remplirait vos jours si vous aviez un reproche à vous faire; songez au changement que l'opinion des hommes apportera sur votre existence physique et morale; songez qu'étant homme vous-même, il vous est impossible de vous promettre que vous n'aurez jamais un regret, et que restant toujours souverain, il vous reste toujours le pouvoir de cesser de l'être. Les nœuds de l'hymen vous déplaisent, je le sais; mais ils ne sont à craindre que pour les femmes; votre sexe et votre rang vous permettent de les

relâcher à volonté : des égards dans l'intérieur, de la décence dans le public, remplissent le cercle de vos devoirs; et de si faibles contrariétés ne peuvent se mettre en balance avec le respect, l'estime et l'attachement qu'un brave et digne souverain ne manque jamais d'inspirer. Songez, enfin, que c'est votre plus inviolable amie qui vous implore pour vous-même; que je ne vous ai jamais trompé; que le langage que je vous tiens en ce moment est celui que je vous ai toujours tenu : vous connaissez mon âme, vous savez (peut-être mieux que personne) qu'aucune idée de haine, de vengeance, d'intérêt, ne l'ont jamais souillée. Je ne veux rien de vous; je ne dois jamais vous revoir, je n'ai plus que quelques momens à vivre : ma seule prétention est de vous prouver que je n'ai point cessé de vous chérir et de m'intéresser à votre gloire.

Ce 14 mars 1791.

SECONDE PARTIE.

RÉFLEXIONS MORALES

ET

MORCEAUX DÉTACHÉS.

SECONDE PARTIE.

RÉFLEXIONS MORALES

ET

MORCEAUX DÉTACHÉS.

AVIS PRÉLIMINAIRE AUX RÉFLEXIONS MORALES QUI VONT SUIVRE.

C'EST l'ancien éditeur qui parle :

« Pour donner des éclaircissemens sur ces « Réflexions, je crois devoir redire, mot pour « mot, ce que mademoiselle Clairon me confia « avant de m'en faire la lecture.

« Vous savez, mon ami, que j'avais dix-huit « mille livres de rentes lorsque je quittai la « Comédie. M. l'abbé Terrai vient de m'en « ôter quatre. Je suis forcée de renoncer à « mes jolis petits soupers et même à ma mai- « son. Le comte de V.... (1) m'avait priée de

(1) Valbelle.

« laisser en mourant mon cabinet à l'un de « ses neveux, et vous savez que j'ai toujours « fait ce qu'il a voulu. Quoiqu'il me doive « tout, et qu'il jouisse aujourd'hui de plus de « cent mille livres de rente, l'idée de lui de- « mander un secours ne m'a pas passé par la « tête. Vous me connaissez; ainsi vous le « croyez sans peine. J'ai mandé mon malheur « à mon ami pour lui prouver la nécessité de « retirer ma parole, et de vendre mon cabi- « net. Voici sa réponse :

« ..... Riche comme je suis, la vente de « votre cabinet me déshonorera; je vous de- « mande en grâce de chercher un autre moyen « de vous tirer d'affaire.... Je n'ai jamais si « bien connu l'horreur du désordre que dans « ce moment; j'ai plus de cent mille livres « de rente, et je n'ai pas vingt-cinq louis à « offrir à mon amie, etc. — Voici ma ré- « ponse :

« Vous êtes dans une position si fâcheuse, « mon pauvre comte, que j'en ai réellement « pitié. Je ne vous ai rien demandé, je n'at- « tends rien de vous; je trouverai toujours « les moyens de vivre dignement avec ce que « le sort me laissera : soyez tranquille sur ce

« point. Je vous offre même de vous envoyer « cinquante louis, si vous en avez besoin; je « les ai, et si je ne les avais pas, je ferais « comme autrefois : je vendrais ce que j'ai « pour vous l'offrir.

« Je n'ai pas besoin de vous dire, continua-« t-elle, que mon âme était blessée : vous le « voyez bien; cette petite vengeance soutint « mon courage quelques momens; mais toutes « les réflexions que j'étais forcée de faire me « plongèrent bientôt dans une douleur som-« bre, dont j'avais tout à craindre pour ma « vie, et qui me fit un peu murmurer contre « la Providence.

« Je ne suis point dévote, vous le savez; « mais je n'en respecte pas moins tout ce que « je dois respecter. Les principes que je me « suis faits me rendent scrupuleusement juste; « mon âme tendre me ramène aisément à mes « devoirs. J'osai me demander ce que j'avais « à prétendre, et de quoi je me plaignais. « Cette question fit passer tant d'idées diffé-« rentes dans ma tête, elles se succédaient « avec tant de rapidité, qu'il me parut im-« possible d'en retirer aucun fruit. Je jugeai « convenable de les écrire; au courant de la

« plume, je traçai mes onze premières ques-
« tions ou réflexions, comme il vous plaira
« les appeler; et ce n'est qu'après plusieurs
« années d'intervalle que j'ai complété ce que
« je vais vous lire. Mes différentes études sur
« moi-même ont réussi; mon âme a repris
« son équilibre; et je n'y trouve plus que la
« résignation que je dois au grand moteur de
« tout. Écoutez donc maintenant ce que je
« nomme mon *Agenda*. »

AGENDA.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Mon état habituel est la souffrance..... Je vois que c'est celui de la plus grande partie de l'humanité. La nécessité de mes études, de mes travaux, la misère que j'ai souvent éprouvée, les contrariétés, la sensibilité de mon âme, un amour violent et continuellement malheureux par les infidélités ou l'absence, tout cela n'a pu permettre que je me trouvasse dans le petit nombre des êtres privilégiés que l'infortune et la douleur respectent; mais j'en vois de plus méritans et plus à plaindre que moi. Il faut donc m'armer de patience et de raison; être sobre, mesurer mes forces, borner mes désirs, espérer tout du temps, de mon courage, de ma vanité même, et pour me consoler de ce que je souffre, songer à tout ce que je ne souffre pas.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Autant qu'il me sera possible, je dois dérober à toutes les personnes que je vois, la connaissance de mes infirmités, et surtout de mes chagrins. Tout est égal aux indifférens : les sots font des commentaires, les méchans triomphent, l'amitié s'afflige; eh! chez ces derniers même l'ennui, le dégoût, suivent de près la compassion! Je n'ai presque jamais retiré de mes plaintes que des avis inutiles ou des convictions déchirantes.

Il faut donc tâcher d'acquérir assez de grandeur, de courage pour suffire seule à mes peines, et pour ne montrer chez les autres et chez moi que les agrémens qui peuvent me faire désirer.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Je ne dois jamais oublier que je suis née dans l'obscurité la plus profonde : en murmurer serait un crime; en rougir, une sottise. Tout ce que je puis est de réparer cette volonté du sort par la douceur, l'honnêteté, l'égalité d'humeur, les connaissances de l'esprit et les vertus de l'âme.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

N'étant rien, et voulant vivre avec les hommes, je dois apporter l'attention la plus scrupuleuse à surmonter la fierté de mon âme; c'est un dédommagement que la nature ne m'a donné que pour moi; on en fait toujours un crime à celui qui n'a ni naissance ni fortune, et je ne dois la manifester qu'en me tenant à ma place, sans prétention et sans bassesse.

CINQUIÈME RÉFLEXION.

Victime de la calomnie la plus injuste et la plus atroce, je serais inexcusable de croire avec légèreté. Tout ce que j'ai souffert doit être ma règle pour juger les autres; et quand mes yeux me convaincront que ce qu'on dit de tel ou tel est vrai, il faut descendre dans mon cœur, pour excuser ce qui n'est que faiblesse, et m'interdire de prononcer sur quoi que ce puisse être.

SIXIÈME RÉFLEXION.

Quelque médiocre que soit ma fortune, il faut, pour m'en contenter, me rappeler d'où je suis partie, oser m'avouer à moi-même que des talens, utiles seulement à des plaisirs

momentanés, sont assez payés par une aisance honnête ; rendre grâce au sort de n'avoir fait nulle démarche honteuse pour l'accroître ; borner mes désirs et mes besoins à ce que je puis sans le secours de personne ; et ne tourner mes regrets que sur le peu de possibilité d'être utile aux malheureux.

SEPTIÈME RÉFLEXION.

L'ingratitude ne s'est point contentée d'oublier mes services, elle en a souvent fait des armes qu'elle donnait à la méchanceté pour m'affliger, me nuire et dégrader mon cœur. Rebutée par des procédés incroyables, j'ai voulu quelque temps renoncer à faire le bien ; j'avais tort. Une âme honnête et sensible veut en vain se fermer aux cris de l'infortune ; le danger de faire des ingrats ne peut se comparer à l'horreur de laisser l'innocence et la vertu gémissante ; et ne pas faire tout le bien qu'on peut, c'est être ingrat envers l'humanité. Qu'importe la reconnaissance? C'est assez de pouvoir se dire : il est un malheureux de moins ! Et peut-être mon cœur trop tendre n'aurait pu suffire si je n'en avais trouvé que de reconnaissans. Mais je crois qu'il est néces-

saire de ne jamais aller plus loin qu'on n'en est requis ; comme on ne peut pas tout, il faut ne pas s'ôter les moyens de venir au secours d'un autre ; la nature ne donne pas le même degré d'élévation à toutes les âmes ; il en est peu d'assez nobles pour sentir tout le charme de la reconnaissance, et toutes celles qui ne le sentent pas, sont nulles ou possédées par l'envie ; plus on fait pour elles, plus on les irrite ; et c'est manquer également de prudence et d'humanité, que de mettre les hommes en état de devenir méchans.

HUITIÈME RÉFLEXION.

Si je ne puis détourner les conversations sur la religion, il faut au moins m'abstenir de m'en mêler. Il est certain que les femmes en parlent plus par air que par conviction, et que les plus honnêtes d'entre nous se taisent. J'ai lu, réfléchi, écouté ; la raison, l'évidence, me forcent à convenir que je vois partout l'intérêt, le mensonge et la faiblesse ; mais le point important reste toujours dans le doute. Suis-je libre ? Suis-je guidée ? J'entends soutenir le pour et le contre par les plus honnêtes gens du monde ; mais aucune de leurs solu-

tions ne m'indique ce qui meut l'univers. En m'interrogeant moi-même, je vois que la faiblesse de mes organes me ramène sans cesse à la crainte ; que je ne puis me suffire dans aucune de mes peines. Quelque soin que j'apporte à mon repos, à ma conservation, je trouve toujours ma raison et ma force insuffisantes ; il m'est impossible de prévoir, d'arrêter la chaîne des événemens : j'ignore de quelle manière et dans quel temps la mort viendra me frapper ; je ne puis rien enfin d'essentiel pour moi-même ; et ne point faire le mal est tout ce que je peux pour les autres. Dans cet état d'ignorance et de misère, me convient-il de raisonner et de rejeter un appui ? Je n'ai point les vices qui font tout braver ; je n'oserais me répondre des vertus qui contiennent : tendre, craintive, souffrante, malheureuse, il m'est affreux d'avoir à me dire encore que rien ne s'intéresse à mon existence ; que tout est égal et perdu (1). Il faut donc me ramener sans cesse à tout ce qui me permet de croire qu'un être tout-puissant veille sur

(1) Que le bien et le mal sont indifférens, que les sacrifices qu'on s'impose pour rester vertueux sont perdus.

moi. Doute pour doute, préférons du moins celui qui console et soutient le courage en lui promettant un prix.

NEUVIÈME RÉFLEXION.

Je me trouve quelquefois des mouvemens de hauteur dont je ne suis point la maîtresse, et que j'entretiens peut-être avec trop de complaisance pour mes idées.

Je voudrais combler tout le monde de bien et n'en recevoir jamais de personne. Est-ce grandeur d'âme? est-ce, sans m'en douter, excès d'orgueil? Mon premier aperçu m'afflige; je me vois des torts; mon bonheur a voulu que je pusse obliger quelquefois, pourquoi ne pas permettre qu'on s'acquitte? pourquoi gêner la délicatesse, la fierté, la reconnaissance qu'on peut avoir au même degré que moi? Ma condamnation est dans mon cœur: il me serait insupportable de ne pas m'acquitter; je taxerais de sottise ou d'insolence celui de mes égaux qui voudrait m'en ôter les moyens; ce que je sens pour moi, doit être ma règle pour juger les autres.

Il faut donner sans rien prétendre; ne rien recevoir au-dessus de ce qu'on donne, et per-

mettre l'équivalent. Recevoir en pur don est sûrement la plus grande preuve de respect ou d'attachement qu'on puisse donner, puisque c'est engager son opinion, sa délicatesse et sa liberté. Si celui qui donne est estimable; si c'est de considération ou d'amitié qu'il vous oblige; s'il vous permet de croire qu'en recevant vous lui prouvez attachement, estime ou respect, il faut accepter sans doute, et regarder comme un grand bien de pouvoir s'abandonner aux doux sentimens de la reconnaissance. Mais recevoir d'un protecteur qui n'est que fastueux, d'une simple connaissance, d'un ami superficiel, d'un amant qu'on ne peut se promettre de garder, d'un infortuné qui vous implore, c'est vendre à l'intérêt, de la façon la plus honteuse, son opinion, sa liberté, sa délicatesse et ses services. Je ne le ferai jamais.

DIXIÈME RÉFLEXION.

Avons-nous le droit d'exiger que les hommes soient aussi attentifs, aussi tendres, aussi constans que nous? Tout ce qui se présente à mon imagination m'en démontre l'impossibilité.

La différence de nos forces physiques, de

nos éducations, de nos préjugés, de l'emploi de notre temps, tout me dit que nos prétentions sont folles, et que les hommes ne sont que ce qu'ils doivent être; nous ne devons raisonnablement leur demander que deux choses, qui sont de ne pas nous tromper, et surtout de ne pas nous séduire. Il est honteux de se contrefaire et de se jouer d'un être faible, qui n'a nul moyen de vengeance; il est abominable de chercher à corrompre la vertu d'une femme déjà mariée, ou l'innocence d'une fille qui peut l'être; porter le trouble et le désespoir dans le sein des familles, livrer des biens à de faux heritiers d'une part; de l'autre, en faire que la loi flétrit et rejette, dévouer des âmes honnêtes à la honte, aux remords que le temps amènera, me paraît le plus grand, le plus punissable des crimes; et si l'homme qui le commet ne l'expie pas toute sa vie par ses soins, son attachement, sa constance, il est sans doute ce que la nature a formé de plus méprisable.

Mais pardonnons à ceux qui ne suivent que le courant des liaisons volontaires, et convenons de bonne foi que nous en ferions autant qu'eux si nous l'osions.

ONZIÈME RÉFLEXION.

C'est presque sans réfléchir sur elles que nous accumulons nos années. La douce prévention ou la fausseté de ceux qui cherchent à nous plaire, la délicatesse de nos amis, l'aveuglement de notre vanité, nous empêchent d'apercevoir chaque jour le ravage que chaque jour amène; d'illusion en illusion nous arrivons au terme de la vie, ne laissant souvent après nous qu'un triste souvenir de nos égaremens et de nos ridicules prétentions. Il doit être une façon d'exister convenable à chaque âge : la nature prévoyante et bonne a dû songer à nous procurer les plaisirs et les dédommagemens de tous les temps, et la raison doit nous défendre d'en prétendre d'autres. Voyons quelles peuvent être les consolations du mien.

En réfléchissant bien à tout ce que les passions ont de dangereux et de pénible, je crois devoir me féliciter de n'avoir plus dans mon sang l'effervescence qui les fait naître et les nourrit. Heureusement pour moi, je n'ai jamais connu que celles de l'amour : les titres et les biens ne m'ont jamais séduite; l'envie,

la haine, la vengeance n'ont occupé mes pensées que relativement à mes études théâtrales, et plus je les ai connues, plus je les ai détestées. Un sentiment tendre est donc le seul que j'aie à regretter; mais en renonçant à l'amour, je ne suis point forcée de renoncer à mon cœur; l'amitié, l'humanité, peuvent encore le remplir. En étendant, sur plusieurs êtres, la tendresse dont il est susceptible, le malheur de trouver un ingrat sera compensé par la consolation de compter sur beaucoup d'autres individus. La perte d'un objet unique ne nous laisse que le choix d'un désespoir qui nous consume, ou d'une vengeance qui nous avilit. A cet égard, je suis donc mieux. Le plaisir des sens n'est, pour les âmes vraiment tendres, que le dernier besoin, et le plus faible accessoire du bonheur. Le sacrifice m'en paraît facile, si la raison ou la nécessité font renoncer à l'amour. Au fait, que nous laisse-t-il à regretter? Du délire, des risques, de grossières jouissances: toutes leurs suites sont également dangereuses pour nous; elles attachent les femmes, et détachent les hommes; elles nous dégradent, et les honorent; elles nous rendent craintives et soumises, et ne font d'eux

que des fats ou des tyrans. Assurément il n'y a rien, dans ce ridicule marché, qui puisse exciter un regret.

Mais, retirée du théâtre et sans amour, que puis-je substituer aux occupations que l'un et l'autre me donnaient? Mon âme active a besoin d'aliment; mon goût et ma santé ne me permettent pas d'aller et de venir sans cesse, et les conversations frivoles qu'on va chercher dans le monde ne valent guère la peine de se déranger. Je ne suis point assez riche pour avoir une maison ouverte : je suis trop difficile pour m'accommoder de tout indistinctement : et sans titres, sans galanteries, sans intrigue, sans richesses, je dois m'attendre à n'être pas fort recherchée. Tous les jours, le changement d'état, l'éloignement, l'âge, la mort, m'enlèvent des amis, et je dois trouver tout simple qu'on oublie mon existence, puisqu'elle n'est plus utile à rien. A peu de choses près, il ne me reste plus que moi.... Comme la Médée de Corneille, j'oserais dire : *C'est assez.*

J'ai fait les plus grandes recherches pour parvenir à connaître les hommes de tous les temps et de tous les pays : cherchons à me connaître

moi-même. Cette étude est assez importante pour m'intéresser et remplir tous mes momens.

Je jouirai, d'une façon douce, de tout ce que je pourrai me trouver de méritant. Je ferai l'impossible pour réparer ce que j'aurai fait de répréhensible. Détruire mes défauts, former mon âme à la vertu, la rendre supérieure à tous les événemens, me mettre à portée d'apprécier la folie de toutes les prétentions qu'on voit dans le monde, mériter enfin que je me pardonne et m'estime moi-même : voilà, je crois, les moyens les plus sûrs de me faire supporter, et, peut-être, chérir ma solitude. Le repos du corps et la paix de l'âme, des livres, des réflexions, l'attention suivie de rendre heureux tout ce qui m'entoure, me feront achever ma vie sans impatience sur sa durée, et, j'ose l'espérer, sans faiblesse sur sa perte. A mon âge et dans ma position, voilà sûrement ce que je peux désirer de mieux. Je m'y tiendrai.

DOUZIÈME RÉFLEXION.

Pour remplir le devoir que la raison m'impose, pour être en état de me juger moi-même,

je crois devoir remonter aux principes de tout.

Que suis-je? qu'a-t-on fait? qu'ai-je pu? (1)

---

(1) Le lecteur aura remarqué, comme nous, le fonds de philosophie, de raison, de morale, qui règne dans les réflexions précédentes. Nous recommandons aussi à son attention les *Réflexions sur les mariages d'inclination;* la *Lettre écrite d'Anspach,* et les *Conseils à ma jeune amie.* Qui s'attendrait à trouver mademoiselle Clairon au nombre des moralistes et des personnes religieuses? Son âme avait de la force, et, malgré la dissipation qui l'entraîna pendant une partie de sa vie, son caractère était sérieux, grave, élevé; ce qui étonnera le plus peut-être, c'est son style, qui non-seulement est clair et correct, mais qui ne manque ni de fermeté ni de mouvement. Quand on songe d'où elle était partie, où elle était parvenue, quelles réflexions, quelles études, quels travaux elle avait dû faire, on ne peut refuser à sa mémoire un juste tribut d'admiration et d'éloges.

RÉFLEXIONS

SUR

LES MARIAGES D'INCLINATION,

OU

POURQUOI J'AI REFUSÉ DE ME MARIER.

L'AMBITION est une passion si commune et peut-être si naturelle, qu'on peut s'étonner qu'une femme qui les étudiait toutes, qui paraissait s'en pénétrer, qui se permettait de se livrer à quelques-unes dont le calme des sens et le temps pouvaient amener le repentir, ait rejeté celle qui devait flatter sa vanité, et la préserver des dangers d'une liberté indéfinie. Mais j'avoue que mon âme, constamment au-dessus de mon état et de mes erreurs, ne m'a jamais permis d'envisager les unions mal assorties qu'avec des sentimens d'indignation ou de pitié; jamais je n'ai pu concevoir qu'une femme prît un état inférieur à celui qu'elle

avait reçu de la nature. J'entends qu'elle se console de n'être rien, mais je n'entends pas qu'elle se rabaisse par son choix; elle n'y peut être portée que par des désirs, des sentimens honteux, de la bêtise ou de la misère. Ce dernier point est le seul qui puisse s'excuser : il est même possible de s'en faire un mérite réel, si l'on ne veut se rappeler l'état qu'on a perdu que pour mieux honorer celui que l'on a pris; mais j'ai vu tant de mariages malheureux entre des demoiselles nobles et des roturiers, que je n'ai pu m'empêcher de rire souvent aux dépens des dupes qui les avaient faits.

Les hommes se sont laissé le droit d'ennoblir toutes leurs folies amoureuses; et, qui que nous soyons, de nous élever jusqu'à eux. Mais les vices dont les particuliers abondent, ne changent rien à la sévérité des jugenens publics : c'est en vain qu'on veut se mettre au-dessus des préjugés : qui les brave, en est tôt ou tard la victime. Eh ! comment espérer qu'on se pardonnera toujours de s'être rendu moins cher à sa famille et moins recommandable à ses égaux? Le véritable amour est si rare ! il est si difficile de trouver l'être qui doit, qui peut le justifier ! Les divers événe-

mens de la vie, l'expérience des différens âges, l'inconstance et la multiplicité de nos désirs, le peu de durée de nos vrais besoins, amènent de si grands changemens dans notre moral et notre physique, qu'il faut se réserver au moins la consolation d'être plaint, et le bonheur de n'avoir point de reproches à se faire.

Sur quoi se fondent ces sentimens impétueux dont les hommes se laissent aveugler? Sur la beauté que tout le monde envie; la vertu qui fait résistance; la fortune qui tente un homme qui n'en a point; les séductions de l'esprit, des grâces et des talens : voilà, je crois, tout.

Mais la beauté passe bien vite, et l'on voit rarement avec elle les qualités qui peuvent consoler de sa perte; ses compagnes les plus ordinaires sont l'orgueil et la sottise : elles amènent bientôt le dégoût, le regret, l'abandon; et souvent l'outrage de part et d'autre est, au bout de fort peu de temps, tout ce qui reste aux deux époux.

La vertu doit trouver des approbateurs, et peut tenir lieu de tous les biens du monde; mais est-elle réelle, pure? Nous sommes bien trompeuses! Notre éducation nous apprend

à feindre, notre intérêt nous en fait souvent une nécessité; et toutes les raisons qu'on peut avoir d'y croire, n'empêchent pas le caractère, l'ignorance, la misère, l'exemple des femmes, la séduction et la méchanceté des hommes, de lui porter les plus sensibles atteintes; c'est être au moins imprudent d'y croire sans un profond examen, et de lui confier pour toujours son honneur et sa liberté.

Les richesses! Si l'on ne les doit pas à sa famille, d'où viennent-elles? Les femmes d'un rang inférieur et nées pauvres n'ont de ressources que par le travail, les talens et les vices. L'ouvrière peut à peine se tirer de la misère.

Les émolumens des plus grands talens étaient, de mon temps, au-dessous du nécessaire de leur état; et qui ne voulait pas s'avilir, n'avait de moyens d'aisance que par quelques petits intérêts que la protection des grands lui faisait obtenir dans les affaires, et les grâces faibles et momentanées du souverain.

C'est donc du vice seul que ces richesses peuvent provenir; et ce vice..... Non, je ne veux point essayer de le peindre; l'horreur qu'il m'inspire ferait tomber la plume de mes

mains. Qui, d'ailleurs, ignore le scandale de ces marchés qui font porter aux pieds des plus avilies des femmes les biens acquis par ses travaux ou ses aïeux, la dot d'une épouse et l'héritage de ses enfans? Quels peuples ne gémissent pas sous le fardeau de l'incontinence de leurs souverains? Tout toléré qu'est ce vice, personne ne se dissimule qu'il est le plus déshonorant de tous. Comment est-il possible qu'il existe des âmes assez basses pour vouloir en partager le honteux salaire? Les hommes ont tant de moyens de faire respecter leur misère! La naissance, la force, les arts, les lumières, les vertus ouvrent tant de routes à leur besoin et à leur ambition, qu'ils ne peuvent se flatter d'échapper au mépris public, et même au mépris de celles qu'ils épousent.

La séduction! Il m'est permis de croire que peu de femmes possèdent plus de moyens que je n'en avais pour établir son empire; j'oserai même dire, pour le justifier. Aux dons flatteurs dont la nature peut parer une femme, elle avait réuni pour moi la force, le courage, et le cœur d'un galant homme. Tous mes engagemens m'étaient sacrés, tous mes devoirs m'étaient chers. Un caractère aussi fier que

sensible, ne me laissait envisager de gloire et de biens que dans le succès de mes travaux, et de bonheur que dans l'amour. Obligée de méditer sans relâche sur tous les grands personnages de l'antiquité, sur leurs vertus, sur leurs faiblesses, il fallait nécessairement que mon âme s'élevât, et que mon cœur s'attendrît. La variété de mes parures, celle de toutes les passions que j'avais à peindre, remplissait journellement ce goût frivole de ma nation pour la nouveauté. Les applaudissemens que je recevais justifiaient les hommages qui m'étaient rendus. Ma société n'était composée que de gens de lettres, autant éclairés que sages, et de gens du monde, de mœurs irréprochables; tout ce qui pouvait me faire suspecter d'ambition, de légèreté, d'intérêt, était scrupuleusement éconduit. Il était donc flatteur d'en être. Des femmes de la première distinction daignaient mêler des égards, une amitié réelle, de la confiance même pour ma personne, à la protection qu'elles accordaient à mes talens; sûrs que je n'abuserais de rien, mes supérieurs et les ministres n'ont jamais refusé de me recevoir, de m'entendre, et de m'accorder ce que je demandais. Ma célébrité

avait franchi les bornes de ma patrie. Quel cœur sauvage ou glacé n'eût pas mis son bonheur à me plaire?

C'est sans doute avec complaisance pour mon âme, que le froid de l'âge n'atteint point encore, que je me retrace tous les droits que j'avais pour plaire. Je suis femme; l'humilité n'est pour nous qu'un masque, et mon caractère n'a jamais admis aucune fausseté : tout être en état de causer avec lui-même sait ce qu'il vaut; et me montrer telle que j'étais est un devoir pour moi, puisque c'est le seul moyen de faire pardonner l'égarement des passions que j'inspirais.

Je ne parlerai pas des fortunes que j'ai rejetées : je n'en recevais les offres que comme un outrage.

Quatre fois, les nœuds sacrés du mariage m'ont été proposés; la naissance, l'honneur, les biens ne me laissaient rien à désirer. J'ai refusé les trois premiers, parce que je n'aimais pas, et le quatrième, parce que j'aimais véritablement. (1)

---

(1) Il y a beaucoup de délicatesse dans ce sentiment et dans la manière dont il est exprimé. Telle femme

J'avais trop étudié le cœur humain pour espérer un sentiment durable ; j'avais trop de raison pour ne pas respecter les préjugés, trop d'amour pour dégrader ce qui m'était cher, trop de fierté pour m'ôter les moyens de m'estimer moi-même.

Je reçus tous les écrits, tous les sermens qu'on voulut faire ; je consentis à donner les mêmes assurances ; et pendant dix-neuf ans, ma fortune, ma volonté, ma conduite, n'ont permis aucun doute sur le respect que je portais à cet engagement : ma façon d'éluder une conclusion que les instances les plus vives ont sollicitée treize ans de suite, n'a pu que manifester mieux de jour en jour ma tendresse et ma reconnaissance. Ce que mon cœur a rendu de combats ne peut être apprécié que par moi. Je leur dois sans doute une grande partie des maux que j'éprouve aujourd'hui ; mais qu'importent ces maux ? qu'importe ma vie même ? je n'ai point de reproches à me faire.

---

qui dédaignait peut-être mademoiselle Clairon, à cause de sa profession, ne se serait pas conduite avec autant de noblesse et de désintéressement que la comédienne.

Quoique le comte de V.... (1) dût être riche un jour (2), sa mère le tenait à une pension très-modique; il avait des dettes; son grade l'obligeait à des dépenses assez considérables. Il aimait le faste et la bonne chère, et pour satisfaire à ses besoins et à ses goûts, je vendis tout ce que j'avais d'inutile; et, hors la dépense du théâtre, dont je devais compte aux auteurs et au public, je me privai de tout pour moi-même.

Dans le moment le plus pressant de nos besoins, je fis la connaissance de madame de Gallitzin, princesse russe. Par un de ces hasards que rien ne peut expliquer, cette dame se passionna si vivement pour moi, qu'elle ne pouvait passer deux heures ou sans me voir ou sans m'écrire. La confiance est bientôt établie entre deux femmes qui s'aiment et qui se voient à tous les instans du jour. Elle m'ouvrit entièrement son cœur; je la fis lire sans restriction dans le mien. La position où je me trouvais la toucha; elle était riche, généreuse:

---

(1) Valbelle.

(2) Le bien de sa mère lui était substitué. (*Note de mademoiselle Clairon.*)

ses offres furent dignes d'elle; je les refusai toutes (1); non que je ne m'avouasse que les bienfaits d'une amie si respectable ne dussent m'honorer : mais je n'ai jamais rien désiré pour moi. J'ai souvent manqué du nécessaire, et je me rappelle que ces momens étaient les plus fiers de ma vie. J'aurais voulu posséder toutes les richesses du monde pour en faire hommage à ce qui m'était cher; mais j'aurais cru dégrader son cœur et le mien en lui présentant les dons de qui que ce fût. L'amour seul a le droit d'ennoblir les secours qu'un homme reçoit d'une femme. La princesse ne m'en aima que plus. L'idée de se séparer de moi lui devint insupportable, et lui donna celle de me faire appeler en Russie. L'impératrice Élizabeth me fit demander par son ministre à la cour de France, et l'on m'offrit, de sa part, 40,000 francs d'appointemens, déposés chaque année chez tel notaire de Paris que je

(1) On a dit, dans le monde, que j'avais reçu des dons immenses de la princesse : rien n'est plus faux. Mon tableau de Médée, une petite robe que j'ai portée vingt ans, une garniture de dentelle que je conserverai toute ma vie, sont les seuls dons que j'en reçus jamais. (*Note de mademoiselle Clairon.*)

voudrais nommer; une maison, un carrosse, une table servie soir et matin pour six personnes. Sans l'amour, je n'aurais pas balancé. La France est peut-être le pays où l'on juge le mieux les talens; mais il n'en est point de plus ingrat envers eux.

Je fis part de tout au comte. Dégoûté lui-même de son pays, par des tracasseries de cour, il me conseilla d'accepter, et me dit qu'il me suivrait. Ces mots me firent frémir malgré moi. Les biens que je pouvais acquérir disparurent; je ne vis plus que ceux que j'allais lui faire perdre. La princesse osa mander tout ce qui se passait dans nos âmes, et la réponse fut : Que si le comte voulait m'épouser et me suivre, il lui serait accordé le même grade qu'il avait en France, et les émolumens nécessaires pour le soutenir. Pour donner encore plus de poids et d'agrément à ses propositions, la princesse nous assura que nous n'aurions point d'autre asile que sa propre maison. Le comte accepta tout; et l'idée qu'il me devrait son avancement et sa fortune me séduisit moi-même quelques instans. Heureusement, je tombai malade : libre d'étude et de devoirs, nécessairement plus solitaire,

j'eus le temps de scruter mon âme, et de lui demander comment elle s'arrangerait avec ses anciens principes. L'austère vérité sembla m'apparaître, et prononcer par ma bouche même : « Ah, malheureuse femme! quelle « imprudence allez-vous faire? Qui peut « compter sur l'immuable volonté des hu- « mains? Quel amour fut jamais éternel! « Quel homme, pouvant prétendre à tout « par lui-même, se pardonnera toujours « d'avoir tout abandonné pour une femme? « Vous n'êtes rien. Qui vous répond qu'il ne « rougira pas d'être votre redevable? Oubliez- « vous que qui veut prétendre à l'estime de « son époux ne doit pas commencer par être « sa maîtresse, surtout si cette erreur n'est « pas la seule de votre vie? Que vous res- « tera-t-il donc, lorsque son amour s'étein- « dra? Agée de sept ans plus que lui, vous « flattez-vous que vos charmes dureront au- « tant que les besoins de son cœur et de ses « sens? Les infidélités qu'il vous a déjà faites « ne vous disent-elles point assez ce que le « temps, ses regrets, ses remords pourront « produire? Vous aurez à vous défendre des « vues ambitieuses dont une famille irritée

« vous accusera. Vous serez humiliée par des « femmes qui croiraient se manquer en vous « élevant à leur niveau : la méchanceté, l'en- « vie, se réuniront pour vous prêter les torts « les plus abominables. Le public, qui n'ap- « profondit rien, fera retentir partout le cri « de l'indignation. Mais quand il serait pos- « sible que tout le monde fermât les yeux et « gardât le silence; que votre amant vous « adorât toujours, et ne regrettât jamais rien, « vous flattez-vous d'être contente de vous- « même? Votre délicatesse approuvera-t-elle « que vous abusiez de votre empire? Votre « caractère et vos études ne vous ont-ils pas « convaincue que l'âme, capable de rejeter « tous les biens qui vous sont offerts, est mille « fois plus noble que celle qui les accepte?... »

Tout fut dit : mon illusion disparut. Je restai fille, pauvre; je ne partis pas; mais, en sacrifiant au devoir mon amour, ma fortune et ma vanité, en acquérant les moyens de m'estimer moi-même, j'ai sûrement plus gagné que perdu.

LETTRE

A MADAME DE V***. (1)

O vous que j'aime avec l'effervescence de mon bel âge ! Vous que soixante-neuf ans d'aperçus (2), de comparaisons et d'expérience m'obligent à mettre au-dessus de toutes les femmes, aidez-moi de vos vertus et de vos lumières. Avant de sortir de la vie, je voudrais savoir ce que c'est que le bonheur : non que je l'espère et le prétende pour moi, mon âge et mes maux seraient pour lui des obstacles insurmontables ; mais s'il était possible que je m'assurasse qu'il peut se répandre sur les humains, qu'il peut combler les vœux des personnes qui me sont chères, je mourrai consolée.

(1) Madame de Vandeuil, fille de Diderot.

(2) Cette lettre doit être de 1792. La tournure de la phrase est un peu équivoque. Mademoiselle Clairon veut dire qu'elle-même est âgée de soixante-neuf ans.

J'entends parler de lui par tout le monde, j'en ai fait le but de toutes mes actions, je le cherche enfin depuis que je respire. Tous les portraits qu'on m'en a faits se ressemblaient si peu l'un à l'autre; ils me renvoient à tant d'idées abstraites, que je n'ai pu le comparer qu'aux nuages que l'agitation des airs change de formes et détruit au moment même où l'on en veut déterminer la figure. Quels qu'aient été mes désirs, mon activité, mes recherches, je n'en connais encore que le nom. Croyez-vous que réellement il existe? croyez-vous qu'il nous soit possible de nous le procurer? J'espérais le rencontrer en livrant mon âme aux divers sentimens de la nature, de l'humanité, de l'amour, de l'amitié; rien ne m'a réussi. Quelques illusions agréables, soutenues par l'espoir que devaient me donner la jeunesse, un caractère prononcé, de la figure, des talens, un esprit observateur, une âme sensible et peut-être élevée, m'ont trompée comme tout le reste; je n'ai trouvé dans mes travaux et dans le commerce des humains que des sujets de destruction, de larmes et de regrets.

La savante antiquité dit que l'espérance est

le seul bien qui soit resté dans la boîte de Pandore; elle ne dit rien du bonheur : c'est convenir, ce me semble, qu'elle ne le connaissait pas.

Le sublime Diderot vous a donné l'être. L'immensité de ses lumières sur l'humanité, les sciences, les arts, n'a rien prononcé sur le bonheur; un autre a traité cet article dans l'*Encyclopédie* : ah ! sans doute il n'y croyait pas! En immortalisant toutes les connaissances humaines, son âme bienfaisante et pure n'aurait pas oublié la plus importante de toutes.

Cependant il se peut aussi que l'excès de nos vices l'ait rebuté, et qu'il n'ait voulu communiquer ce suprême bien qu'à quelques êtres plus dignes d'en jouir. Vous qu'il chérissait comme le plus pur et le plus intéressant de ses ouvrages, vous que les dons heureux de la nature, réunis à toutes les vertus, rendent si digne du bonheur, vous savez sûrement son secret; ne vous refusez pas au sentiment tendre et désintéressé qui me presse; dites-moi seulement si le bonheur existe, et si vous connaissez les moyens de le fixer près de vous.

Mais, hélas! j'ai bien peur que vous ne soyez pas plus avancée que moi, et que vous n'ayez

rien à m'apprendre sur ce point. Je ne puis me dissimuler que je vous vois une santé faible et douloureuse; malgré l'approbation que vous donnez à tout ce qui vous environne, malgré l'égalité constante que vous montrez dans tout votre ensemble et vos discours, j'oserai vous avouer que mon attentive amitié vous a quelquefois surprise dans une langueur déchirante; puissé-je me tromper! mais je crois que vous souffrez encore plus au moral qu'au physique. Ah! si vous n'êtes pas heureuse, le bonheur est aussi chimérique que nos Fées et nos Génies, et je ne croirai plus qu'à la fatalité.

LETTRE

ÉCRITE D'ANSPACH PAR MADEMOISELLE CLAIRON

A UNE DE SES AMIES.

Vous oublier, mademoiselle! eh! comment le pourrais-je? J'aime à croire que je ne vous suis pas indifférente, et je ne suis pas ingrate. L'intérêt que vous m'avez souvent inspiré, votre esprit, votre position, votre singularité même, vous donnent des droits à mon souvenir. Vous voyez que je suis en Allemagne, telle que vous m'avez vue à Paris, bonne et franche créature.

Mon premier soin a été de demander de vos nouvelles à Françoise : j'avais tenté d'en apprendre par plusieurs de mes amies, qui n'avaient pu me satisfaire; et je vous remercie de m'en donner vous-même. Vous ne me parlez cependant ni de votre santé, ni de votre façon d'être, ni de vos projets. Je ne sais si c'est bon signe; mais je vous prie d'être

sûre que je souhaite ardemment que vous soyez heureuse.

Pour moi, je suis aussi bien, aussi contente qu'il est possible de l'être loin de ma patrie et de mes anciens amis. Ayant toujours été malade, et convaincue qu'il faut souffrir en vieillissant, je n'impute rien au climat que j'habite. Je viens d'y faire une maladie assez longue et assez inquiétante : sans effroi pour la mort, sans dégoût pour la vie, mon sort me trouvera toujours résignée à tout.

Je vous remercie de vous être souvenue de mon goût pour la littérature : c'est un ami de tous les temps ; je le cultive autant qu'il est possible. J'ai trouvé le livre que vous m'indiquez : d'après votre jugement je vais le lire avec confiance ; je me rappelle pourtant que nous n'avons pas toujours été du même avis. Le *Système de la nature*, qui détruit tout, le livre de *l'Esprit*, qui fait tout haïr, étaient fort de votre goût, et point du tout du mien. Faible, je ne veux point rejeter mon appui; sensible, j'ai besoin d'aimer; et si vous causiez autant avec votre âme que vous causez avec l'esprit du jour, je suis sûre que vous seriez de mon avis. Notre sexe est physiquement et

moralement si faible; notre éducation si négligée; nos toilettes, nos passions, nos petites intrigues nous prennent tant de temps, que j'ai toujours envie de rire lorsque je vois une femme afficher l'esprit fort. Il nous est permis sans doute de réfléchir; la grandeur du courage peut se trouver en nous au point le plus éminent; mais les grandes questions de métaphysique sont infiniment au-dessus de nos lumières et de nos forces. Notre partage est l'honnêteté, la douceur, l'humanité, les grâces; les connaissances aimables sont les seules que nous devons rechercher. Mais, pardon; je songe que ma petite morale peut vous paraître bien mesquine; je ne voulais d'abord vous parler que de vous. L'esprit de dispute qui ne nous a jamais quittées vient de me reprendre en vous écrivant; mais ma lettre finira comme nos conversations, en vous assurant, mademoiselle, de l'intérêt le plus réel et le plus durable.

CONSEILS

A MA JEUNE AMIE.

Ce n'est que pour souffrir plus ou moins et pour mourir un peu plus tôt ou un peu plus tard, que l'être nous est accordé. J'ai rempli ma première tâche par soixante-sept ans de fatigues, de maladies, de chagrins de tout genre, sans autre secours que mon courage et quelques doux momens d'illusion. Les maux nouveaux qui me surviennent, l'affaiblissement sensible de tous mes organes, m'ordonnent de me préparer à la dernière condition que la nature m'impose. Pour soutenir ce moment, toujours terrible à l'ignorante et craintive humanité, c'est à vous seul, ô mon Dieu! que j'ai recours. Si dans des momens de faiblesse, les douleurs de mon corps et le dérangement de mon esprit m'ont arraché quelques murmures, daignez me les pardonner. Je sais que je pouvais souffrir davantage,

que les biens dont j'ai joui étaient au-dessus de ce que je méritais, et que je ne vous dois que des actions de grâces; pardonnez-moi les erreurs où mes sens et mon inexpérience m'ont entraînée; votre toute-puissance vous a fait connaître jusqu'au moindre repli de mon cœur; vous savez quelle est ma reconnaissance pour vos bontés, ma résignation à vos décrets, mon horreur pour le vice et le crime, mon amour pour mes semblables, mon repentir sur mes égaremens, et les vœux continuels que j'osais vous adresser pour m'éclairer sur mes devoirs. Si je me suis trompée dans le culte simple et pur que je vous ai rendu, si ma faible raison m'a détournée du chemin que j'aurais dû suivre, ma faute est involontaire, et je craindrais de vous offenser si je n'espérais pas en votre miséricorde.

Profondément convaincue de l'existence d'un Être suprême, de sa justice et de sa bonté, ce ne sera qu'avec des actions de grâces que je lui rendrai la vie qu'il m'a donnée, et c'est à vous, ma chère Pauline, que je veux consacrer les momens qui me restent. Votre confiance et votre amitié m'ont donné les moyens de lire dans votre âme : elle est faite

pour la vertu. L'égalité de votre humeur, votre prudence, la décence de vos discours et de votre maintien, m'ont toujours fait un plaisir extrême; tout ce que vous avez d'aimable et d'intéressant suffirait pour vous rendre chère à mon cœur.

Entrée dans une famille dont les respectables aïeux ont accueilli ma jeunesse, et dont tous les individus me sont chers, c'est par leur confiance en moi, par la liberté qu'ils m'ont donnée de vous choisir, que vous êtes devenue femme, sœur, mère de tout ce qui la compose aujourd'hui; tous ces titres doublent nécessairement mon affection pour vous : aussi vous regardai-je comme ma propre fille, aussi désirai-je de vous voir à jamais jouissant et digne de tous les biens possibles.

Je suis persuadée que dans fort peu d'années vos propres réflexions vous conduiront de manière à n'avoir plus besoin des avis de personne, à devenir vous-même le modèle des autres; mais mon amitié voudrait vous voir devancer le temps. Permettez à mon expérience de vous prémunir contre le danger des habitudes, contre l'erreur où vous êtes sur la justice et la bonté des hommes, contre l'in-

suffisance d'une bonne conscience, dont les dehors prêtent des armes à la malignité. Pour qu'une femme soit véritablement heureuse, il faut qu'elle s'occupe, sans relâche, de tout ce qui doit la faire chérir de sa famille, respecter de tout ce qui l'approche, et l'assurer elle-même qu'elle pourra toujours descendre dans son âme sans inquiétude, sans honte et sans remords.

Pour qu'elle ne soit pas trompée, il faut qu'elle étudie tous les êtres qui l'approchent; qu'elle cherche le pourquoi de tout ce qu'elle entend dire, de tout ce qu'elle voit faire; qu'elle examine les rapports qui doivent naturellement se trouver entre tel état, telle position, telle conduite.

L'amitié, l'amour et la galanterie sont les bases fondamentales de toutes les sociétés. Vous connaîtrez la première à l'égalité constante de l'humeur et de la physionomie, à des soins continus sans mystère et sans exigence, à des services rendus avec chaleur et sans ostentation, aux avis doux et francs qui vous seront donnés sur vos défauts ou sur vos fautes, aux sentimens d'honnêteté, de complaisance qu'on témoignera à tout ce qui vous est cher

et recommandable, enfin à la confiance qu'on aura pour vous.

Le véritable amour est rare; peut-être même n'existe-t-il plus : nos mœurs ne nous en ont réservé que le nom, et l'on en décore ces liaisons indécentes formées par l'illusion, le besoin des sens, la vanité mal entendue, et l'oubli de tout principe et de toute pudeur. Le véritable amour ne peut naître et se maintenir que dans une âme vertueuse : il est toujours timide, modeste, respectueux; il cache également et son bonheur et sa peine : vous le reconnaîtrez à la langueur ou la vivacité des regards, à l'embarras de s'exprimer, à la crainte de déplaire, au soin continuel de deviner, de saisir la volonte de ce qu'il aime, au silence profond qu'il gardera sur ses sentimens. Dans la position où vous êtes, celui qui vous ferait une déclaration en forme n'aurait point un véritable amour : ce sentiment doit avoir pour base l'estime et le respect; on ne parle qu'autant que l'on espère, et si l'on espère du retour d'une femme mariée, c'est commencer par lui démontrer qu'on ne l'estime ni ne la respecte.

Je ne suis point étonnée de la dépravation

de nos mœurs actuelles : à peine sorti du collége, on fait entrer un homme dans le monde.

Entraîné par ses égaux, il se livre sans mesure aux dangers de la table, des femmes et du jeu ; ses chevaux, son cabriolet, son indécent et ridicule vêtement, sont les objets uniques de ses études : des dettes, la tête d'un fat ou d'un sot, le cœur d'un libertin et le corps épuisé d'un vieillard, est souvent tout ce qu'il possède en atteignant sa majorité. Quel époux, quel père peut-il être ?

Notre éducation ne vaut guère mieux.

Des bonnes, des gouvernantes sans choix, et par conséquent sans mérite ; des religieuses ignorantes, cagotes, minutieuses, sont chargées de présider à tous les développemens de notre caractère : quel frein ou quel principe en pouvons-nous recevoir ? La plupart des mères de famille insouciantes, dissipées, coquettes, souvent pis, croient tout faire en donnant des maîtres de danse, de musique, de géographie, etc. ; cela est bon à savoir sans doute : apprendre par cœur le catéchisme et l'évangile du jour exerce la mémoire, j'approuve encore ; mais la connaissance du bien et du mal, celle du monde où nous devons

vivre, les devoirs de l'humanité, ceux d'épouse, de mère, qui nous les apprend ? Personne.

C'est sans consulter leur cœur qu'on marie ses enfans : les convenances de rang et de bien font tout ; il est par conséquent fort rare de réunir deux êtres qui se conviennent, qui remplissent les illusions qu'ils se sont faites et les besoins physiques et moraux qu'ils tiennent de la nature. Présentés dans le monde, il est naturel de chercher à connaître ceux que nous y rencontrons, avec lesquels nous devons vivre : en nous disant les noms et les qualités de chaque personne, on nomme en même temps leurs amans et leurs maîtresses ; on nous apprend qu'il est d'usage de les prier ensemble ; on les rencontre dans la même loge au spectacle ; ils vont ensemble dans la même voiture ; nous voyons que les maris ne trouvent rien à dire à tout cela ; que l'amant de madame est fort bien traité par monsieur, et que la maîtresse de monsieur est la société intime de madame (1). Nous concluons nécessairement que ce que tout le monde fait ne saurait être

(1) Telles étaient les mœurs de ce temps que quelques personnes appellent *le temps des bonnes mœurs*.

répréhensible; qu'il serait même ridicule de ne pas faire comme tout le monde.

Nous naissons ou sensibles ou coquettes, ou vaines. Négligées par un mari, pressées par des séducteurs, conseillées par des femmes qui ne veulent pas permettre qu'on soit plus respectable qu'elles, sollicitées par le besoin d'aimer, le désir de plaire et l'orgueil de nous venger, nous cédons, et nous sommes perdues.

Il est pourtant encore des femmes vraiment respectables. Une bonne éducation, une âme naturellement pure et fière, un jugement sûr, un sang tranquille, une surveillance éclairée, attentive, en conduit quelques-unes dans le chemin de la vertu; le nombre n'en est pas considérable, mais il en existe. J'en ai rencontré six pour ma part (1), dont quatre vivent encore, et vous avez fait chez moi la connaissance de deux d'entre elles.

Quoique le tourbillon m'emportât quelquefois, je n'ai jamais approché d'une femme estimable sans éprouver un sentiment de respect pour elle et de regret pour moi; et ce n'est

(1) Elle en avait trouvé *trois* de plus que le satirique du siècle précédent. C'était déjà une amélioration.

peut-être qu'au désir de justifier leur indulgence et leur amitié, que je dois le développement de quelques bonnes qualités que m'avait données la nature.

Dans le nombre des femmes qui s'égarent, il en est de plus ou moins coupables ; une faiblesse est toujours un malheur, une tache, mais elle n'est pas toujours un crime, un vice : on peut se la faire pardonner si, n'étant fondée que sur l'inexpérience et l'exemple, on la répare en n'y retombant plus. Dans tout ce que je vous dis là, ma chère Pauline, songez bien que mes préceptes ne sont que pour les femmes mariées ou celles que leur position appelle à l'être, sans quoi vous me condamneriez sur mes propres paroles, et ma leçon serait perdue. Il est fort différent de disposer de son bien ou de donner celui d'un autre : j'étais libre ; une femme mariée ne l'est pas ; et ce qui n'était qu'une erreur pour moi, devient un crime pour elle.

Vous avez de l'ordre dans vos idées, de la délicatesse et de l'honneur dans l'âme ; vous aimez votre mari ; tout cela me fait espérer qu'on ne vous séduira pas : mais gardez-vous bien de croire que ce soit assez d'être sage

pour n'être point suspectée. L'envie suit constamment les pas de toutes les femmes titrées, riches, célèbres, aimables et vertueuses; elle épie tout, et verse à grands flots son venin sur la moindre probabilité : l'espérance du fat, le discours du sot, la calomnie du méchant, sont avidement saisis par elle. Pour l'éloigner, ne soyez ni bégueule ni prude; permettez qu'on vous approche, et qu'on égaie la conversation; mais que votre maintien avertisse qu'un propos libre et l'air de la familiarité ne vous plairaient pas; ne vous laissez conter les histoires du monde que dans le secret, et par des personnes que vous estimez; ne souffrez en public, ni les travers, ni les ridicules, ni les torts qu'on veut donner à quelqu'un de quelque état qu'il soit, fût-ce votre rival, votre ennemi; defendez ceux qu'on attaque, faites l'impossible pour les justifier, et si vous croyez ne le pouvoir pas, exigez qu'on change de conversation : cette conduite vous assurera l'estime de tout le monde et la reconnaissance de tous ceux que vous aurez défendus. Si cette malheureuse envie peut se laisser désarmer, c'est par la pratique continuelle de toutes les vertus; mais c'est surtout

pour soi qu'il faut être bon, juste, humain, bienfaisant; l'âme qui n'a point de reproche à se faire goûte un calme si pur, si consolant; elle se rend un compte si doux, que je ne puis concevoir non-seulement comment on fait le mal, mais même comment on respire un instant sans chercher les moyens de faire le bien. Vous me direz sans doute que, d'après cela, je ne puis admettre la méfiance. Je conviens qu'elle blesse ceux qui nous l'inspirent; je crois qu'un caractère naturellement défiant est au moins susceptible des vices dont il suspecte les autres; cependant consultez le moment où nous sommes: est-ce l'amour de l'humanité, le désintéressement, la justice, qui viennent de produire les deux incroyables révolutions de la France?

Deux têtes mal organisées en ont pu concevoir le plan, soit. Mais ce nombre immense de coopérateurs, ces bandits appelés de partout, dévastant vos terres, brûlant vos titres et vos châteaux, portant en tous lieux la misère et le carnage, sont-ce seulement des étourdis? Est-ce sans un plan arrêté que depuis plusieurs années on détourne les grains, on fait des magasins d'armes, d'habits, de munitions

de toute espèce ? Ah, ma chère Pauline ! il est impossible de se refuser à l'évidence. La méchanceté guide le plus grand nombre des hommes ; n'en suspectons, n'en accusons aucun sans preuve, mais soyons sur nos gardes avec tous. Étudiez tous ceux qui vous approchent, parcourez les annales du monde ; vous serez forcée d'avouer que rien n'est aussi commun que le vice, et que rien n'est aussi rare que la vertu. Il ne faut pas que cela vous rebute : c'est à la difficulté de l'entreprise qu'on connaît la grandeur du courage.

L'instant approche où vous pourrez facilement développer, et même accroître les vertus dont vous êtes susceptible. L'éducation de votre fille sera la pierre de touche de toute votre vie ; vous ne pouvez pas l'instruire vous-même, mais vous pouvez l'engager à tout apprendre, en étudiant son caractère, en vous soumettant à toute la patience que l'enfance exige, en songeant que sa confiance, son respect, son attachement, importent au bonheur de ses jours et des vôtres : il faut autant de courage que d'adresse pour faire une bonne éducation. Je vous sais bonne fille, bonne femme, bonne maîtresse de maison, bonne

amie ; je me plais à croire que vous voudrez aussi être bonne mère ; j'imagine que vous vous imposerez la loi de ne jamais montrer de colère ni d'humeur ; que vous ne reprendrez qu'avec douceur et sensibilité ; que vos caresses, des dons, des permissions, des éloges mesurés, seront le prix des efforts de votre enfant ; que votre volonté ne fléchira jamais sous la sienne, et que vous ne lui prescrirez rien sans lui dire pourquoi vous l'exigez : par ces moyens, vous lui donnerez l'idée de votre caractère, vous tournerez le sien à la bonté, la confiance et le respect, et vous aiderez ses petites idées à se classer, à s'agrandir plus rapidement. Je suppose aussi que votre intention sera de présider, le plus souvent qu'il vous sera possible, aux leçons qu'elle prendra ; votre présence lui donnera de l'émulation, et le maître n'osera point avoir de négligence. Ces soins sont même tout profit pour les jeunes mères : on ne sait pas tout. La vie qu'on mène dans le monde fait oublier beaucoup de choses, et ces leçons, ou les apprennent, ou les rappellent. Des enfans destinés à vivre de leur bien doivent seulement apprendre ce qui pourra les rendre agréables dans le monde, et leur faire supporter sans peine des momens de solitude :

pour exceller dans quoi que ce puisse être, il faut s'en occuper uniquement : ce grand travail n'appartient qu'à celui qui veut en faire un métier.

Si j'avais eu des enfans, j'aurais voulu qu'ils n'apprissent de la danse que ce qui donne de l'aplomb, de l'ensemble à toute la figure; que ce qui se fait présenter, saluer, marcher, s'asseoir avec facilité, noblesse et grâce.

Je me serais peu souciée qu'ils chantassent à livre ouvert. Former leur oreille et leur goût, connaître l'étendue de leur voix, leur faire sentir l'horreur des dissonances et le charme de la mélodie, les mettre en état d'apprendre seuls un petit air, est tout ce que j'aurais voulu.

La harpe est un instrument précieux entre les mains d'une femme qui a de la voix et de la grâce; mais il peut occasionner des défectuosités dans la taille : il fatigue les poumons et casse la voix. Je n'en aurais point voulu.

Le clavecin et le piano me semblent pouvoir être agréables, et quelquefois utiles. J'en aurais fait pousser l'étude au point d'en sentir, d'en apprécier les difficultés; mais je n'aurais pas voulu qu'on cherchât à les surmonter.

Jouer avec facilité de jolis riens, se mettre en état de s'occuper, de se distraire, de s'arracher à quelque préoccupation, est assez pour les gens du monde : il ne faut épuiser ni le temps, ni la mémoire, ni les heureuses dispositions des enfans à des talens, dont, à toute rigueur, ils peuvent se passer.

Ce qu'il faut leur faire apprendre à fond, c'est leur langue : il est honteux d'ignorer la signification, la valeur, le genre, la prononciation des mots qu'on entend et qu'on prononce. Mieux on sait sa langue, plus l'esprit s'agrandit. Le choix des mots ajoute également à l'éloquence, à l'imposant, au touchant, à l'agréable : la modulation que chacun d'eux demande, prête mille et mille charmes au discours. Qui sait sa langue, ne prononce pas entre ses dents, ne retranche point de syllabe, évite la monotonie, choses infiniment déplaisantes aux oreilles délicates, et à celles que l'âge rend un peu dures.

Qui sait sa langue, sait l'orthographe. Je sais qu'on fait grâce aux femmes de leur ignorance sur ce point; mais je vous conjure d'exciter votre fille à ce noble orgueil qui n'implore ni ne reçoit aucune grâce.

Soignez son écriture ; tâchez qu'elle convienne à tous les yeux. Rien n'est plus fatigant pour celui qui reçoit un mémoire, une lettre, que de chercher les mots les uns après les autres : il n'est point de style qui ne perdît beaucoup à être anonné. Les lignes de travers, les caractères indéchiffrables, ne m'annoncent qu'un être négligé, gâté et insouciant.

Tous nos livres d'histoire, ennuyeux pour nous-mêmes, doivent être insupportables pour des enfans. Je vous conseille de ne donner aux vôtres, dans les premiers momens, que les abrégés les mieux faits, que des histoires particulières, qui, plus rassemblées dans les faits, doivent plus facilement piquer et soutenir leur curiosité. Exigez qu'ils vous en rendent compte ; aidez-les à débrouiller les petites sensations qu'ils en recevront ; ne laissez passer aucun trait de vertu, d'héroïsme, d'humanité, sans en faire l'éloge ; ne perdez jamais l'occasion de peindre les dangers du vice, et l'horreur qu'il inspire ; augmentez l'importance des lectures, à raison de leur développement ; joignez à cette seconde classe d'étude celle de la géographie. Sous le nom de récompense, permettez qu'on lise la tra-

gédie, qui rappelle tel trait d'histoire qu'on a lu; permettez qu'on en apprenne des vers, et qu'on vous les récite. Ce qu'on impose aux enfans comme devoir, les rebute; ce qu'on ne leur permet d'apprendre que comme une récompense, les excite. Priez quelquefois qu'on égaie votre loisir par la lecture d'une fable, d'une petite pièce de vers, de préceptes de morale, détachés et faciles à retenir : évitez les romans et les contes de fées; ils exaltent trop le cœur et la tête.

Ayez l'adresse de leur faire désirer d'apprendre le dessin : c'est une douce ressource dans la solitude. Il est agréable de se bien connaître en estampes, en tableaux; et tout ce qui tient à l'agrément est un mérite dans le monde.

Gardez-vous bien, ma chère Pauline, de croire que je vous dicte des lois. Je n'ai point eu d'enfans : ce qu'il faut à leur éducation n'a jamais été l'objet de mes recherches; il se peut que mes petits aperçus n'aient pas le sens commun : je les soumets à votre raison; s'ils sont bons, suivez-les; s'ils ne le sont pas, dites-vous au moins que c'est le radotage d'une âme sensible, qui même n'étant plus, voudrait

encore contribuer à votre bonheur, et dont la vie triste et douloureuse se soutient en s'occupant de vous.

Je ne me trompe sûrement point en désirant que votre fille vous choisisse pour sa confidente et sa meilleure amie ; n'épargnez rien pour en venir à bout : c'est assurer le repos et le bonheur de toutes deux. Plus délicates, plus sensibles, plus modérées, plus contenues dans tous nos sentimens que les hommes, c'est à nous qu'il doit être réservé de donner l'exemple des devoirs purs et doux que commande la nature. La mère qui s'y refuse, la fille qui les méconnaît, ne peuvent être que des monstres.

Vous êtes encore loin, ma chère Pauline, du temps funeste où nous sommes forcées de nous avouer que tout passe; mais votre fille, en grandissant, en attirant les regards, sera le terme de vos prétentions, et le baptistaire où l'on ira chercher votre âge. Par ce que vous entendez dire aux autres femmes, vous devez vous attendre à ce qu'on dira de vous. Pour vous mieux prémunir contre ce moment critique, il faut que je vous conte de quelle manière je l'ai passé moi-même.

J'étais parvenue à l'âge de quarante ans, sans m'être aperçue d'aucune dégradation dans ma figure ; soit que l'extrême parure nécessaire à mes rôles favorisât l'illusion des autres, soit qu'elle fût soutenue par la variété des personnages que je représentais, soit qu'on fût maîtrisé par les passions que je m'efforçais de bien peindre, ou par l'optique du théâtre, tous mes amis me trouvaient charmante, et mon amant m'aimait à la folie; bref, je ne me doutais de rien. Un jour, plus vivement pressée du désir de plaire, je voulus ajouter à mes charmes le secours de ces parures élégantes, que nous avons toujours en réserve, et qui font faire ah!.... quand on nous voit. Me regardant continuellement au miroir pour voir si mes cheveux allaient bien, il me sembla que ma femme de chambre se négligeait, qu'elle oubliait l'air de mon visage, qu'elle avait l'intention de me rendre moins jolie ce jour-là que de coutume. Cependant je demandai avec confiance le charmant bonnet qui devait tout surmonter, mais de quelque façon que je le tournasse, j'en fus mécontente ; je le jetai ; j'en demandai vingt autres, et, confondue de n'en trouver aucun qui m'allât

comme je voulais, je m'examinai scrupuleusement moi-même. Le nez sur la glace, éclairée par le jour le plus pur, je vis plusieurs sillons de rides sur mon front! dans les deux coins de mes yeux! dans le tour de mon cou! la blancheur de mes dents n'avait plus le même éclat! mes lèvres étaient moins fraîches! mes yeux moins vifs! et malheureusement je me portais bien dans ce moment-là!... Forcée de m'avouer que ce n'était plus la faute de ma femme de chambre et de mes bonnets, que c'était moi qui n'étais plus la même, je fondis en larmes. Quelle faiblesse! direz-vous. Hélas! j'aimais! mon bonheur dépendait de plaire, ma raison m'ordonnait de n'y plus prétendre. Ce moment fut affreux : ma douleur dura près de six mois; elle était d'autant plus pénible qu'il fallait la cacher pour n'en pas avouer la cause. Mais dès le premier moment de cette cruelle découverte, je me vouai à la plus grande simplicité; en n'attirant plus les yeux sur ma parure, je me flattai d'échapper plus aisément au coup d'œil de détail : la critique et l'envie doivent au moins se taire devant celles qui se font justice. Je n'exigeai plus rien; en redoublant tous les soins de

l'amour, je n'en parlai plus le langage ; insensiblement j'en réprimai tous les désirs. Ma conduite frappa ; l'on m'en demanda compte : on fut touché de celui que je rendis. J'obtins par là de jouir encore cinq ans d'un cœur que beaucoup de femmes me disputaient, et que la jouissance d'une grande fortune me fit perdre sans retour (1).

Faites vos réflexions là-dessus, ma chère amie. Arrivées à l'âge de trente ans, les hommes ont la sottise de nous constituer vieilles, et de blâmer en nous ce qu'ils osent prétendre pour eux dans la plus dégoûtante caducité. Cette injustice est plus digne de pitié que de colère ; ne vous en offensez point, et n'y sacrifiez jamais rien : c'est votre vanité, votre délicatesse, votre raison qu'il faut consulter pour savoir ce que vous avez encore à prétendre. Vous ne pouvez alors vous dissimuler que chaque jour va vous enlever une grâce ; mais votre âme exercée par le temps et l'ex-

---

(1) Tout ce morceau est finement pensé et supérieurement écrit. La lecture en peut être fort utile aux jolies femmes qui voudront apprendre à vieillir de bonne grâce. Fâcheux, mais nécessaire apprentissage !

périence, voudra sûrement les remplacer par des vertus : elles vous assureront un empire bien plus doux, bien plus durable que celui de la beauté.

En allant dans le monde, ne portez jamais cette folle dissipation, cette légèreté d'esprit qui fait glisser sur tous les objets qu'on y rencontre. Il n'est rien dont votre raison et votre jugement ne puissent tirer parti pour vous-même. On a toujours besoin les uns des autres. Si vous n'avez pas étudié l'être qui peut vous servir, vous vous y prendrez maladroitement pour le gagner.

Il est difficile et peut-être impossible de lire dans le cœur des humains; mais les actions, les discours vous apprennent, au moins, ce qu'on veut paraître. Comparez, réunissez ces aperçus à ce que vous pouvez savoir d'ailleurs, vous connaîtrez l'être dont vous avez besoin.

En examinant bien, vous vous convaincrez qu'il est bien peu de familles où la vertu soit héréditaire; et que dans presque toutes celles qui sont vicieuses, les enfans vont toujours plus loin que les pères. Vous verrez que l'opinion qu'on a des pères décide celle qu'on prend sur les enfans. On espère que le fils d'un

brave et galant homme, la fille d'une femme douce et pudique, porteront l'honneur et la paix dans les maisons qui les adoptent. Ce préjugé favorable peut l'emporter sur un peu plus, un peu moins de titres, sur un peu plus, un peu moins de bien qu'offrirait la famille vicieuse. Dans tous les événemens de la vie, dans toutes les délibérations, la volonté motivée d'un être sans reproche est toujours du plus grand poids. Rien n'est égal à l'ascendant d'une femme vertueuse : elle peut tout sur ceux dont elle est entourée.

Vous avez infiniment d'esprit naturel ; cultivez-le : tâchez de ne pas passer un jour sans faire une lecture instructive. La morale, l'histoire, les belles-lettres, quelques romans choisis, suffisent aux femmes pour les affermir dans leurs devoirs, les faire distinguer dans le monde, et les intéresser dans la solitude. La malheureuse liberté de la presse inonde aujourd'hui l'Europe d'écrits calomnieux, dictés par le crime et la misère : ne perdez point votre temps à lire ce fatras de mensonges et d'inutilités ; on se laisse quelquefois prévenir par un ton de vérité, par des assertions si motivées, qu'on n'ose croire à l'audace qui les

enfante : on prend une opinion sans le vouloir, on se permet de la soutenir. Évitez ce danger; il est fâcheux d'avoir à se dédire. La femme qui dispute sort de sa place, et nous devons toutes avouer qu'il n'est que les intrigantes de profession, ou la plus longue expérience qui puisse donner quelques idées de l'audace, de la méchanceté, des ressources de l'ambition, et du manége de la politique.

Vous pouvez faire un bien meilleur usage de votre temps : vous avez un grand état de maison, occupez-vous de ce qui peut en assurer l'ordre, l'économie et la paix.

Votre mari est un reste de ces bons Flamands qui, pleins de candeur, de franchise et de désintéressement, croyaient toujours devoir tuer le veau gras pour le premier qui se présentait, et dont les âmes pures repoussaient la défiance. Les temps sont changés, il faut changer avec eux. Autrefois on se réunissait rarement; le faste n'était que momentané; il était facile d'y suffire : il est à présent de tous les jours; et quelque fortune qu'on possède, si l'on ne compte pas souvent avec soi-même, si l'on n'a pas continuellement l'œil ouvert sur le gaspillage des domestiques,

si l'on ne met pas un frein à leur cupidité et à leurs prétentions, on est bientôt ruiné, ou pour le moins mal à son aise. Tout être sage doit s'arranger pour avoir toujours quelque chose de reste de son revenu annuel, et s'en faire un fonds pour le besoin ; avec ce fonds, on remplace les non valeurs qu'on n'a pu prévoir ; on est à portée de faire une acquisition avantageuse ou agréable ; il peut aider au trousseau des enfans qu'on veut établir ; il peut vous procurer le bonheur inestimable de rendre un service à votre ami.

Par le peu de fantaisies que vous montrez, par l'ordre que vous mettez dans vos dépenses personnelles, avec dix ans d'expérience sur ce qui convient à votre mari, et sur la façon dont votre maison doit être tenue pour être bien, il ne doit pas vous être difficile d'obtenir pour vous la confiance qu'il veut bien accorder au chef de ses domestiques.

Pour qu'un ménage aille bien, il faut que l'homme ait l'inspection et la conduite de toutes les affaires du dehors, et que la femme ait l'inspection et la conduite de tout ce qui se fait dans l'intérieur. Au bout d'un certain temps, les époux n'ont pas grand'chose à se

dire; en se rendant un compte mutuel de leurs travaux, ils ont des objets de conversation utiles, intéressans, qui peuvent ajouter à l'estime, à la confiance, et font contracter des besoins d'habitude qui seront aussi forts et plus durables que ceux des sens.

Pour qu'une femme obtienne de la considération dans sa maison, il faut que les étrangers sachent qu'elle y commande, qu'elle y règle tout; ce pouvoir constate son intelligence, son goût pour ses devoirs, et la confiance que son mari lui accorde; elle en est mieux servie et plus respectée par tous les domestiques; ses enfans même se montrent plus soumis: en se conduisant avec douceur, prudence et fermeté, elle se forme un empire qui peut, à la vérité, lui coûter quelques privations dans sa jeunesse. Mais cette jeunesse passe si vite! ses illusions ont quelquefois des suites si cruelles! notre vieillesse est si longue! nous avons besoin alors de tant de dédommagemens! et le désir de gouverner augmente si fort avec notre âge, qu'aucun sacrifice ne doit nous coûter pour en venir à bout.

Vous aurez par là la plus grande prépondérance sur l'établissement de vos enfans; rien

ne se fera sans vous consulter, sans avoir librement votre aveu ; enfin, votre utilité dans la maison vous fait un ami de votre époux, et votre inutilité vous en fait à jamais un maître. C'est à vous de choisir : mais songez bien qu'un dégoût dans la jeunesse n'est qu'un coup d'aile de papillon que le moindre plaisir efface, et que dans la vieillesse c'est un coup de poignard dont la plaie saigne à chaque instant.

Si votre goût ne contrarie pas ce plan, si les circonstances vous permettent de le suivre, j'ose répondre du bonheur de toute votre vie. Cette vie doucement et loyalement occupée vous détournera des dangers du monde ; elle affermira votre santé, elle assurera la paix de votre âme, elle vous garantira ce que bien peu de femmes possèdent, le respect, l'estime, la tendresse et les regrets de vos entours.

Prête à descendre au tombeau, je ne jouirai point des biens touchans que je vous annonce ; mais en suivant les avis que ma tendre amitié vous donne, il dépend de vous de prolonger mon existence morale, et de faire retrouver mon cœur dans tout ce que fera le vôtre. O ma chère Pauline ! pourriez-vous consentir à me laisser anéantir tout entière !

DIALOGUE

ENTRE

M. L***, Mme L***, ET Mlle CL***.

M. L....

Il faut que je vous porte mes plaintes, et que vous soyez notre juge. Sa coquetterie me désole; elle veut plaire à tout le monde sans se mettre en peine de ce qu'elle me fait souffrir : sûrement vous n'approuvez pas cela?

MADEMOISELLE CL....

Vous êtes donc bien amoureux, M. L....?

MADAME L....

Il est jaloux, et rien que cela.

M. L....

J'ai été amoureux deux fois dans ma vie avant de vous connaître; j'ai pensé devenir fou de la perte de celle des deux que j'ai le plus aimée : j'en ai été un an à la mort; ce-

pendant, je sens bien que je ne l'aimais pas autant que je vous aime.

MADAME L....

Eh bien! vous m'aimez; vous me possédez : n'en voilà-t-il pas assez pour vous trouver heureux?

MADEMOISELLE CL....

M. L...., elle n'a que vingt ans : l'abondance de ses idées est trop grande pour lui laisser le temps de réfléchir; prenez un peu de patience, tâchez qu'elle ne compte pas tant sur vos sentimens. Surtout, ne vous montrez jamais jaloux : c'est vous dégrader également tous deux. Si, comme je le crois, madame se respecte, vos soupçons sont offensans pour elle, et nous n'aimons jamais les gens qui nous outragent; et, si sa conduite ne répondait pas à tout ce qu'elle se doit, la continuité de votre amour serait une tache pour vous-même. Votre âge et votre dignité ne vous permettent point d'aimer ce que vous ne pourriez plus estimer.

MADAME L....

Je suis bien sûre de ne jamais manquer à ce que je dois; mais gardez-vous bien de sui-

vre le conseil qu'on vous donne. Je ne veux pas que vous ayiez l'air de m'aimer moins : cela ne ferait pas mon compte; mais sans vous offenser, sans vous fâcher, je puis, je dois vouloir plaire, puisque je suis femme.

MADEMOISELLE CL....

Il faut convenir que c'est pour nous un besoin, et même un devoir. Le désir de plaire nous engage à soigner notre beauté, à corriger ou masquer nos défauts; il ne nous permet de dire que des choses obligeantes, il nous rend attentives à tout ce qui peut faire le charme de la société, le bonheur de nos entours, et la paix du ménage; il fait taire l'orgueil; il adoucit le caractère. C'est, selon moi, le germe de toutes les vertus pour nous, et je regarde ou comme fausses ou comme imbécilles, toutes celles qui nient ce besoin et ce devoir.

MADAME L....

Ah, j'ai gagné! j'en étais sûre.... Eh bien! monsieur, vous n'aurez plus rien à me dire : vous voilà condamné par les maîtres de l'art.

M. L.... tristement.

Comment, mademoiselle, vous approuvez?....

MADEMOISELLE CL....

Un moment, M. L..... Madame, daignez me répondre. En voulant plaire, c'est généralement sans doute : homme, femme, jeune, vieux, etc. etc.

MADAME L....

Oui, tout le monde, tout le monde; oui, cela ne gâte rien.

MADEMOISELLE CL....

L'entreprise n'est pas facile ; mais je conviens que c'est à vous qu'il est permis de la tenter. Je suppose que votre désir de plaire est un raffinement pour votre époux. Vous voulez qu'il sente mieux son bonheur, en voyant que tout le monde le lui envie. Mais ne craignez-vous pas qu'un fat ne prenne de l'espérance, qu'une âme sensible ne se rende malheureuse? Vous voulez plaire; mais sûrement vous ne voulez pas qu'on vous aime : ce n'est pas de l'amour que....

MADAME L....

Pardonnez-moi; je veux qu'on m'aime autant qu'il est possible d'aimer : je veux que tous les hommes soient amoureux de moi.

MADEMOISELLE CL....

Et que ferez-vous de tout cela ? Voilà une rude besogne que vous vous donnez là!

MADAME L....

C'est leur affaire; ce n'est pas la mienne.

MADEMOISELLE CL....

Ce n'est pas la vôtre? Oh! pardonnez-moi, madame; vous vous donnez de plus grandes affaires que vous ne le croyez. Le fat vous compromettra, et vous aurez à vous justifier; l'homme honnête et sensible se plaindra, et vous aurez des regrets; l'audacieux entreprendra, et vous rougirez. Qui vous répond, d'ailleurs, que vous ne vous prendrez pas vous-même dans les filets que vous tendez?

MADAME L....

Je connais mes devoirs; ils me sont chers : je les remplirai.

MADEMOISELLE CL....

C'est votre intention, je n'en doute pas. Mais vous êtes bien jeune, madame; vous ne connaissez point les hommes. Votre éducation et votre époux ne vous ont point appris tout ce qu'ils sont capables d'entreprendre; mais

je suis sûre que vous frémiriez du moindre croquis que je pourrais vous en faire; habiles à profiter de tout, vous serez prise dans un moment de caprice, d'humeur, de sensibilité, d'enthousiasme, de tempérament....

MADAME L....

Je n'en ai point; rayez celui-là.

MADEMOISELLE CL....

Votre mine est bien trompeuse; soit. Vous n'en avez pas aujourd'hui; mais qui vous dit que vous n'en aurez pas demain? On peut à vingt ans avoir des principes qui ne s'effacent jamais, mais que le temps, les circonstances modifient à l'infini; attendez, madame, attendez que les germes de votre existence soient entièrement développés. J'ai plus de soixante ans; je me suis étudiée moi-même autant qu'il est possible; le fond de mon caractère n'a point changé. Mais mes idées et mes sentimens ont toujours dépendu des temps et des circonstances : et d'après les recherches que j'ai faites sur notre structure, sur nos états périodiques, d'après les aveux que j'ai obtenus d'un très-grand nombre de femmes et de médecins, il m'est permis de vous assurer, ma-

dame, que vous ne serez pas toujours telle que vous êtes aujourd'hui.

MADAME L.... avec un peu d'humeur.

Il est des exceptions à la règle.

MADEMOISELLE CL....

J'en conviens, et je ne doute point que vous n'en donniez la preuve : aussi n'est-ce pas vous qui m'inquiétez ; ce sont ces pauvres hommes! Le temps des Céladons est passé. On n'est heureux dans notre triste siècle qu'en jouissant. Comment feront-ils ? vos refus leur apprendront le peu de cas réel que vous ferez d'eux ; j'en vois qui mourront de honte, d'autres de regret; j'en vois d'injustes et de méchans qui, croyant leurs rivaux plus heureux, clabauderont dans le monde et peut-être se tueront !... Cela me fait pitié. Mais tablons encore que vous aurez le bonheur de ne rien éprouver de tout cela ; vous contiendrez tout : soit. Mais comment ferez-vous pour contenir les femmes qu'on aura quittées ou négligées pour vous? Espérez-vous qu'elles vous feront le sacrifice de leurs sentimens, de leur dépit, de leur vengeance? Non ; vous devez vous attendre à vous voir l'objet des épigrammes,

des chansons, des satires les plus insultantes, et, toute vertueuse que vous serez, vous ne pourrez empêcher qu'on ne vous croie une femme perdue....

MADAME L.... pâlissant.

Ceci mérite réflexion; vous me faites frémir.

CHANSON

PRÉSENTÉE, QUELQUES JOURS APRÈS CETTE CONVERSATION,

A MADAME L***.

SUR L'AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Qui veut subjuguer tous les cœurs
Doit renoncer au nom de sage ;
Ce n'est qu'à force de faveurs
Que d'un homme on obtient l'hommage :
Puisque votre époux
Est digne de vous,
N'en demandez pas davantage. *bis.*

Des rivaux craignez les éclats,
Des rivales craignez la rage ;
Vous ne pourriez plus faire un pas
Sans être le but d'un outrage :
Puisque votre époux
Est digne de vous,
N'en demandez pas davantage. *bis.*

Si l'on n'a pas tout votre esprit,
Bénissez ce grand avantage ;

Soit par raison ou par dépit,
On vous tiendrait dans l'esclavage.
Enfin votre époux
Est digne de vous,
N'en demandez pas davantage. *bis.*

Ne faites jamais de pamphlets,
Si vous voulez qu'on vous ménage;
On n'en lirait bon ni mauvais,
Sans crier qu'il est votre ouvrage :
De vos dons heureux,
Ah! servez-vous mieux!
Ayez la bonté de votre âge. *bis.*

ENVOI.

Quoique dans l'hiver de mes ans,
J'ai su conserver la couronne
Des fleurs qui paraient mon printemps,
Et des doux fruits de mon automne :
Écoutez ma voix,
Et suivez les lois
Que l'expérience vous donne. *bis.*

AUTRE

SUR LE MÊME AIR,

ADRESSÉE A MADAME DROUIN.

L'AMITIÉ, depuis cinquante ans,
Fait de nos cœurs un doux usage;
Elle a réglé nos sentimens,
Ils s'accroissent avec notre âge.
De notre lien
Sentons tout le bien,
Et serrons-le encor davantage. *bis.*

Quoique rivales de talens,
Sans jalousie et sans ombrage,
Dans nos succès les plus brillans,
Nos cœurs consentaient au partage;
De notre lien
Sentons tout le bien,
Et serrons-le encor davantage. *bis.*

Au temple glissant des hasards,
Tant qu'a duré notre voyage,
Tu me pardonnas mes écarts,
Je te pardonnai d'être sage.
De notre lien

Sentons tout le bien,
Et serrons-le encor davantage. *bis.*

Contente d'un peu plus que rien,
Et fière de ton esclavage,
Tu cherchas le suprême bien
Dans ton âme et dans ton ménage.
Mais notre lien
N'en souffrit en rien,
Ah! serrons-le encor davantage. *bis.*

Moi, condamnée à plus d'éclat,
A l'amour, au faste, au tapage,
Je n'ai vu dans mon célibat,
Que le trouble d'un long orage;
Mais notre lien
N'en souffrit en rien,
Ah! serrons-le encor davantage. *bis.*

En vain nous cherchions le bonheur,
Il fuit l'âme sensible et sage.
Des tourmens d'un monde trompeur,
Que l'amitié nous dédommage.
De notre lien
Sentons tout le bien,
Et serrons-le encor davantage. *bis.*

TROISIÈME PARTIE.

RÉFLEXIONS

SUR L'ART DRAMATIQUE,

ET

SUR L'ART DE LA DÉCLAMATION THÉATRALE.

Google

EXTRAIT D'UNE LETTRE

DE Mlle CLAIRON

A L'IMPRIMEUR DE SES MÉMOIRES.

Vous m'apprenez que vous allez faire une seconde édition de mon ouvrage; c'est une preuve que le public a daigné me conserver ses anciennes bontés : elles m'ont procuré la célébrité dont j'ai joui pendant ma vie; elles font ma consolation sur le bord de la tombe où je suis prête à descendre.

Il m'eût été bien doux de lui prouver ma respectueuse reconnaissance par quelque addition qui pût lui plaire, et faciliter l'étude de nos chefs-d'œuvre tragiques. On n'a point de guide dans l'histoire pour établir les rôles de Viriate dans *Sertorius*, d'Aménaïde dans *Tancrède*, et d'Idamé dans l'*Orphelin de la Chine*. Des traits épars, des probabilités, les mœurs, les idées les plus généralement adoptées de tel ou tel siècle, ne suffisent pas pour leur donner un caractère vraiment national.

Je crois que Viriate doit présenter dans sa physionomie, dans ses sons, l'indignation et

la terreur qu'excitait dans tout l'univers la dictature de Sylla, et tout ce que la juste ambition d'une reine spirituelle et fière peut produire de véritable grandeur. C'est un des rôles de Corneille qui demandent le plus d'attention pour éviter la diction trop ampoulée ou trop familière; les seuls moyens que j'en connaisse, sont d'être posée, simple et noble.

Pour Aménaïde, il faut chercher dans les peuples républicains tout ce que la fierté d'un être libre, la rigidité des mœurs, l'amour des lois, de l'ordre et de l'humanité peuvent inspirer de vertus, de fermeté, de courage dans l'âme passionnée d'une jeune fille.

Le respect filial est, à la Chine, la première des lois et la base de toutes les vertus civiles. S'il est dans l'homme de se partager quelquefois entre l'erreur et la vérité, je doute qu'il lui soit possible de se partager entre le crime et la vertu. Un fils dénaturé ne peut être un digne époux, un digne père. C'est d'après ces trois devoirs si nécessaires à l'ordre général, au bonheur des individus, que j'avais tâché de peindre la fermeté, le calme et la tendresse d'Idamé.

Ces aperçus sont insuffisans, j'en conviens; mais que pourrait de plus une femme succombant sous les douleurs les plus aiguës et les

plus continuelles, perdant la vue à chaque instant, abandonnée à la plus triste solitude, manquant souvent du nécessaire au soutien de sa vie, et maintenant dans sa soixante-dix-septième année (1)? Il est possible, toutefois, que cette faible esquisse soit utile; elle peut inspirer de l'émulation, donner du goût pour les recherches, à toutes celles qui désireront de me faire oublier.

Il m'est revenu que quelques personnes me blâmaient d'avoir parlé de mademoiselle Dumesnil de son vivant. Je supplie qu'on se rappelle qu'elle est âgée de plus de quatre-vingts ans, que mon expresse volonté était que mes réflexions, faites pour moi seule, ne fussent connues que dix ans après ma mort. On sait la loi qu'on m'a imposée de les faire imprimer moi-même. J'étais alors dans un état de langueur qui ne me permit ni de relire mon manuscrit, ni d'en suivre l'impression. J'ignore si mademoiselle Dumesnil se ressouvient d'une conversation tenue entre elle et moi, dans sa loge, dix ou douze ans avant ma retraite du théâtre; je proteste qu'elle est de toute vérité; je l'atteste même comme une preuve

(1) Ceci est écrit dans le mois de germinal an VII de la république (mars et avril 1798).

des grands talens que je lui reconnaissais alors, et du désir que j'avais qu'elle les augmentât encore.

Plus je relis cet article, moins il me paraît possible de le supprimer ou de le changer. Voltaire a commenté Corneille, pour guider les jeunes poètes dans la route qui conduit à l'immortalité, et les sauver des piéges que tendent à chaque pas l'ignorance et la présomption. Moi, j'ai le désir d'aider de jeunes acteurs à reconnaître les sentiers qui mènent à la célébrité; je n'ai pu choisir un modèle plus imposant que les talens et les erreurs de mademoiselle Dumesnil : j'ai pour elle la considération que je dois à son âge, à cinquante ans de travaux, autant agréables au public qu'utiles et chers à ses camarades; je gémis de lui voir partager l'affreuse misère de tous les pensionnaires de l'ancienne Comédie Française. Mais puisqu'on me permet de donner des avis sur la tragédie, je crois qu'on doit aussi me permettre de les fortifier de toutes les vérités qui me sont connues.

REFLEXIONS

SUR

LA DÉCLAMATION THÉATRALE.

On veut que j'écrive sur un art que j'ai long-temps professé. On croit que les réflexions que j'ai faites pour m'y rendre supportable pourraient être de quelque secours à ceux qui se destinent à courir la même carrière; que peut-être le public ou du moins les amateurs du spectacle verraient avec plaisir les routes que j'ai suivies pour parvenir à les émouvoir. Mais il est si différent de réfléchir ou d'écrire; il me paraît si difficile de me faire comprendre sans le secours de la physionomie, du geste ou de la voix; je me méfie si prodigieusement de moi-même, que je tremble autant en prenant la plume, que je tremblais en paraissant devant le public. L'amitié m'impose la loi d'écrire, et mon âme sensible ne sut jamais lui résister. Sans aucun plan, et vraisemblablement sans aucune suite, mais sûrement sans prétention, je vais tracer

ce que je juge nécessaire à cet art, beaucoup plus pénible et plus difficile qu'on ne croit.

La première étude de ceux qui se destinent au théâtre doit être de s'examiner eux-mêmes.

ORGANE ET PRONONCIATION.

Ayant à se faire entendre de toutes les parties de la salle, il est indispensable d'avoir une voix forte et sonore.

Pour donner les nuances à tout ce qu'elle doit peindre, il faut qu'elle soit juste, moelleuse, facile, susceptible de toutes les intonations possibles.

La voix qui manque d'étendue ou de sensibilité, ne peut suffire à tous les rôles de grande passion, tels que ceux de Phèdre, Orosmane, etc.

Le grasseyement, le susseyement (1), des

(1) Ce mot n'est pas français, et n'est guère connu que dans les coulisses. On entend par là le défaut de prononciation, qui consiste à changer les consonnes *j* et *g*, et l'articulation *ch* en *z* et en *s*, et à dire par exemple :

Ser amant, non zamais ze ne serai volaze.

Madame de Sévigné, dans une de ses lettres, contrefait, par écrit, la prononciation de madame Du

tons faux, des sons secs, des accens de province, sont des obstacles insurmontables pour la véhémence, la noblesse, la justesse et la sensibilité de l'expression.

Les vers de Racine et de Voltaire sont les plus doux et les plus harmonieux de notre langue : qu'à talent égal, on les fasse réciter par un organe libre, et par un organe défectueux, on verra que le libre n'ôte rien à leur beauté ; maître d'élancer ses sons, de les précipiter, de les ralentir, de les éteindre ; susceptible enfin de toutes les modulations, il laisse au vers, et son charme et sa pompe. L'autre, forcément, ralentit pour se faire entendre, ou ne donne que des sons inarticulés, s'il est rapide ; valeur, véhémence, précision, harmonie, élégance, noblesse, tout est détruit.

Qu'on se rappelle tous les acteurs qu'on a vus ; il ne fut jamais de grands talens avec ce défaut. Une jolie figure, un âge intéressant, des dispositions le font excuser quelquefois ; mais la figure et les jeunes années passent :

Ludre, et lui fait dire : *Ah, Zésu! matame le Grignan, l'étranze sòze t'être zetée toute nue dans la mer!* (Lettre du 13 mars 1671.)

les espérances se réalisent rarement avec des disgrâces tenant à la nature, et que l'âge ne fait qu'accroître. J'en donnerai Grandval pour exemple. Ce comédien charmant, plein de grâces, d'esprit et de chaleur, avec qui ce qu'on nomme *décence théâtrale* a quitté la scène, qu'on ne remplacera peut-être jamais dans les petits-maîtres de bonne compagnie, et dans le haut comique, ayant la sagesse de ne se montrer que dans des rôles convenables à son âge, a été forcé de se retirer avant cinquante ans, par le dégoût que son grasseyement inspirait au public, dont il avait été l'idole. La jeunesse et la beauté en font une grâce de plus dans le monde; mais c'est un défaut intolérable au théâtre.

Je conviens cependant qu'il est des cas où l'exception est indispensable. Le grand talent de Préville, (1) offrant dans ses débuts même le comédien le plus agréable et le plus consommé, était au-dessus de toutes les lois.

---

(1) Préville ne grasseyait pas tout-à-fait; mais il avait dans la prononciation un léger embarras qui n'était pas très-désagréable, et auquel le public avait dû aisément s'accoutumer.

Une seule imperfection ne peut rien contre la réunion de la gaîté, de l'esprit, du savoir et des grâces, surtout dans le comique. Le bredouillement de Poisson ajoutait peut-être encore à son talent, dans sa jeunesse. Mais se faire entendre est la première obligation du comédien, et celui qui grasseye ne doit avoir ni la volonté ni la permission de vieillir au théâtre.

FORCE.

Une bonne constitution est un point capital. Il n'est point de profession plus fatigante. Des nerfs, des poumons, un estomac délicat, ne peuvent suffire long-temps à la tragédie.

J'ai trouvé sur mon chemin beaucoup de jeunes auteurs et de belles dames qui pensaient que rien n'était plus facile que de jouer Mahomet, Mérope, etc.; que l'auteur avait tout fait; qu'apprendre les vers et s'abandonner à la nature était tout pour le comédien. *La nature!* que de gens prononcent ce mot sans en connaître l'étendue! Chaque sexe, chaque âge, chaque état n'en a-t-il pas une à part? La différence des temps, des pays, des mœurs, des usages n'a-t-elle pas la plus grande influence?

Quelle étude ne faut-il pas faire d'abord pour cesser d'être soi? pour s'identifier avec chaque personnage? pour parvenir à peindre l'amour, la haine, l'ambition, tous les sentimens dont l'homme est susceptible; et toutes les nuances, toutes les gradations par lesquelles ces divers sentimens arrivent à la plus grande expression?

Tous les arts, tous les métiers ont des principes connus; il n'en existe point pour le comédien tragique. C'est dans l'histoire de tous les peuples du monde qu'il doit puiser ses lumières; la lire ne serait rien: il doit l'approfondir, se la rendre familière jusque dans les plus petits détails, adapter à chaque rôle tout ce que sa nation peut avoir d'originalité; il doit réfléchir sans relâche, répéter cent et cent fois la même chose, pour surmonter les difficultés qu'il rencontre à chaque pas. Ce n'est point assez d'étudier son rôle, il faut qu'il étudie l'ouvrage entier afin d'en masquer le faible, d'en faire sentir les beautés, et de subordonner son personnage à l'ensemble de la pièce; il doit étudier le goût du public, scruter le cœur de tous ceux qui l'approchent, démêler les rapports, les pourquoi de tout ce qu'il

voit, de tout ce qu'il entend : tel est le travail secret du comédien.

Je suis loin de croire qu'on ne puisse pas aller beaucoup plus loin que moi. Plus d'esprit, plus de santé, peuvent faire trouver des moyens qui m'ont échappé ; mais je n'ai dû le peu que je pouvais valoir qu'au plan d'étude que je viens de tracer. J'étais née forte, courageuse ; le travail était un plaisir pour moi : cependant ce n'est qu'en bravant les douleurs et la mort que j'ai pu compléter les vingt années imposées au comédien. Dans tout ce que je viens de dire, le plus terrible n'est point encore prononcé ; c'est l'indispensable nécessité d'être continuellement pénétré des événemens les plus tristes et les plus tragiques ; l'acteur qui ne se les rend pas personnels, n'est qu'un écolier qui répète sa leçon ; mais celui qui se les approprie, et dont les larmes constatent les recherches profondes, déchirantes de ses études, et l'oubli de sa propre existence, est certainement un être misérable, et j'ose avancer qu'il faut une force plus qu'humaine pour *bien jouer* la tragédie plus de dix ans.

A ces travaux il faut ajouter l'étude de différens talens, de diverses connaissances dont

je parlerai dans la suite ; il faut ajouter la fatigue des voyages de la cour ; celle des répétitions, des lectures générales, des assemblées, des veilles nécessitées par les changemens qui surviennent dans les répertoires, des soins de ses vêtemens, de ses affaires domestiques, et la fatigue enfin des représentations. D'après cet exposé, je ne crois pas qu'on disconvienne de la nécessité d'avoir une constitution saine et forte. En me rappelant mon plan d'études, j'espère qu'on me pardonnera de me rappeler aussi que j'ai souvent ri des sottises qu'on disait, en me reprochant d'avoir de l'art. Eh! que voulait-on que j'eusse? Étais-je, en effet, Roxane, Aménaïde ou Viriate? Devais-je prêter à ces rôles mes propres sentimens et ma façon d'être habituelle? Non, sans doute. Que pouvais-je substituer à mes idées, mes sentimens, mon être enfin? L'art, parce qu'il n'y a que cela ; et si jamais il m'est arrivé d'avoir l'air vraiment naturel, c'est que mes recherches, jointes à quelques dons heureux que m'avait faits la nature, m'avaient conduite au comble de l'art.

EXEMPLE DE LA NÉCESSITÉ DE RAPPORTER TOUT A L'ART.

La même actrice est ordinairement chargée des rôles d'Ariane et de Didon. Ces deux personnages ont à manifester le même amour, la même crainte et le même désespoir. Si l'on s'en rapportait à cette nature qu'on exalte si fort aujourd'hui, on pourrait croire que ce qui suffit à l'un de ces rôles suffit à l'autre: les différences en sont extrêmes. Didon est veuve et reine absolue; son expérience et l'habitude de commander permettent de l'assurance dans ses yeux, de l'imposant dans sa voix, de l'emportement dans ses reproches. Ariane, fille fugitive, suppliante, doit baisser ses regards en disant: *Je vous aime;* ses reproches doivent être faits d'une voix douce et craintive; il faut que la pudeur ait l'air d'arrêter sans cesse les éclats de son désespoir, et qu'elle n'en permette le comble que sur la perfidie de sa sœur. D'après ces différens caractères, il faut arranger sa physionomie, l'habitude entière du corps, les gestes fiers ou moelleux, la démarche imposante ou modeste que ces diffé-

rens caractères demandent. En bonne foi, parviendrait-on à tout cela sans art?

Il est plus difficile de trouver de bons acteurs que de bonnes actrices. Les personnes qui se destinent au théâtre sont nées pour la plupart de parens obscurs et malaisés. L'impossibilité de faire de bonnes études, d'avoir des maîtres et des livres, la société dans laquelle la médiocrité force à vivre, étouffent le talent qu'une autre position aurait pu développer et faire naître dans les hommes.

Les femmes ont plus d'avantages. A peu de chose près, l'éducation est la même pour tout le sexe qui n'est pas décidément peuple; un peu d'esprit, de figure et d'honnêteté leur acquiert presque toujours la protection des femmes, et les hommages des hommes; l'indulgence et la galanterie les encouragent; les arts, les talens, s'offrent en foule à l'émulation des jeunes filles; elles sont plus facilement admises dans les sociétés des gens de lettres, et de ce qu'on nomme *bonne compagnie;* elles voient, elles entendent, elles peuvent comparer : leurs idées se débrouillent, leur raison se forme, leurs connaissances s'accumulent, et quand l'esprit et la beauté les

secondent, leur adresse, leur sensibilité, la finesse et la vivacité de leurs aperçus, quelques exemples, et ce sentiment inné chez elles qu'il n'est rien à quoi elles ne puissent prétendre, leur donnent le pouvoir de paraître tout ce qu'elles veulent.

Voyez ce que sont primitivement les femmes qu'on destine au sérail du grand-seigneur, et ce qu'elles deviennent lorsque la préférence les tire de la foule des esclaves. Racine les a toutes peintes dans le rôle de Roxane, et toute femme qui s'ingénie pour être quelque chose, doit se reconnaître dans ce rôle.

Depuis que le théâtre existe, on ne peut compter que trois acteurs dans le grand genre: Baron, Dufrêne et Lekain.

Baron (1) eut l'avantage d'être élevé par

(1) Michel Baron, fils d'un autre Michel Boyron, dit Baron, qui avait été un bon comédien, mais qui fut de beaucoup surpassé par son fils.

Celui-ci monta sur le théâtre dès son enfance, reçut, étant fort jeune, des leçons de Molière, et porta, dit-on, au plus haut degré de perfection l'art de représenter des personnages tragiques et comiques. Il marcha sur les traces de Josias sieur de Soulas, dit Floridor, qui s'était défendu de l'emphase, de la déclamation fausse

Molière. Il avait de l'esprit, une figure imposante, et passait sa vie avec ce que la France avait de plus illustre.

---

et chantante des Mondory, des Devilliers, des Montfleury, des Beauchâteau, que Molière a ridiculisés dans *l'Impromptu de Versailles*, etc. Baron fut, comme Floridor, simple et naturel avec noblesse. Il ne voulait pas qu'on dît *déclamer*, mais *réciter* la tragédie. Il tenait dans le comique les premiers rôles, les petits maîtres, et quelques amoureux, comme Horace de *l'École des femmes*; Pamphile de *l'Andrienne*, et Amphitryon, dans la pièce de ce nom. Dans sa vieillesse, en même temps qu'il jouait Venceslas, D. Diègue dans *le Cid*, il faisait aussi Arnolphe de *l'École des femmes*; Simon dans *l'Andrienne*, etc.; il y avait une si grande vérité dans son jeu, dit Collé qui l'avait vu, et tant de naturel, qu'il vous faisait oublier le comédien. Il possédait tous les avantages extérieurs, une belle taille, une belle figure, un son de voix admirable. On le surnomma le *Roscius* français. Il quitta le théâtre en 1691, n'ayant guère que trente-huit ans. Après une retraite qui dura vingt-neuf années, il reparut sur la scène le 10 avril 1720, à l'âge de soixante-sept ans environ, et il y resta jusqu'en 1729, époque de sa mort. Il a été auteur, et a laissé un recueil de comédies dont plusieurs sont estimées. A ses rares talens, il joignait une vanité si excessive, qu'on était souvent tenté de se moquer de lui hors du théâtre, autant qu'on l'avait applaudi sur la scène.

Comme les autres acteurs, il cadençait et déclamait les vers dans ses jeunes années; mais à force de s'exalter lui-même, de s'égaler, autant qu'il le pouvait, aux premiers personnages de l'état qui l'admettaient près d'eux, la simple et véritable grandeur lui devint familière : il la porta dans tous ses rôles, et c'est à lui qu'on doit les premières leçons de cette vérité, qu'il est toujours si difficile d'atteindre.

Dufrêne (1), plus éblouissant que profond,

(1) Quinault père jouait l'emploi dit des *Manteaux*; il eut cinq enfans, deux fils et trois filles, qui tous prirent le parti du théâtre, et tous se distinguèrent dans cette profession, particulièrement Quinault-Dufrêne, dont il est ici question, et mademoiselle Quinault la cadette. Dufrêne débuta en 1712, joua les premiers rôles tragiques et comiques; se retira en 1741, n'étant pas encore très-âgé, et mourut à Paris en 1767.

Mademoiselle Clairon l'avait vu jouer, quoiqu'elle n'eût que dix-huit ans, lorsqu'il se retira; aucun motif de rivalité n'a pu influer sur le jugement qu'elle porte de cet acteur; on peut donc l'admettre avec assez de confiance. Il paraît que Dufresne fut un bel et brillant acteur plutôt qu'un comédien profond et pathétique; il n'approcha point de Baron pour le ta-

noble, mais jamais terrible; plein de chaleur, mais sans ordre, sans principes, sans aucun de ces grands traits qui caractérisent le génie, n'a pu devoir ses succès qu'aux suprêmes beautés de toute sa personne et de son organe; et l'on ne peut disconvenir que le public de ce temps-là n'exigeait pas ce qu'il exige aujourd'hui.

Lekain (1), simple artisan, n'ayant qu'une

---

lent; mais il eut autant d'orgueil que lui, si même il n'en eut davantage. Il joua le *Glorieux* d'original, et l'on assure que jamais rôle ne convint mieux à l'acteur qui en fut chargé.

(1) Le mot de *simple artisan* veut une explication. Le père de Lekain était orfévre : son fils embrassa d'abord cette profession, et s'appliqua surtout à la confection des instrumens de chirurgie en argent. Il avait appris le dessin, et reçu une bonne éducation ; il pouvait s'attendre à une existence honorable dans son état, lorsque la passion de jouer la tragédie s'empara de lui. Ce fut Voltaire qui, après avoir essayé inutilement de le détourner de la carrière du théâtre, lui trouvant un véritable germe de talent, le soutint, l'encouragea, lui donna des leçons, l'aida de ses conseils et de sa bourse; Lekain fut toute sa vie reconnaissant des bontés du grand homme qui avait été son protecteur. Il débuta sept ans après mademoiselle Clairon, en 1750,

figure déplaisante et sale, une taille mal prise, un organe sourd, un tempérament faible, s'élance de l'atelier au théâtre ; et sans autre guide que le génie, sans autre secours que l'art, se montre le plus grand acteur, le plus beau, le plus imposant, le plus intéressant des hommes. Je ne compte ni ses premiers essais, ni ses derniers efforts : dans les uns, il doutait, tentait, se trompait souvent, et cela devait être ; dans les autres, ses forces ne secondaient

---

par le rôle de Titus dans la tragédie de *Brutus*. Il termina sa carrière par le rôle de Vendôme dans *Adelaïde du Guesclin*, qu'il joua le 24 janvier 1778 ; il tomba malade le lendemain, et mourut le 8 février suivant, à l'âge de quarante-neuf ans.

Mademoiselle Clairon, sa rivale de talent et de gloire, le juge ici sévèrement, sans être pourtant tout-à-fait injuste à son égard.

Lekain était d'une taille médiocre, forte et trapue ; mais il grandissait à la scène ; il n'était pas beau, et il le paraissait lorsqu'il jouait ses rôles ; une âme énergique, brûlante, animait les traits de son visage ; sa pantomime était pleine de noblesse et de grâce ; sa voix était naturellement dure et rauque ; mais il avait su la travailler, l'assouplir, la moduler, et il était parvenu à lui donner tantôt les inflexions les plus tendres, tantôt les éclats les plus terribles ; il était toujours

plus ses intentions ; faute de moyens, il était souvent lent et déclamateur ; mais son bon temps est ce qu'on a jamais vu de plus approchant de la perfection.

Sans prévention pour ou contre, je dois pourtant avouer qu'il ne jouait pas également bien tous les auteurs.

Il ne savait pas débiter Corneille ; les rôles de Racine étaient trop simples pour lui. Il ne jouait bien de l'un et de l'autre que quelques

---

imposant, toujours héroïque ; jamais trivial, jamais familier, et cependant toujours vrai ; mais c'était un vrai *idéal*, un vrai surnaturel ; on croyait voir un fils des dieux dans Achille, un noble chevalier français dans Tancrède, un faux prophète dans Mahomet, un sultan et un amant dans Orosmane..... Avec tout cela, était-il un acteur parfait ? non sans doute ; mais il avait tant de grandes qualités, que j'ai oublié ses défauts, moi qui l'ai vu jouer dans ma jeunesse.

Ajoutez que Lekain fut un très-honnête homme, un homme d'un sens droit, plein de sentimens nobles et élevés, sans orgueil et sans vanité ridicule. Il a laissé des Mémoires écrits qui, en le faisant bien connaître, donnent la meilleure idée de sa personne, et prouvent qu'il dut, dans sa vie privée, se concilier autant d'estime et d'amitié qu'il méritait au théâtre d'admiration et d'applaudissemens.

scènes qui permettaient à son âme les grands élans dont elle avait toujours besoin.

Sa perfection n'était complète que dans les seules tragédies de Voltaire. Ainsi que l'auteur, il se montrait continuellement noble, vrai, sensible, profond, terrible ou sublime. Les talens de Lekain étaient alors si grands, qu'on ne s'apercevait plus des disgrâces de son physique.

Il avait fait d'excellentes études; il savait plusieurs langues, lisait beaucoup et jugeait bien : mais sans art, il n'eût jamais rien été.

Revenons à nos principes, dont je me suis peut-être trop écartée. Tous les hommes n'ont pas un génie créateur. Tâchons de frayer des routes à ceux qui ne savent pas s'en faire, et reprenons notre examen.

MÉMOIRE.

Ce n'est qu'en variant les spectacles qu'on peut espérer de faire de bonnes recettes; il faut donc avoir beaucoup d'ouvrages prêts, et par conséquent pouvoir compter sur la mémoire des comédiens.

On n'en devrait recevoir aucun qu'il ne prouvât savoir la moitié de l'emploi pour le-

quel il se présente, ou du moins sans avoir exigé des preuves d'une mémoire prompte et sûre.

L'acteur qui n'a qu'une mémoire ingrate et lente, et qui ne sait rien encore, suffit à peine à l'étude des vers; il ne lui reste plus de temps pour réfléchir; toute recherche lui devient impossible : restreint alors aux seules idées du moment, sans principes, sans moyens de comparaison, hors d'état d'agrandir sa sphère, il met tout à la même teinte, et reste forcément au-dessous de tout ce qu'il représente.

On peut, sans culture, avoir un esprit naturel, et rencontrer quelquefois des vérités simples et touchantes. On a beaucoup de rôles au théâtre auxquels cet esprit suffit.

Britannicus, Iphigénie, Hippolyte, Palmyre: pourvu toutefois qu'on joigne à cet esprit naturel de la jeunesse, un son de voix touchant, des pleurs faciles et de la grâce ou de la beauté; mais ce genre de rôles n'est jamais que le partage de la faiblesse et de la médiocrité. Ceux d'Agrippine, d'Achille, de Phèdre, de Mahomet, exigent un autre esprit.

Les personnes chargées de ces rôles ont autant de recherches à faire pour les bien

jouer, que les auteurs en ont fait pour les bien peindre.

Sans une mémoire dévorante, sûre, inaltérable, il serait impossible que le comédien pût unir des études si profondes à ses travaux journaliers; le génie seul serait insuffisant, et je doute qu'on puisse avoir du génie et même beaucoup d'esprit sans une grande mémoire.

Sans génie, sans esprit même, on peut apprendre avec facilité; si l'on joint à cela du bon sens, de la docilité, un organe flexible, un extérieur noble ou décent, on peut se placer dans les confidens; de grands acteurs seraient déplacés dans cet emploi, parce qu'ils y porteraient trop de prétention.

Pour soutenir l'illusion théâtrale, il faut que chaque personnage apporte autant de soin à rester dans ses limites qu'on en apporte dans le monde à les franchir. D'après ces trois points, on peut, en s'examinant soi-même, se dire ce qu'on est en droit d'entreprendre.

EXTÉRIEUR.

Les mœurs anglaises permettent au théâtre les plus rebutantes vérités; on y représente Richard III avec toutes les défectuosités qu'il

tenait de la nature. Comme il est plus facile de se gâter que de s'embellir; qu'il faut moins d'efforts pour avoir l'air commun que pour avoir l'air imposant; que qui se permet tout, a bien plus de ressources que celui qu'on oblige à n'avoir qu'un genre, j'ose croire l'art du comédien moins difficile à Londres qu'à Paris. Le parterre français n'admet dans la tragédie que des figures élégantes et nobles; il rirait en voyant une bosse et des jambes torses au personnage qui doit exciter sa terreur ou sa pitié. Tout le monde sait que le plus grand monarque peut être aussi mal fait, aussi laid, avoir l'air aussi commun que le dernier paysan de son royaume; que les besoins corporels, les maux physiques, les habitudes familières semblent le rendre égal à tous les autres hommes; mais, quel qu'il soit, le respect que son rang imprime, le sentiment de crainte ou d'amour qu'il inspire, le faste dont il est entouré rend toujours son aspect imposant.

La tragédie n'offre que les plus grands tableaux de la politique, des forfaits, des vertus et des malheurs des maîtres du monde; tous les personnages en sont nobles, toutes les actions entraînantes, les accessoires somptueux;

mais ce n'est qu'un spectacle : on le sait; et sans le concours de toutes les illusions possibles, le public ne voit, n'entend que l'acteur, et perd la douceur d'être trompé.

On annonce Achille, Horace; un héros quelconque qui vient de gagner une bataille en combattant presque seul contre des ennemis formidables, ou bien un prince si charmant que la plus grande princesse lui sacrifie sans regret et son trône et sa vie.... et l'on voit arriver un petit homme fluet, sans force, sans organe (1). Que devient alors l'illusion?

(1) Monvel. Mademoiselle Clairon l'avait désigné ici par la lettre initiale de son nom. Au lieu de citer cet acteur comme un exemple condamnable, elle aurait pu l'indiquer comme une heureuse exception. Monvel avait tant d'intelligence et tant d'âme qu'il faisait oublier ce qui lui manquait du côté des avantages extérieurs. Il avait fini par être en possession des suffrages du public qui l'applaudissait constamment dans tous ses rôles, particulièrement dans celui d'Auguste de *Cinna*. Il avait débuté en 1770, dans les *jeunes premiers;* il joua plusieurs premiers rôles, et prit enfin l'emploi des *pères*. Monvel obtint aussi des succès comme auteur; il a composé des pièces de théâtre, et de très-jolies fables qu'il récitait fort bien, et qu'il faisait encore valoir par la finesse et le charme de son débit spirituel. Il quitta le théâtre en 1806.

Je ne puis encore le concevoir; mais j'ai vu cet acteur, que je viens de peindre, avoir l'audace de tout entreprendre, et recevoir des applaudissemens effrénés.....

O vous, qui vous destinez à cette épineuse carrière! gardez-vous de vous rassurer sur cet exemple : l'erreur du public n'a que des momens; il est, en général, éclairé, sévère, en état de juger, de former même de grands talens. Un parterre assis peut ramener l'ordre, la décence et les lumières. Quelque vil, quelque impudent que soit l'homme qui se vend pour cabaler, on doit espérer de le voir disparaître, en lui ravissant les moyens de se perdre dans la foule (1). Plus de commodité, plus de calme, ramèneront les gens de goût.

---

(1) Mademoiselle Clairon serait bien étonnée peut-être, si elle voyait aujourd'hui combien elle s'est trompée dans sa prédiction. Les applaudisseurs à gages ne pouvant plus, dans un parterre assis, se cacher et se perdre dans la foule, ont pris le parti de se montrer à découvert. C'est un état, une profession; ils vont offrir leurs services aux acteurs, aux auteurs; ils entreprennent les succès à forfait, au rabais; ils vont sur les brisées les uns des autres, car ils sont plusieurs entrepreneurs en chef, dont chacun a ses commis, ses

Les acteurs, réduits à leur seule valeur, s'occuperont plus sérieusement de leur devoir; ils sentiront la nécessité de mériter des applaudissemens qui ne pourront plus s'acheter, et qui sont la seule consolation de leur état.

Ayez donc tout ce qu'il faut pour plaire; ne vous présentez jamais au théâtre sans avoir reçu de la nature tous les dons que cet état demande, ou du moins sans avoir les moyens et la volonté de trouver, à force d'art et d'étude, l'équivalent de ce que la nature vous aura refusé.

Voici ce que je désirerais pour les personnages de la tragédie.

---

subordonnés, ses travailleurs; ils se disent *attachés* à tel ou tel théâtre; ils assurent qu'ils *ont la confiance* de messieurs ou de mesdames tels et telles qui se louent de la manière *dont ils les ont servis*. Enfin, un auteur qui fait représenter une pièce a bien de la peine à se défendre de ces honteux traités; la plupart s'y soumettent comme à une nécessité dégoûtante; quant aux acteurs, il n'en est guère qui n'ait, parmi les applaudisseurs, ses affidés, ses gagistes, qu'il paye en billets de spectacle, et en argent; il y a des prix faits pour être applaudi aux entrées, aux sorties, et même pour être redemandé après le spectacle : c'est un tarif que, dans les coulisses, tout le monde sait par cœur.

TYRANS.

Dans l'emploi des tyrans, je voudrais un homme de très-grande taille, maigre, ayant l'œil creux, le regard errant, les sourcils épais, la physionomie sombre, ne parlant, ne gesticulant jamais qu'avec l'air de la méfiance, et n'offrant, dans tout son ensemble, qu'un homme continuellement dévoré de projets et de remords.

Il me semble que le comédien qui posséderait, ou parviendrait à se donner cette façon d'être, n'aurait plus après qu'à dire les vers; les trois quarts de ses études seraient faits.

ROIS.

Je voudrais pour l'emploi qu'on appelle à la comédie, l'*emploi des rois*, une taille majestueuse, une physionomie vénérable, un son de voix imposant, dont les accens pussent être sévères et doux à volonté; une démarche et des mouvemens nobles et mesurés; enfin, un ensemble qui me peignît l'habitude du commandement, l'indulgence de l'expérience et la sérénité des vertus.

PREMIER RÔLE D'HOMME.

Le premier rôle en homme doit avoir une taille au-dessus de la moyenne; n'être ni gras, ni maigre : la graisse est ignoble au théâtre, et la maigreur a l'air mesquin. Il faut qu'il soit bien pris dans sa taille, et qu'elle n'ait aucune défectuosité sensible; qu'elle annonce la force, et qu'elle soit élégante.

S'il est beau, tant mieux, pourvu que ce soit une beauté mâle : des traits délicats seraient un défaut.

Cet emploi demande la plus grande expression, la plus grande mobilité dans la physionomie : il faut qu'elle soit en état de tout peindre. Le visage qui reste immobile, prouve l'ignorance. Mais quels que soient le savoir et l'intelligence, il faut que la nature les seconde. La physionomie n'est expressive qu'avec de grands traits, l'œil bien ouvert, le sourcil marqué, la bouche un peu saillante et des cheveux bruns. Les petits traits se confondent à très-peu de distance; un petit œil peut être fin, spirituel, mais jamais imposant; la bouche renfoncée ne peut jamais exprimer la douleur; et la couleur blonde est fade au théâtre.

JEUNES PREMIERS RÔLES D'HOMMES.

L'emploi des jeunes premiers rôles ne demande point autant de force et de recherche, si c'est à lui seul qu'on veuille s'en tenir. Cependant il est des rôles dans cet emploi, tels que le Cid, don Pèdre dans *Inès*, Séide dans *Mahomet*, qu'on ne peut rendre sans le plus grand talent. Mais le public excuse les fautes qu'on y peut faire, lorsque ce sont de jeunes commençans qui les jouent; il sait que ce n'est qu'après de très-longues études qu'on peut parvenir à vaincre les difficultés; en lui prouvant de l'intelligence, il encourage et se montre indulgent. Mais comme c'est par cet emploi qu'on s'essaie, qu'on s'enhardit aux rôles les plus difficiles; que qui jouit d'un succès se flatte aisément de les mériter tous; que la fable de la grenouille est l'histoire de beaucoup de comédiens, je voudrais qu'on n'en reçût jamais un qu'il n'eût tous les moyens nécessaires pour tout tenter.

CONFIDENS.

Les supérieurs du spectacle et les comédiens mêmes croient que le premier venu suffit aux

rôles de confidens. Je suis loin de penser ainsi; cet emploi demande une intelligence très-fine et très-attentive ; de plus, ils représentent presque tous des gouverneurs, des princes, des ministres, des généraux, des ambassadeurs, des capitaines des gardes, ou des favoris; ils sont les dépositaires de tous les grands secrets : on les charge des ordres les plus importans. Est-il possible que tout cela convienne à des jeunes gens? à des êtres sans noblesse, sans maintien, et souvent de l'ignorance la plus profonde?

Cet emploi, souvent trop négligé par les auteurs, demande des acteurs adroits, décens, imposans même, pour ne pas exciter le rire dans les vers dont la tournure a vieilli, dans des monosyllabes toujours très-difficiles à bien dire. Les récits exigent un organe susceptible de toutes les intonations, une physionomie en état de tout peindre; il faut donc être infiniment scrupuleux sur le choix des personnes qui doivent jouer cet emploi, et n'en plus faire la place d'un protégé. La sottise et l'ignorance doivent être attentivement bannies du théâtre.

Je me souviens qu'étant très-malade, ayant

Ariane à jouer, et craignant de ne pas suffire à la fatigue de ce rôle, j'avais fait mettre un fauteuil sur le théâtre pour m'en aider en cas de besoin. Les forces en effet me manquèrent au cinquième acte, en exprimant mon désespoir sur la fuite de Phèdre et de Thésée; je tombai dans le fauteuil, presque sans connaissance. L'intelligence de mademoiselle Brilland, qui jouait ma confidente, lui suggéra d'occuper la scène par le jeu de théâtre le plus intéressant : elle vint tomber à mes pieds, prit une de mes mains, qu'elle arrosa de larmes; ses paroles, lentement articulées, interrompues par des sanglots, me donnèrent le temps de me ranimer; ses regards, ses mouvemens me pénétrèrent, je me précipitai dans ses bras; et le public, en larmes, reconnut cette intelligence par les plus grands applaudissemens.

Une actrice ordinaire eût répondu tout de suite, et la pièce n'eût point été achevée.

DIVISION DES RÔLES DE FEMMES.

Tous les rôles de femmes, sans exception, exigent l'ensemble le plus noble : ce sont des reines, des princesses, ou des femmes de la

plus grande dignité. Je les divise en quatre genres :

Mères, rôles forts, rôles tendres, confidentes.

Il est rare que la même actrice ait la force et le talent de les jouer tous; d'ailleurs, la même pièce présente quelquefois trois de ces genres réunis. Il faut donc indispensablement qu'il y ait, en même temps, trois actrices, et que chacune d'elles ait en chef un de ces emplois.

MÈRES.

Je voudrais que celles qui se destinent aux rôles de mères qui ont de grands enfans, telles que Cléopâtre, Agrippine, Sémiramis, ne fussent plus de la première jeunesse.

Jusqu'à vingt ans, il me paraît impossible d'avoir d'autres connaissances que celles des devoirs de son sexe, des sentimens de la nature, et d'une partie du pouvoir de l'amour.

L'étude du cœur humain, et des différentes passions qui le remplissent, demande une raison formée par le temps, les réflexions, les exemples, l'expérience enfin.

On n'acquiert cette connaissance qu'à force

d'âge, je le sais bien; mais le public ne doit jamais demander à ceux qui commencent, que des espérances fondées. Qui saurait beaucoup, ne se présenterait sûrement pas au théâtre. Les préjugés et le despotisme rendent cet état trop odieux : l'heureux âge où l'on s'ignore est le seul qui le justifie. Mais je voudrais qu'on ne jouât pas les rôles de mères avant l'âge de vingt-cinq ans ; qu'on eût au moins des restes de beauté ; que la taille fût au-dessus de la médiocre. Les petites femmes sont rarement imposantes ; les trop grandes manquent trop souvent de grâces, et l'on en voit peu sans quelques disproportions dans l'ensemble. De plus, les convenances théâtrales ne permettent pas que la taille des hommes y soit absorbée par celle des femmes.

RÔLES FORTS.

Dans ce que j'appelle rôles forts, comme Émilie, Électre, Hermione, je désire le plus grand caractère de fierté dans tout l'ensemble, la physionomie la plus mobile, et l'organe le plus imposant ; que la démarche, le regard, tous les mouvemens quelconques, annoncent le courage et même l'audace ; mais il faut bien

se garder de confondre l'air de l'audace avec celui de la hardiesse ; le premier naît souvent de l'élévation de l'âme, et l'autre n'annonce presque jamais que sa dégradation. La noblesse du sang, la pureté des mœurs, la modestie du sexe, ne doivent jamais disparaître ; on en doit retrouver les habitudes dans les plus grands emportemens de l'amour, du désespoir et de la vengeance.

On dit que la nature n'a qu'un cri. Soit, pourvu que le maintien m'apprenne quel est le rang, quels sont les mœurs de l'être qui prétend m'émouvoir.

Chaque état a des modifications différentes. Le mercenaire n'a pas le maintien du bourgeois qui l'emploie ; le bourgeois est timide devant un grand seigneur ; la noblesse n'approche de ceux qui la commandent qu'avec l'air de la subordination, et tous, sans exception, baissent un œil respectueux devant le maître.

Le théâtre n'est que la représentation de ce qu'on voit de plus imposant dans le monde. La pureté des expressions qu'on emploie dans la tragédie, l'importance des événemens, la dignité des personnages, prouvent assez que

rien n'y doit être arbitraire; qu'on n'y doit jamais souffrir l'air d'indécence et le ton trivial; que ce n'est point dans les mœurs populaires et licencieuses qu'il faut aller chercher ses modèles, et qu'il est impossible d'unir, dans un même cadre, un Raphaël et un Calot.

RÔLES TENDRES.

Les rôles tendres exigent une physionomie douce, un son de voix touchant, des pleurs faciles, des gestes moelleux et peu fréquens, un ensemble modeste, une démarche mesurée, une taille élégante, et, s'il se peut, dans la proportion des tailles médiocres. Les petites femmes paraissent jeunes plus long-temps, et tout ce qui semble tenir encore à l'enfance, émeut avec plus de facilité.

La plus grande partie de cet emploi ne présente que de jeunes filles sans expérience, timides, osant à peine s'avouer l'amour qu'elles ressentent, et celui qu'elles inspirent. J'invite l'actrice chargée de cet emploi à ne jamais perdre de vue l'air de pureté, de candeur que son âge et son rang exigent. En peignant ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, il faut éviter avec soin tout ce qui peut peindre

la volupté. Le ton, le maintien, le regard d'une femme coquette ou galante, ne peuvent jamais convenir à l'innocence. La tragédie doit être l'école des mœurs pures, comme elle l'est des grandes actions.

CONFIDENTES.

Je désire, pour l'emploi des confidentes, une femme d'un âge fait pour inspirer de la confiance, d'une physionomie sage, décente, ne portant jamais ses regards hors de la scène, et paraissant y prendre assez de part pour tenir son coin dans le tableau, mais sans prétendre, toutefois, en être un des principaux personnages, à moins d'un cas semblable à celui que j'ai cité.

VÊTEMENS.

Je demande, à toutes les femmes en général, l'attention la plus scrupuleuse à leurs vêtemens : le costume ajoute beaucoup à l'illusion du spectateur, et le comédien en prend plus aisément le ton de son rôle; cependant le costume, exactement suivi, n'est pas praticable; il serait indécent et mesquin. Les draperies d'après l'antique dessinent et découvrent

trop le nu (1) : elles ne conviennent qu'à des statues et des tableaux; mais, en suppléant à ce qui leur manque, il en faut conserver les coupes, en indiquer au moins les intentions, et suivre, autant qu'il est possible, le luxe ou la simplicité des temps et des lieux. Des bandelettes, des fleurs, des perles, des voiles, des pierres de couleur, étaient les seuls ornemens que les femmes connussent avant les établissemens du commerce des Indes, et la conquête du Nouveau-Monde.

Je désire surtout qu'on évite avec soin tous les chiffons, toutes les modes du moment. La coiffure des Françaises, à l'instant ou j'écris, l'amas et l'arrangement monstrueux de leurs cheveux, donnent à leur ensemble une disproportion choquante, dénaturent les physionomies, cachent le mouvement du cou, et donnent l'air hardi, engoncé, roide et sale. La seule mode à suivre est le costume du rôle qu'on y joue.

---

(1) Nos actrices, à ce qu'il me semble, ne craignent plus les costumes qui découvrent et qui dessinent; elles se drapent comme les statues antiques, d'une manière qui accuse les formes, sans doute par amour pour la nature et pour la vérité.

On doit surtout arranger ses vêtemens d'après les personnages; l'âge, l'austérité, la douleur, rejettent tout ce que permet la jeunesse, le désir de plaire, et le calme de l'âme. Hermione avec des fleurs serait ridicule : la violence de son caractère, et le chagrin qui la dévore, ne lui permettent ni recherches ni coquetterie dans sa toilette; elle peut avoir un habit magnifique, mais il faut que l'air le plus négligé dans tout le reste prouve qu'elle ne s'occupe point d'elle-même. Le premier coup d'œil que le public jette sur l'actrice doit le préparer au caractère qu'elle va développer.

DANGER DES TRADITIONS.

L'ignorance et la fantaisie font faire tant de contre-sens au théâtre, qu'il est impossible que je les relève tous; mais il en est un que je ne puis passer sous silence, c'est de voir arriver Cornélie en noir.

Le vaisseau dans lequel elle fuit, le peu de momens qui se sont écoulés entre l'assassinat de son époux et son arrivée à Alexandrie, n'ont pu lui laisser le temps et les moyens de se faire faire des habits de veuve, et certaine-

ment les dames romaines n'avaient point la précaution d'en tenir de tout prêts dans leur bagage. La célèbre Lecouvreur, en se faisant peindre dans ce vêtement, prouve qu'elle le portait au théâtre : ce devrait être une autorité imposante pour moi-même ; mais d'après la réputation qui lui reste, j'ose croire qu'elle n'a fait cette faute que d'après quelques raisons que j'ignore, et qu'elle-même en sentait tout le ridicule. J'ai vu jouer Électre en habit couleur de rose, garni très-élégamment en jai noir ; j'en ai conclu que toute tradition n'était pas bonne, et qu'il n'en fallait suivre aucune sans l'examiner.

SUR LE BLANC.

L'usage du blanc est aujourd'hui presque général sur tous les théâtres. Cet éclat emprunté dont personne n'est la dupe, et contre lequel tous les gens de goût murmurent, grossit et jaunit la peau, éteint et cercle les yeux, absorbe la physionomie, fait disparaître la précieuse mobilité des muscles, et met continuellement ce qu'on entend en contradiction avec ce qu'on voit.

J'aimerais autant ramener l'usage des mas-

ques des anciens; on y gagnerait au moins, pour l'étude de sa diction, le temps qu'on perd à se faire un visage. La terreur, la suffocation de la rage, les éclats de la colère, les cris du désespoir peuvent-ils s'accorder avec un visage plâtré, sur lequel rien ne se peut peindre?

Tous les mouvemens de l'âme doivent se lire sur la physionomie : des muscles qui se tendent, des veines qui se gonflent, une peau qui rougit, prouvent une émotion intérieure, sans laquelle il n'est jamais de grand talent. Il n'est point de rôle qui n'ait des jeux de visage de la plus grande importance : bien écouter, montrer par les mouvemens du visage que l'âme s'émeut de ce qu'on entend, de ce qu'on dit, est un talent aussi précieux que celui de bien dire.

C'est par la physionomie seule qu'on peut fixer la différence de l'ironie au persiflage.

Des sons plus ou moins étouffés, plus ou moins tremblans, ne suffisent pas pour exprimer tel ou tel sentiment de terreur, tel ou tel sentiment de crainte; la physionomie seule peut en marquer le degré.

Comme ce sont mes études qu'on veut con-

naître, je crois pouvoir placer ici ce qui m'est arrivé pour le rôle de Monime.

En apprenant ce rôle, je trouvai dans le quatrième acte :

> Les dieux qui m'inspiraient, et que j'ai mal suivis,
> M'ont fait taire *trois fois* par de secrets avis....

et dans l'acte précédent où Mithridate lui fait avouer son secret, il est impossible de trouver plus de deux réticences.

J'ai consulté toutes les éditions de Racine, toutes disent trois, toutes les actrices à qui j'ai vu jouer ce rôle, disaient *trois*, toutes les recherches que j'ai faites m'ont assuré que mademoiselle Lecouvreur disait *trois*. Quoique *deux* soit un peu plus sourd que *trois*, il fait également la mesure du vers, et n'en détruit point l'harmonie. Il était à présumer que Racine avait eu des raisons pour préférer l'un à l'autre; mais nulle tradition ne m'éclairait, il ne m'appartenait pas de corriger un si grand homme, je ne pouvais pas non plus me soumettre à dire ce que je regardais comme une faute. J'imaginai de suppléer à la troisième réticence par un jeu de visage. Dans le couplet où Mithridate dit :

Servez avec son frère,
Et vendez aux Romains le sang de votre père,

je m'avançai avec la physionomie d'une femme qui va tout dire..... et je fis à l'instant succéder un mouvement de crainte qui me défendait de parler.

Le public qui n'avait jamais vu ce jeu de théâtre, daigna me donner, en l'approuvant, le prix de toutes mes recherches.

Si j'avais mis du blanc, je n'aurais pu rien demander à ma physionomie, j'aurais perdu la douceur d'être applaudie, et la gloire de deviner Racine.

Je consens qu'on aide la nature; j'ai souvent moi-même cherché des secours : toujours malade et n'interrompant jamais mes travaux, la pâleur de la mort était souvent sur mon visage; j'avais remarqué dans les autres que rien ne nuit à l'air de fraîcheur, à l'expression, comme des oreilles et des lèvres pâles : un peu d'art leur rendait la vie. J'adoucissais ou noircissais mes sourcils d'après le caractère que mon rôle exigeait : avec des poudres de différentes couleurs je fesais la même chose à mes cheveux; mais loin de cacher les ressorts qui

font mouvoir la physionomie, j'avais fait une étude particulière de l'anatomie de la tête pour les mettre plus facilement en valeur (1).

Une peau blanche est sans doute agréable, elle communique son éclat à toute la figure; elle donne l'air plus frais, plus net; les veines qu'elle découvre sont presque toujours des beautés, mais elle donne aussi quelquefois l'air languissant et lâche.

La blancheur factice a nécessairement une épaisseur qui cache tout, qui détruit tout. Les pores remplis par le blanc, le talc ou la poudre, donnent de la roideur à la peau, et la crainte de se déranger par trop d'action, fait que le visage reste toujours immobile. D'ailleurs je ne sais point de coquetterie plus gênante, plus humiliante et plus inutile; on craint toujours d'être prise au dépourvu, on ne peut s'approprier le compliment qu'on reçoit pour sa figure; et, je le répète, personne n'en est la dupe.

---

(1) Ceux qui ne pourront pas faire cette étude feront bien de lire la Description de l'âge viril de l'homme, dans l'*Histoire naturelle* de M. de Buffon, vol. IV, pages 278 et suivantes, édition in-8. (*Note de mademoiselle Clairon.*)

TALENS QU'ON PEUT ACQUÉRIR.

DANSE ET DESSIN.

Pour bien marcher, pour se présenter avec noblesse, gesticuler avec grâce et facilité; pour se donner de l'aplomb et de l'ensemble, pour n'avoir jamais d'attitude qui contrarie la nature, il est indispensable de s'instruire à fond de la danse noble et figurée; il faut bien se garder d'apprendre à former des pas, et d'avoir l'air arrangé d'un danseur; mais le reste de son art est de toute nécessité.

Il serait à souhaiter que tous les acteurs eussent au moins un peu de connaissance du dessin, ils sentiraient plus aisément l'importance de l'ensemble de toute une figure; le pittoresque, toujours nécessaire au théâtre, leur serait plus facile à trouver, et pour leurs attitudes et pour leurs vêtemens. Dans les pièces à spectacle, on disposerait plus savamment, et d'une façon plus piquante, les groupes, les masses, qui toujours doivent faire tableau, et mettre en valeur les principaux personnages; mais au défaut de cette connaissance,

j'invite les comédiens à consulter au moins les peintres et les sculpteurs fameux.

MUSIQUE.

Sans prétendre approfondir la musique, il en faut apprendre les élémens, afin de connaître l'étendue de sa voix, de se rendre toutes les intonations faciles, d'éviter les discordances, de graduer ses sons, de les soutenir, de les varier, et de donner aux accens aigus ou plaintifs la modulation qui leur est nécessaire.

Sans cette étude, il est presque impossible de bien jouer Corneille : il est ou si grand, ou si familier, que sans l'extrême sûreté de ses intonations, on court le risque de paraître ou gigantesque ou trivial.

LANGUE, GÉOGRAPHIE, BELLES-LETTRES.

L'étude de la langue est la plus importante de toutes. Le théâtre doit être l'école des étrangers, et de cette partie de la nation qui n'a ni le temps ni le moyen d'avoir des maîtres.

Il est incroyable que des personnes choisies pour représenter les chefs-d'œuvre de la nation, ne sachent pas souvent la valeur d'une longue et d'une brève; qu'elles ne mettent aucune différence entre le singulier et le plu-

riel; qu'elles confondent les genres, qu'on n'entende jamais leurs terminaisons féminines, et que des accens provençaux, gascons, picards, anéantissent la mélodie, la noblesse et la pureté de notre langue. Tel est cependant le plus grand nombre des comédiens. Qui ne sait pas la valeur des mots ne peut atteindre à la valeur des choses; s'il rencontre, ce n'est que par hasard, et je ne puis concevoir comment MM. les gentilshommes de la chambre reçoivent, comment le public tolère les sujets qui se présentent avec ces défauts ou cette honteuse ignorance.

On ne peut lire fructueusement l'histoire sans savoir la géographie; et le droit de juger les auteurs qui travaillent pour le théâtre, fait un devoir au comédien de se donner toutes les connaissances qui peuvent le mettre en état de prononcer, pour juger, sur une seule lecture, du mérite d'un ouvrage qui coûte au moins une année de travail. Une connaissance approfondie des effets et des règles du théâtre, une oreille exercée, un goût sûr, un esprit sage, fin, attentif, ne sont point encore assez; il faut savoir la fable, l'histoire, la géographie, la langue; il faut connaître tous les

genres de poésie, et tous les auteurs dramatiques, anciens et modernes. On peut sentir alors si l'auteur a profité de son sujet, s'il a tiré parti des temps, des lieux, des caractères; s'il est créateur, imitateur ou plagiaire. Une approbation n'est flatteuse, une critique n'est supportable qu'autant qu'on est en état de motiver l'une et l'autre. Ce n'est pas assez d'avoir le droit de recevoir ou de rejeter un ouvrage, il faut se montrer digne de le juger. Environ deux ans avant ma retraite du théâtre, j'ai vu commencer la ligue de quelques auteurs, pour se soustraire au jugement des comédiens; cette prétention de vouloir disposer de la fortune et de la volonté d'une société, sans laquelle, au fond, les auteurs dramatiques ne seraient rien, était autant injuste que le prétexte en était faux et malhonnête. (1)

(1) Mademoiselle Clairon tombe ici dans deux fautes malheureusement trop ordinaires aux comédiens : la première, de mettre les auteurs fort au-dessous des acteurs; la deuxième, d'en parler avec trop peu d'égards et de considération. Est-il vrai que Corneille, Racine, Voltaire, Molière, ne seraient rien sans les acteurs? Est-ce qu'on ne lit pas leurs ouvrages? est-ce qu'ils ne sont pas dans toutes les bibliothèques?

A moins qu'un ordre suprême ne casse les statuts des comédiens, il est impossible qu'aucun d'eux consente jamais à cette injustice et à cet avilissement. Corneille, Racine, Voltaire, n'ont point demandé d'autre tribunal; leurs ouvrages immortels n'avaient pourtant pas besoin, comme ceux de nos jours, de l'illusion du théâtre et des talens des acteurs. *Les comédiens les volaient*, disaient ces messieurs; *leur faible rétribution en était la marque certaine*. Je puis répondre à ces deux points, d'une façon sans réplique, au moins pour les vingt-deux ans où j'ai connu la gestion de la comédie.

Les registres prouvent, d'après les états de recette et de dépense, que non-seulement les comédiens n'eurent jamais la bassesse de s'approprier le bien des auteurs, mais que souvent, quoique très-malheureux eux-mêmes, ils ont diminué de leur part pour augmenter celle des auteurs, et donner même gratuitement des secours à plusieurs d'entre eux. Ces mêmes registres prouvent que *Cinna*, *Iphigénie*, *Mahomet* n'ont jamais tant produit aux auteurs, que *Venise sauvée*, *Zelmire*, *Warwick*, *la Veuve du Malabar*, *Varron* même. On

voit malheureusement dans tous les états, que plus l'insuffisance se manifeste, plus les prétentions augmentent.

Je ne veux point mêler aux faibles réflexions que je fais sur l'art de la tragédie, la discussion trop sérieuse des foudres de l'Église gallicane, et du pouvoir arbitraire sous lequel gémissent huit à dix mille Français qui jouent la comédie. J'ai pris ce métier dans un âge où l'on ne se connaît point encore soi-même; j'ai rempli, du mieux que je l'ai pu, la tâche que l'autorité m'imposait, sans rougir d'une profession qui n'a certainement rien d'avilissant par elle-même. Le moment de ma liberté m'a paru le plus précieux de ma vie. Rentrée dans tous mes droits de citoyenne, je me contente de déplorer le malheur de ceux qui sont encore dans l'esclavage; je me taïs et me console, en lisant Épictète, de tous les hasards de la nature et du sort; mais je ne puis concevoir comment des auteurs, obligés de capter la bienveillance des comédiens, vivant avec eux, partageant leurs travaux et leur salaire, nés pour la plupart dans la plus chétive bourgeoisie, s'aveuglent au point de se réunir aux sots, à la populace, pour insulter ceux qui

les font vivre, connaître, et souvent valoir.

Ces procédés sont d'autant plus bizarres, qu'on voit chaque jour la lumière de la raison surmonter les préjugés; l'état de comédien ne trouve plus autant d'obstacles qu'il en rencontrait autrefois.

Molière, à qui l'Europe entière élève des autels, ne fut pas jugé digne d'être de l'Académie; et de nos jours, nous lisons, dans ses fastes, le simple nom de Dubelloy. L'égalité d'état et la différence inappréciable du mérite de ces deux hommes, n'est-elle pas la preuve la plus forte de la révolution des esprits ?

J'avoue que les auteurs qui travaillent pour le théâtre ont souvent raison de n'être point contens de leurs juges; il est injuste de récuser tous les comédiens; il est juste de vouloir que tous ne soient pas admis pour juger. On peut dire très-joliment : *Ma bonne, j'ai tant vu le soleil !* et n'en pas savoir assez pour oser prononcer sur un grand ouvrage.

Sans égard pour l'ancienneté, le sexe, l'emploi, la protection et le droit qui permet au plus ignorant d'avoir une voix aussi prépondérante que le plus éclairé, je voudrais qu'on fît un conseil de dix ou douze comédiens, dont

le goût, le savoir, l'expérience, seraient le mieux reconnus, pour les faire juges de toutes les grandes affaires. Ce serait là qu'on irait lire, et que, dans le calme de cette assemblée, on pourrait donner des avis, prescrire des corrections, motiver des refus.

Il faudrait bannir le scrutin et les billets sans nom. Qui n'a que des choses honnêtes et raisonnables à dire, doit dire hautement son avis. Quelle que soit la vanité d'un auteur, il ne peut prétendre qu'une société lui fasse le sacrifice de ses lumières et de ses intérêts; il ne peut pas penser non plus que les comédiens refusent un ouvrage digne d'intéresser le public, d'accroître leur fonds et de doubler leur recette. Les ouvrages joués depuis quinze ans ne prouvent que trop leur disette et leur bonne volonté.

Le refus et l'acceptation pure et simple laissent si peu de pâture à la vanité, qu'on est toujours choqué de l'un, et rarement sensible à l'autre. L'assemblée générale ne permet point de discussion; mais ce petit conseil en fait un devoir indispensable : en motivant, il pourra donner des espérances, des consolations à l'auteur éconduit, et doubler le plaisir

de celui dont il recevra la pièce, en prouvant qu'il est digne de le juger.

L'assemblée générale de la comédie ne peut être mieux peinte que par ces vers de madame Pernelle :

On n'y respecte rien, chacun y parle haut,
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

A quelques tragédies près, j'ai joué toutes celles qui composaient le répertoire de mon temps.

Autant que mes faibles connaissances ont pu le permettre, je me suis rendu compte de chaque rôle. Je crois en connaître la force, les caractères; et, sans me flatter d'être parvenue à les rendre autant bien qu'on pouvait le désirer, il m'est au moins permis de croire, d'après les encouragemens que j'ai reçus du public, qu'il ne désapprouverait pas qu'on fît les mêmes études que moi, ou qu'on suivît au moins les traditions que je puis donner; mais je ne puis rendre compte de chaque rôle en particulier : la langueur où me réduisent l'âge et la continuation de mes infirmités, ne me laisse pas les moyens d'entreprendre un si

grand ouvrage. D'ailleurs, on sent souvent ce qu'on ne peut exprimer; une âme fière ou sensible a des élans de grandeur, des nuances de finesse, de délicatesse, auxquelles je ne sais point de nom; on les exprime par un regard, un geste, par la modulation dans l'organe, par des temps : ces riens peignent souvent mieux que la parole, et je craindrais d'entrer dans des détails minutieux, fatigans à lire, inutiles à ceux qui ont du génie, et dangereux pour les esprits bornés; des avis généraux, quelques remarques particulières sur des rôles et des morceaux qui demandent plus d'étude, seront les seuls objets de mes réflexions.

J'ai marqué les quatre dons de nature que je crois indispensables : organe, force, mémoire, extérieur. On sent assez, sans que je le dise, la nécessité d'avoir beaucoup d'intelligence, de l'esprit, et, s'il se peut, du génie. Les deux premiers parcourent avec facilité les routes déjà connues; le dernier seul en ouvre de nouvelles.

J'ai parlé des talens de la danse et de la musique, qu'il faut joindre aux connaissances de l'histoire, de la fable, des belles-lettres, de la langue et de la géographie; mais sans pré-

tendre que ceux qui n'auront point fait leurs études sachent tout cela; j'en sais moi-même l'impossibilité; je marque seulement ce qu'on doit être et ce qu'on doit étudier.

Sans guide, sans conseil, ignorant les sources où je pouvais utilement puiser, j'ai souvent prodigué mon temps et mes forces à des études infructueuses; et qui veut avoir de la célébrité dans l'art dramatique, n'a pas un jour à perdre; j'ai compté tous les miens par mes travaux, depuis l'âge de douze ans jusqu'à celui de quarante-deux, et je suis sûre que je faisais encore énormément de fautes lorsque j'ai quitté le théâtre. Que d'étude ne faut-il pas pour parvenir à distinguer la différence de l'ironie au dédain, du dédain au mépris, de la chaleur à l'emportement, de l'impatience à la colère, de la crainte à l'effroi, et de l'effroi à la terreur! Que de nuances il faut chercher dans les inflexions sensibles, pour ne pas confondre ce qu'exigent l'amour, la nature et l'humanité! Que d'efforts il faut faire pour parvenir à ces grands momens de terreur, de déchirement, de pathétique! Que de justesse il faut avoir dans ses idées ou dans ses sons, pour raisonner d'une façon simple et

vraie, sans être ni froid, ni familier! Ce dernier est le plus difficile de tous. Être simple, juste et noble est la plus grande marque du talent. Mes études m'avaient fait entrevoir les chemins qui peuvent conduire à la plus grande perfection possible de l'art dramatique; mais en posant des barrières dans toutes les routes, l'injustice m'a fait abandonner la carrière; je n'ai pu ramasser que quelques fleurs, et la palme reste entière à qui voudra s'en saisir; la seule consolation qui me reste est d'indiquer, autant que je le puis, les moyens de s'en emparer.

L'acteur tragique doit s'approprier dans sa vie habituelle le ton, le maintien dont il a le plus besoin au théâtre : rien n'est aussi puissant que l'habitude.

Si l'on ne voit en moi qu'une bourgeoise pendant vingt heures de la journée, quelques efforts que je fasse, je ne serai qu'une bourgeoise dans Agrippine. Des tons, des gestes familiers m'échapperont à chaque instant; mon âme, affaissée par l'habitude d'une tournure craintive et subordonnée, n'aura point ou n'aura que momentanément les élans de grandeur qu'il faut continuellement au rôle

que je représente. Sans oublier jamais ma place, je me suis fait un devoir de ne rien faire, de ne rien dire qui ne portât le caractère de la noblesse et de l'austérité. Je n'ignore pas les ridicules que cette manière d'être m'a valu parmi mes camarades et parmi le trop grand nombre de ceux qui ne se rendent compte de rien : on prétendait que j'avais toujours l'air de la reine de Carthage. On croyait m'affliger, on m'obligeait ; c'était me prouver que j'avais réussi dans mon entreprise; j'en acquis plus de confiance, et je sentis alors que le travail que je m'étais imposé dans le monde et dans ma chambre, me dispensait de cette tension d'esprit continuelle qui me fatiguait tant autrefois au théâtre.

Quand la critique porte sur un rôle et qu'elle est motivée, de quelque part qu'elle vienne, elle mérite notre reconnaissance et notre attention. Heureux l'acteur dont on espère assez pour lui donner des avis, et qui n'a pas le sot orgueil de croire qu'il ne se trompe jamais ! Mais le comédien ne doit de compte au public que pendant le cours de la représentation ; sorti de là, il fait lui-même partie du public et n'a plus de compte à lui rendre.

Eh quoi! l'on voudrait qu'une profession qui demande de l'éducation, de l'usage du monde, des connaisances profondes, de l'élévation d'âme, de l'esprit, et tous les dons agréables de la nature, pût être continuellement humiliée? que le sujet qui l'embrasse n'osât jamais s'égaler à rien? qu'il fît au premier venu l'humble sacrifice de sa supériorité? C'est demander l'impossible.

La honte qu'on veut attacher à cet état retombe tout entière sur la nation qui ne l'abolit pas.

Quoi! le monarque qui m'appelle, me retient et me pensionne, le gentilhomme de la chambre qui préside au spectacle, l'auteur qui m'apporte son ouvrage, le public qui vient m'entendre, m'applaudir, tous seraient innocens, hors moi? J'obéis à l'autorité qui m'enchaîne; j'ajoute de nouvelles beautés aux vers qu'on me confie; je vous fais passer deux heures délicieuses : et vous m'en punissez! Cette inconséquence n'a point de nom.

Les spectacles sont-ils dangereux, n'en souffrez pas; n'y courez pas en foule. N'ont-ils rien de répréhensible, accordez à ceux qui

les composent les avantages que leurs talens et leur conduite mériteront.

En quoi donc ce métier peut-il être déshonorant ? La déclaration de Louis XIII prouve qu'un gentilhomme peut faire ce métier sans déroger. Nos ouvrages passent à la censure ; nous les tenons des mains du magistrat, et lui seul en est par conséquent comptable. On peut, j'en conviens, s'effrayer des statuts de la comédie, accordés par nos rois, homologués au parlement. Ils annullent le pouvoir paternel ; ils éludent le pouvoir patrimonial ; ils donnent la majorité à l'âge le moins fait pour en jouir : cassez-les. Ces droits choquent également la nature, les mœurs et la raison ; et l'être assez insensé pour les réclamer, se montrerait indigne de considération et de pitié ; mais je n'ai jamais ouï dire, et je n'ai jamais vu qu'aucun comédien se soit servi de ces indignes droits.

On prétend que les mœurs sont plus dissolues au théâtre qu'ailleurs.... il se peut qu'on s'y soit trop oublié. Il se peut aussi que la méchanceté, que l'impunité, permettent d'en trop dire ; mais, quoi qu'il en soit, regardez autour de vous, examinez ce qui se passe chez

vos voisins, chez vous-mêmes, et condamnez avec moins d'aigreur, des êtres libres de tout devoir, quand vous supportez le désordre affreux de vos maisons. Rompez les barrières qui ne permettent pas au comédien d'approcher des autels; ne le forcez plus d'être célibataire; qu'il puisse s'allier sans courir le risque de voir exhéréder l'être qu'il choisit; et s'il donne alors des sujets de scandale, punissez-le, méprisez-le, j'y consens.

On dit encore que l'argent qu'on donne à la porte, est déshonorant pour celui qui le reçoit. *Ce sont des gens qu'on paye; je paye ces gens-là; je veux avoir du plaisir pour mon argent*, sont des phrases qui quelquefois m'ont fait regarder en pitié les insolentes bêtes qui les faisaient. Mais est-il un seul être qui ne sache que qui que ce soit au monde ne fait rien sans être payé? Est-il une charge, un emploi sans appointemens, ou sans honoraires, ou sans tour de bâton? Je ne puis me nourrir, m'habiller, me loger, sans donner de l'argent en échange. Si je passe un acte, je le paye; si je fais une consultation d'affaire, je paye l'avocat et le procureur; si j'appelle un médecin, je le paye. J'ai présenté des en-

fans au baptême, j'ai payé. J'ai perdu des parens, des domestiques, j'ai payé les secours spirituels qu'ils ont reçus; j'ai payé leur enterrement. Si je veux faire dire une messe, je la paye 10, 15 ou 20 sous, selon l'église où je m'adresse. Après des exemples si respectables, qui peut donc me condamner de me faire payer aussi?

L'argent est l'idole de tout ce qui respire; personne ne peut nier cette vérité (1). Peine, mensonge, bassesse, prostitution, crime, rien

(1) Pardonnez-moi : on peut et on doit la nier quand elle est ainsi exprimée; car elle devient fausse par l'exagération. *L'argent n'est point l'idole de tout ce qui respire;* il y a beaucoup de gens qui feraient tout, même des crimes et des bassesses, pour de l'argent. Il y en a beaucoup aussi qui ne font point de l'argent leur idole, qui n'en veulent que ce qu'il leur en faut pour vivre convenablement; il est des hommes désintéressés que les plus grosses sommes offertes ne détermineraient jamais à rien faire non-seulement contre leur conscience, mais même contre leur goût et leurs habitudes. Au fond, mademoiselle Clairon a raison de dire qu'il n'y a point de déshonneur à être payé pour un travail qu'on a fait. Elle cite des exemples auxquels on en pourrait ajouter mille autres : depuis le plus simple artisan jusqu'aux premiers fonctionnaires de l'État, tous sont salariés, plus ou moins.

ne coûte pour en acquérir; et l'on m'impute à blâme de recevoir, par une rétribution *volontaire*, l'équivalent de mes dépenses, et le faible salaire de travaux autant innocens que pénibles ! Que gagne-t-on à tant d'injustice ? d'avoir rarement des talens.

L'être libre, en âge de réfléchir, s'effraie, avec raison, de la fatigue accablante de ce métier, de l'insuffisance des émolumens, d'une dépendance de vingt années, du pouvoir arbitraire des supérieurs, et de la honte du préjugé national; et quand, trompé par l'âge et par l'expérience, on a pu se faire comédien, je sais, par moi-même, à quel point les dégoûts nuisent aux études, à quel point d'anéantissement le désespoir m'a souvent réduite. Je n'ai compté qu'avec horreur les dix dernières années de mon esclavage; et jusqu'à mon dernier soupir, je bénirai l'injustice, l'atrocité, la démence de ceux qui m'ont enfin fourni les moyens de me retirer.

Les temps d'ignorance et de cagoterie sont passés. Si l'on veut des talens, il faut leur accorder une existence honnête.

Il faut réduire MM. les gentilshommes de la chambre à la simple autorité qu'ils avaient

autrefois. Qu'une place à la comédie, une part, un emploi, ne soient plus la récompense de la séduction et de la débauche ; qu'on n'admette plus les bambins protégés par les gens en place ; que le public seul soit juge des talens ; que la comédie seule soit juge de l'utilité des sujets : tout ira bien alors, et sans cela, tout est détruit. Mais, soit qu'on améliore le sort des comédiens, soit qu'on le laisse tel qu'il est, qu'ils songent que la perfection de leur talent a besoin de l'habitude que je leur prescris ; qu'ils osent se dire qu'il est absurde de vouloir qu'un comédien, nécessairement et continuellement occupé de tout ce que la tragédie demande d'imposant et de majestueux, ne se laisse apercevoir dans le monde, qu'avec l'air de la soumission et de la médiocrité. La hauteur ne convient à personne ; la fierté de l'âme est de tous les états.

C'est en s'écartant de ces principes, que mademoiselle Dumesnil s'est perdue. Le public, qui n'a jamais su la cause de la dégradation de son talent, me pardonnera, peut-être, de lui rendre compte des questions que j'osai lui faire sur son changement, et de ce que je pensais moi-même de cette actrice.

PORTRAIT DE Mlle DUMESNIL.

Mademoiselle Dumesnil (1) n'était ni belle ni jolie; sa physionomie, sa taille, son ensemble, quoique sans aucune défectuosité de la nature, n'offraient aux yeux qu'une bourgeoise sans grâces, sans élégance, et souvent

(1) Mademoiselle Dumesnil était entrée au théâtre six ans avant mademoiselle Clairon, en 1737; elle était plus âgée qu'elle de dix à douze ans, et elle lui a peu survécu; elle s'était retirée en 1776 : ainsi elle a joué pendant environ quarante ans sur le Théâtre Français; et comme elle s'était d'abord exercée en province pendant plusieurs années, on peut dire que sa carrière théâtrale a duré près d'un demi-siècle. Elle est morte à l'âge de quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-onze ans. Elle a laissé la réputation de la plus grande *tragédienne* qui ait paru sur la scène française. Mademoiselle Clairon n'est regardée que comme la seconde.

Il est clair qu'il ne faut pas adopter en entier le jugement de celle-ci sur sa rivale, qui, en général, lui était préférée par le public. Il y a pourtant du vrai dans ce qu'elle dit.

J'ai vu, étant encore jeune, mademoiselle Dumesnil dans les rôles de Jocaste et d'Agrippine. Elle était fort âgée; elle me parut extraordinaire, moins imposante

au niveau de la dernière classe du peuple. Cependant sa tête était bien placée, son œil était expressif, imposant, et terrible même quand elle le voulait.

Sa voix, sans flexibilité, n'était jamais touchante; mais elle était forte, sonore, suffisante aux plus grands éclats de l'emportement.

---

qu'énergique, précipitant souvent son débit, prenant quelquefois un ton familier et presque trivial, mais admirable et entraînante dans les momens de force et de pathétique.

Mais où je la trouvai parfaite, attendrissante, d'une vérité sublime, ce fut dans le petit rôle de la mère de Rhodope, dans la comédie d'*Ésope à la Cour*. Quoique la doyenne de la Comédie, elle ne dédaignait pas un rôle qui n'a qu'une seule scène dans cette pièce à tiroir. La mère de Rhodope vient se plaindre à Ésope de l'abandon et de la misère où sa fille, devenue riche, la laisse plongée : lorsque mademoiselle Dumesnil disait ce vers :

J'ai loué cet habit pour paraître un peu brave;

et cet autre :

Pour m'avoir méconnue, en suis-je moins sa mère?

c'était avec un accent auquel il était impossible de résister; il fallait fondre en larmes et sangloter comme elle.

Sa prononciation était pure, rien n'arrêtait la volubilité de son débit.

Ses gestes étaient souvent trop forts pour une femme ; ils n'avaient ni rondeur, ni moelleux ; mais ils étaient au moins peu fréquens.

Pleine de chaleur, de pathétique, rien ne fut jamais plus entraînant, plus touchant qu'elle dans le désordre et le désespoir d'une mère. Le sentiment de la nature la rendait presque toujours sublime. L'amour, la politique, le simple intérêt de grandeur ne trouvaient en elle qu'une intelligence médiocre ; mais jeune encore, jalouse, ambitieuse, on devait tout espérer de son émulation et de ses études. Telle était mademoiselle Dumesnil lorsque je me présentai au théâtre.

L'étude à laquelle je me vouai dès les premiers momens, en m'éclairant sur tous mes défauts, m'apprit, après quelques années de réflexions, à connaître aussi ceux des autres ; je m'aperçus que mademoiselle Dumesnil cherchait plus à séduire la multitude qu'à plaire aux connaisseurs. Des criailleries, des transitions singulières, un débit comique, des gestes bas, prenaient souvent la place de ces beautés

terribles et touchantes, dont elle avait donné de si grandes leçons.

Les sots criaient *bravo! la nature! bravo!* mais, adorant le talent jusque dans mes rivales, je ne pus m'empêcher de gémir de ce changement, et j'osai lui en demander la cause.

« Vous vous étiez aplani de si belles routes, lui dis-je, que je ne puis concevoir comment vous vous en écartez; sûre du public et de vous-même, que veulent dire les folies que vous faites? Le rire que vous excitez aujourd'hui vous paraît-il donc plus flatteur que l'admiration qu'on vous témoignait autrefois? Est-ce à vous qu'il convient de confondre Sémiramis avec la femme de Sganarelle? Que veulent dire ces tons de force à la fin de chaque couplet? à quoi faites-vous le sacrifice de vos lumières, de votre raison et de vos talens? Quelque avantageux que votre égarement me puisse être, je vous avoue qu'il m'afflige; et ma démarche vous le prouve. »

« Je t'ai bien écoutée, me dit-elle, et je te remercie: ce procédé me paraît honnête, et j'y vais répondre avec franchise.

« Tu cherches le vrai que tu ne trouveras pas, et que personne ne sentirait, si tu le

trouvais. Le nombre des vrais connaisseurs d'une salle comble (en supposant qu'il y en ait) est d'un ou deux ; le reste juge sans examen, sur parole, sur la réputation : la volubilité, les éclats, la singularité, l'étonnent, l'entraînent, il applaudit avec fureur. Qu'un seul crie *bravo !* sans examen la salle entière le répète.

« Tes savantes recherches échappent à la multitude : elle reste froide ; et ton connaisseur, ordinairement sage, âgé, renferme son plaisir en lui-même, sans oser le manifester. En sortant du spectacle, on se répand dans Paris, on y porte son enthousiasme : D'où venez-vous ? quelle pièce donnait-on ? qui jouait ?— Mesdemoiselles Dumesnil et Clairon ; la première a été aux nues, la seconde nous a paru froide. — Nos réputations se forment là-dessus, et si tu continues, je monte au ciel, et je te laisse dans la boue. »

« Je suis loin encore, lui répondis-je, du but que je me propose ; mais je commence à l'entrevoir ; la marche est longue, pénible ; mais je ne fais pas un pas sans le secours de l'étude et de la raison. Qui cherche constamment la vérité, doit l'emporter tôt ou tard sur

vos éblouissans prestiges; le public n'est pas aussi sot que vous le faites; vous oubliez combien son tact est juste et pur sur les ouvrages qu'on lui soumet; il saisit les pensées les plus fines, les sentimens les plus délicats. Le parterre qui doit être la partie la moins instruite, la moins difficile de notre public, ne souffre aucune faute contre l'histoire, les mœurs, la versification, la convenance même des personnages; plus je l'étudie, plus j'espère que mes études ne seront pas perdues. Vous voyez qu'il m'écoute toujours et souvent m'encourage, et si vous continuez vous-même à n'avoir plus d'autre guide que la folie, j'ose me flatter que la balance où vous venez de nous peser toutes deux, fera le contraire de ce que vous avez dit. »

Depuis ce moment j'ai redoublé mes recherches, et mademoiselle Dumesnil n'a plus connu de frein. Cette actrice, qui pouvait être une des meilleures qu'on eût vue! .... La plume me tombe des mains.

Sans faire de grandes recherches, il est facile de se convaincre que chacune des pro-

vinces qui composent la France ont des différences sensibles entre elles. Quoiqu'elles aient le même intérêt national, et qu'elles appartiennent au même empire, les préjugés, les caractères semblent faire de chacune d'elles une nation particulière.

Qu'on observe tous les étrangers qu'on voit à Paris, il sera facile d'apercevoir, dans chacun d'eux, une tournure d'esprit, un caractère, un maintien national, qui les distinguent; de là l'on peut aisément conclure de quelle variété devaient être toutes les républiques qui composaient le corps entier de la Grèce, et qui toutes étaient indépendantes et jalouses l'une de l'autre. Mais il n'en est que deux dont les différences puissent être sensibles dans la tragédie: ce sont Athènes et Sparte.

Ne voulant point transcrire des livres, je me contenterai d'indiquer les oppositions qui caractérisaient le plus ces deux peuples, et qui me paraissent importantes pour les rôles de femmes.

Athènes était le centre des beaux-arts, du goût, de la magnificence, de l'esprit, de l'éloquence, de la philosophie et de l'urbanité.

Les jeunes filles de familles distinguées ne

sortaient jamais que pour des fêtes ou des cérémonies religieuses. Un voile cachait leur visage : leurs parens les plus proches étaient les seuls hommes qui pouvaient les voir et leur parler. Cette éducation devait nécessairement produire des caractères purs et timides ; l'habitude de la circonspection et de la décence doit se peindre dans les regards, le maintien; dans des sons doux, des expressions simples et naïves ; dans une démarche mesurée, des gestes moelleux et peu fréquens.

A Sparte, les biens étaient inutiles ; les dépenses se faisaient en commun : les enfans appartenaient à l'état ; les repas étaient publics, sans distinction de rang, d'âge et de sexe ; le luxe était un crime, et les mœurs étaient de la plus âpre austérité. (1)

On élevait les jeunes filles à des exercices violens : elles entraient dans la carrière des hommes, et combattaient comme des athlètes ; leurs vêtemens laissaient apercevoir leurs bras, leurs jambes et leurs cuisses nus.

---

(1) Je sais que cette éducation n'a commencé qu'avec les lois de Lycurgue ; mais ce n'est qu'à cette époque qu'on peut fixer un caractère distinctif à cette partie des Grecs. (*Note de mademoiselle Clairon.*)

On sent assez que cette éducation devait rendre les femmes fortes et courageuses, leur donner une voix mâle, un regard assuré, une démarche fière, et des gestes décidés. La pudeur, cet intéressant et précieux apanage de notre sexe, était également recommandable dans les deux républiques, mais la façon de la manifester ne pouvait pas être la même ; je puis m'être trompée, mais c'est dans ces deux sources que j'ai puisé pour donner aux rôles de Monime et d'Hermione les grands caractères que ces rôles demandent dans les genres les plus opposés.

RÔLE DE MONIME.

Le rôle de Monime doit offrir, depuis le premier vers jusqu'au dernier, l'ensemble de l'Athénienne que j'ai dépeinte.

L'actrice qui, d'après les vers qu'elle dit au quatrième acte, croirait pouvoir se permettre le moindre emportement dans ses sons, sa physionomie, sa démarche, ses gestes, ferait la plus énorme faute.

Résister en face à l'homme choisi par son père pour être son époux, oser lui dire :

..... Ma main, ni mon amour,
Ne seront point le prix d'un si cruel détour;

braver la mort qu'elle s'attend à recevoir, c'en est assez pour qu'elle se croie elle-même hors des mesures que la modestie prescrit.

La première étude que je faisais d'un rôle était de chercher à lui donner le caractère qu'il exigeait, de chercher ensuite dans ce rôle le couplet où ce caractère, une fois reconnu, se ferait sentir avec plus de force. Mon grand plaisir était de me proposer à moi-même les plus grandes difficultés; je les trouvai dans ces vers:

Non, seigneur, *vainement* vous voulez m'étonner;
Je vous connais, je sais tout ce que je m'apprête,
Et je vois *quels malheurs* j'assemble sur ma tête.
Mais le dessein est pris... Rien ne peut m'ébranler:
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et m'emporte au-delà de cette modestie
Dont jusqu'à ce moment je n'étais point sortie; etc.

La douceur de mes sons et l'ensemble le plus modeste faisaient le contraste le plus frappant avec la valeur que je mettais aux mots que j'ai soulignés, et la fermeté qui se peignait sur mon visage.

On peut douter des résolutions d'une femme qui s'emporte; mais je crois qu'on ne doit rien espérer de celle qui résiste, sans avoir même l'apparence de l'emportement.

Ce rôle est un des plus nobles et des plus touchans qui soient au théâtre; mais je l'ai vivement éprouvé, c'en est un des plus difficiles.

Sans cris, sans emportement, sans moyens d'arpenter le théâtre, d'avoir des gestes décidés, une physionomie variée, imposante, il paraît impossible de sauver ce rôle de la monotonie qu'il offre au premier aspect; ces secours aideraient l'actrice, mais ils seraient autant de contre-sens pour le personnage.

Ce n'est qu'après quinze ans d'étude sur les moyens de contenir ma voix, mes gestes, ma physionomie, que je me suis permis d'apprendre ce rôle, et j'avoue que pour parvenir à graduer de scène en scène et sa douleur et sa noble simplicité, il m'a fallu tout le travail dont j'étais capable et tout le désir que j'avais de bien faire. Je ne me flatte pourtant pas d'être parvenue à le rendre autant bien qu'il peut être, je l'ai trop peu joué pour avoir les moyens d'y corriger mes fautes. Puisse une autre actrice y faire mieux que moi ! mais j'invite toutes celles qui s'en chargeront à peser mûrement tout ce qu'elles se permettront d'y faire, et à s'assurer que Monime est absolument hors des routes ordinaires.

HERMIONE.

Le rôle d'Hermione est du nombre de ceux qu'il faut excepter de la règle générale.

Toutes les difficultés qu'il présente seraient levées si ce personnage avait trente ans; il serait facile alors de donner à sa politique, sa coquetterie, son amour et sa vengeance, toute l'étendue, toutes les tournures, dont ces diverses façons d'être sont susceptibles; mais Hermione ne doit avoir que vingt ans environ: à cet âge, on peut laisser apercevoir ce qu'on doit être un jour; mais je doute qu'on soit déjà tout ce qu'on peut être.

Les idées compliquées et suivies, les réflexions profondes, les connaissances que l'expérience seule peut donner, s'arrangent difficilement avec les grâces, la timidité, les préjugés de l'éducation, l'inexpérience, l'air et la voix d'une fille de vingt ans.

Ce rôle offre continuellement le danger de ne pas atteindre le but ou de le passer. Le caractère en est passionné et n'est point tendre; il est furieux et point méchant; il est noble, fier, et se permet cependant de la séduction, de la dissimulation avec Oreste, et de l'atro-

cité avec Pyrrhus ; son orgueil et sa passion marchent partout d'un pas égal, excepté dans les six vers qui commencent par celui-ci :

Mais, seigneur, s'il le faut, si le ciel en colère, etc.

la fin du monologue du cinquième acte et le commencement du dernier couplet de ce rôle, où l'amour parle seul et fait couler ses larmes.

Tout ce que j'ai cherché de ressources dans mon physique et dans mes réflexions, pour tâcher d'atteindre à la beauté de ce rôle, pour y soutenir le caractère sans altérer la fraîcheur de l'âge, est un de mes plus pénibles travaux. Il me serait doux d'abréger les études des autres, en rendant des miennes un compte exact, clair, facile à saisir ; mais je l'ai déjà dit, il est des choses qui ne peuvent s'écrire : sans le secours de mes intonations et de ma physionomie, il est hors de mon pouvoir de donner l'idée des nuances qui rapprochaient le caractère et l'âge de ce rôle. C'est à l'intelligence, à l'étude, à l'esprit à tirer parti des faibles renseignemens que je donne.

Dans tout ce qui peint l'amour d'Hermione, il faut soigneusement éviter les sons touchans, la physionomie simple et douce, qui caracté-

risent les âmes tendres; et dans son emportement s'éloigner, autant qu'il est possible, des élans sûrs, fermes, de la femme expérimentée, telle, par exemple, que Roxane dans *Bajazet*. Dans ce dernier rôle, hors l'indécence, on peut tout se permettre; que l'actrice cherche en elle tout ce qui peut exalter le grand caractère d'une femme de vingt ans, et tout ce que l'âge de vingt ans doit adoucir dans un grand caractère.

Le couplet du quatrième acte, que le public, les gens de lettres et les comédiens appellent le *couplet d'ironie*, ne peut, selon moi, porter ce nom. L'ironie demande une légèreté d'esprit, une tranquillité d'âme que certainement Hermione n'a pas; son orgueil et son amour, également blessés, ne peuvent lui donner que des accès de rage que la hauteur de son caractère réprime autant qu'elle peut.

Un visage où l'indignation et la noblesse se peignent également, des sons étouffés dans le premier moment par le dépit et la fureur, les mouvemens de colère qui la surmontent et qu'elle ne peut plus retenir, ne peuvent produire dans ses sons et sur sa physionomie que l'image du sarcasme le plus amer; l'hor-

reur qu'elle doit éprouver elle-même en rappelant à Pyrrhus les cruautés dont il s'est rendu coupable, ne peut descendre jusqu'à l'ironie. Hermione doit donner à ses reproches toute l'amertume, tout le mépris qui peut les rendre encore plus insultans; mais elle ne veut ni ne doit plaisanter.

ÉCOLE.

Depuis ma retraite du théâtre j'entends continuellement parler de la nécessité d'avoir des écoles dramatiques; le public les croit convenables et possibles, et MM. les gentilshommes de la chambre se prêtent à des encouragemens et des frais incroyables pour en établir. Rien ne prouve mieux que les juges et les supérieurs du spectacle n'ont pas la moindre idée de ce qui constitue un grand comédien.

On apprend à danser, à chanter aussi parfaitement qu'il est possible, parce que ces deux talens ont des règles, des conventions, que l'être le plus idiot peut entendre et pratiquer; mais je ne connais ni règles, ni conventions qui puissent donner tous les genres d'esprit, tous les genres de sensibilité qu'il faut indis-

pensablement pour produire un grand comédien ; je ne connais point de règle pour apprendre à penser, à sentir ; la nature seule peut donner ces moyens que l'étude, des avis et le temps développent. Les seules écoles possibles et raisonnables sont les troupes de province ; la nécessité de gagner les appointemens qu'on reçoit, la vanité de l'emporter sur ses camarades, la crainte du public, la mémoire qu'on se forme par des travaux sans relâche, l'aisance et le maintien qu'on acquiert en montant tous les jours sur le théâtre, la facilité de former son oreille à tous les tons, de débrouiller ses idées en entendant les pièces entières et l'effet qu'elles font sur le public, doivent plus former en six mois que deux ans de leçons données dans une chambre par quelque maître que ce puisse être. Je crois être passablement modeste en m'assimilant aux comédiens d'aujourd'hui ; ils ne me le pardonneront pas, peut-être ; mais j'ai l'audace de ne les croire ni plus instruits, ni meilleurs, ni plus serviables que moi. Il n'est point de peines que je ne me sois données pour former mesdemoiselles Dubois et Raucourt : j'en appelle à tous ceux qui les ont vues. Mes char-

mantes écolières ont-elles été de grands sujets? Mais, persuadée que le temps et les réflexions peuvent procurer plus de talens que les écoles, je ne me permets point de prononcer sur les acteurs actuels; je le dois d'autant moins que les spectacles me sont inconnus depuis environ douze ans.

C'est à la nature seule qu'il faut demander les grands sujets dans tous les genres; parcourez les fastes du monde, des sciences, des arts, des talens; et par le petit nombre de ceux qu'on dit avoir excellé, reconnaissez qu'il est impossible que le génie se commande et s'apprenne.

Lorsque l'on trouvera dans un jeune sujet, de l'esprit, un sens juste, de la sensibilité, de la force, un bel organe, de la mémoire, un physique convenable à ce qu'il voudra représenter, venez à son secours; donnez-lui les moyens d'avoir tous les maîtres dont il a besoin pour développer ses idées; ne le laissez point languir dans une misère qui flétrit son âme et retarde ses progrès; ne lui faites point une nécessité du vice pour obtenir l'état qu'il recherche; obligez-le d'écouter les avis que le public et de certains comédiens peuvent don-

ner sur le plus ou le moins de chaleur, de noblesse, de grâce, etc. Qu'on l'aide, enfin, à devancer le temps. Voilà, selon moi, les seuls moyens possibles. Croire que Préville peut former des Orosmane et des Sémiramis; que Molé peut créer des sujets dans tous les genres, est une erreur dont sûrement eux-mêmes rient sous cape : se donner de l'importance, se composer un sérail, amasser de l'argent et faire trembler tous leurs autres camarades, est tout ce que ces messieurs veulent et peuvent faire. Je crois que MM. les gentilshommes de la chambre peuvent s'occuper de soins plus dignes d'eux, et faire un emploi plus utile des bienfaits que le roi daigne accorder pour les spectacles.

On m'objectera sans doute que les provinces ne fournissent plus de bons sujets. Je conviens que l'opéra comique et la danse absorbent tout, et qu'ils font aujourd'hui la partie la plus essentielle de toutes les troupes de comédies. Les talens suffisant à ces deux genres sont presqu'à la portée de tout le monde et de toutes les éducations; presqu'à tout âge on peut, avec eux, gagner sa vie; les vêtemens sont fournis par la direction, et les appointemens sont toujours considérables.

Les études, pour la Comédie Française, demandent une éducation soignée, beaucoup de dons de la nature, un âge analogue à tout ce qu'il faut savoir, sentir et comparer; les vêtemens sont d'un prix immense, et tous à la charge du comédien; les émolumens sont médiocres dans les commencemens; on ne parvient à la part entière qu'après un certain nombre d'années, ou que par des protections qui quelquefois se trouvent d'un genre qui ne convient pas à tout le monde.

Tous ceux qui suivent la carrière du théâtre sont nés communément dans des familles nécessiteuses; ce qui rapporte le plus et le plus tôt, ce qui se montre le plus facile, doit être ce qui leur convient le mieux.

Ce n'est qu'après vingt ans de travaux que la pension du roi, montant à cent pistoles, m'a été accordée; et dès le premier moment de leur entrée à l'Opéra, j'ai vu donner, à mesdemoiselles Allard et Guimard, des pensions du roi de 1,200 livres. Après vingt-deux ans de service j'ai 1,000 livres de retraite pour unique récompense; et mademoiselle Heinel, au bout de quatorze ans de service, s'est retirée avec 8,000 francs de pension. Ces de-

moiselles avaient de grands talens, j'en conviens; mais j'ose croire que plusieurs de mes camarades, et moi-même, pouvions prétendre au moins à quelque égalité, et que cet exemple doit produire plus de danseurs que de comédiens.

Les théâtres des boulevards ont encore accéléré la dégradation des talens; la quantité de jeunes filles qui paraissent à ces spectacles, et qu'on produit même dès l'âge le plus tendre, ruinent leur constitution par des efforts au-dessus de leurs forces, et (si j'en dois croire ce qu'on dit) par une inconduite qui les épuise et les vieillit dès l'âge de vingt ans. Les ouvrages obscènes et bas qu'on représente à ces théâtres, éloignent nécessairement de la tournure noble et décente qu'exige le Théâtre Français. On représente partout des farces; mais le public veut que ce soit avec des tons, avec un maintien différent; on vient d'en avoir une preuve sans réplique. Je ne connais point un acteur de ces spectacles forains, nommé *Volange*, mais tout Paris convient également de la perfection de son talent aux *Variétés amusantes*; on l'a fait débuter à la Comédie Italienne, où les ouvrages et les ta-

lens peut-être, ne peuvent se comparer à ceux de la Comédie Française; et dans ce cadre, ce Volange si fameux n'a pu soutenir la comparaison du moindre des comédiens. Non-seulement ces spectacles ne sont point une ressource, ils détruisent le goût, ils perdent les mœurs, ils dénaturent des sujets que l'étude de nos chefs-d'œuvre aurait pu rendre de bons comédiens. Le nombre de ceux qui se destinent à paraître en public est circonscrit comme tous les autres états de la vie, et la facilité de trouver place à tous ces théâtres ôte toute ressource à celui que la seule vanité nationale devrait se faire un devoir de soutenir.

Il ne m'appartient pas de fronder le goût du public pour ces spectacles, de blâmer les magistrats qui les ont érigés et les augmentent chaque jour, les grands seigneurs qui les ont soufferts au mépris de leur propre autorité et des droits des comédiens; mais il m'est permis d'assurer que tant qu'ils subsisteront, aucun effort, aucune école ne ramènera le superbe ensemble de talens qu'on admirait autrefois au spectacle de la nation. La Comédie Française n'a que quatre sujets dignes d'être ci-

tés (1); la Comédie Italienne n'en a que deux (2). L'Opéra, quoi qu'on en dise, n'a décidément que des danseurs. Comment ce dépérissement affreux ne fait-il pas songer aux moyens de tout réparer? Et comment abandonne-t-on Molière, Corneille, Racine et Voltaire pour la famille des Pointus! Le moyen le plus sûr d'anéantir le mérite est de protéger la médiocrité.

Je ne me repens pas du jugement sévère que j'ai porté à l'article *Extérieur*. Si l'on doit applaudir aux tentatives du zèle, de l'émulation, on doit réprimer tout ce qu'une confiance présomptueuse fait entreprendre : il ne doit pas être permis au comédien de dénaturer les ouvrages qui lui sont confiés, de changer les idées généralement reçues, de tromper l'attente du spectateur.

Un Hercule, par exemple, un Achille, un Philoctète, un Oreste, doivent donner à chaque instant, par leur aspect, leur force, leur voix, l'idée d'un lion rugissant, prêt à

(1) Préville, Molé, Brisard, Larive. (*Note de mademoiselle Clairon.*)

(2) Clerval et madame Dugazon. Caillot vient de se retirer. (*Idem.*)

s'élancer sur tout ce qui l'entoure. Quel effet peut produire alors l'aspect et le cri plaintif d'une colombe!

Plein d'esprit et de sensibilité, l'acteur que j'ai dépeint m'avait toujours paru digne de succès dans tout ce qui n'exigeait pas un extérieur imposant; j'aurais dû lui rendre cette justice plus tôt; mais j'écrivis en sortant de la représentation d'*Iphigénie en Tauride*. Je le rendis la victime de mon étonnement; j'ose l'avouer aujourd'hui, ce n'est pas lui qui avait tort (1). L'homme en général est vain et paresseux; s'il reçoit les plus grands applaudissemens, si les cris de l'enthousiasme les accompagnent, il a le droit de se croire supérieur à tout, et il ferait une folie, en sacrifiant son repos à des études qu'on ne lui demande pas.

Le comédien qui commence a besoin d'indulgence. Je l'ai vivement éprouvé moi-même le jour de mon début : j'éprouvai toutes les bontés du public dans les trois premiers actes

(1) Ceci est une petite réparation à Monvel, et un adoucissement à la sévérité du jugement porté contre lui. (Voyez page 249.)

de *Phèdre* ; mais au quatrième, au grand couplet de l'urne, je n'eus pas un seul coup de main ; si l'on eût fait ce bruit, dont j'ai vu souvent décourager les talens naissans, j'aurais disparu pour toujours. Le silence me parut une nouvelle bonté ; elle me donna l'idée de la justifier par les plus grandes recherches ; les vers que j'articulais étaient trop beaux pour ne pas m'assurer que je les avais bien mal rendus, puisqu'on se refusait au plaisir de les applaudir, et si on les eût applaudis, ma vanité se serait tout attribué.

C'est donc du public que nos talens dépendent. Il importe à son plaisir de ne se faire ni protégé, ni victime ; il doit donner aux talens le temps de se développer, les encourager à raison des espérances qu'ils donnent pour l'avenir, et s'ils parviennent au but, leur accorder le prix qu'ils ont mérité.

J'ai lu que, — qui voulait bâtir sans matériaux, ne pouvait élever qu'un édifice imaginaire. — Sans règles, sans principes, sans base fondamentale, le caprice et l'ignorance des acteurs fera disparaître l'accord des sons, le contraste des caractères, l'ensemble d'un ouvrage et les précieuses recherches des au-

teurs sur les lieux, les temps, les mœurs. Sans étude, on accroîtra les défauts, on affaiblira les beautés, et l'on n'aura jamais la gloire d'en ajouter une.

J'ose désirer que le public ait pour tout ce que le théâtre lui peut offrir, cette sévérité silencieuse qui, loin de décourager, excite à faire mieux.

J'ai vu tomber beaucoup d'ouvrages qu'on ne s'était pas permis d'écouter. Cependant il était à présumer qu'ils n'étaient pas dénués de tout mérite, puisque les comédiens osaient les présenter, et que les censeurs de la police les approuvaient. D'ailleurs, aurait-on bien fait en bafouant l'auteur de *Mélite*, de *Clitandre*, celui de la *Thébaïde?* Des clameurs flétrisantes ont peut-être découragé quelque Corneille ou quelque Racine. Eh! quel est l'homme qui, dans toutes les carrières offertes à l'honneur, aux sciences, aux arts, au génie, aux talens, aux métiers même, quel est l'homme qu'on a vu remporter la palme au premier pas? Tout demande du temps; en ne le donnant pas, le public détruit lui-même ses plaisirs. J'ose espérer qu'il ne me croira point assez audacieuse pour lui dicter des lois;

je me permets seulement de lui prouver ma reconnaissance et mon respect en lui révélant le désir secret de tous ceux qui cherchent à lui plaire.

OROSMANE.

J'ai toujours été étonnée que Lekain, si supérieur dans le rôle d'Orosmane, me laissât quelque chose à désirer dans le premier acte. Il disait bien : cependant, je ne voyais, je n'entendais rien de cette amabilité, de cette passion si vivement dépeinte par Zaïre. Orosmane, entouré des différens ordres d'esclaves de son sérail et ne revoyant sa maîtresse que pour lui débiter un discours préparé, ne m'offrait qu'un maître imposant à la place de l'amant tendre que j'attendais ; j'ai lu et relu ce couplet avec la plus scrupuleuse attention ; j'ai cherché dans les vers de sentiment, de passion qui s'y trouvent, et dans tout ce que les regards et les inflexions peuvent avoir de plus touchant, à faire oublier l'espèce de déclamation des trente-deux premiers vers ; je n'ai rien trouvé qui ne fît un contre-sens avec le discours, et je n'ai fait que m'impatienter d'entendre parler d'affaires où je voulais qu'on

me parlât d'amour (1). A force de chercher, j'ai trouvé une scène muette qui pourra être intéressante.

Orosmane entre entouré de toute la suite que sa grandeur et la pompe théâtrale exigent; je désire apercevoir en lui tout ce que sa jeunesse et sa sensibilité permettent de tendre à sa dignité : que ses yeux cherchent Zaïre, et qu'on connaisse à la décente volupté de son visage, à la fréquence de sa respiration, qu'il voit l'objet dont il est épris; qu'un mouvement noble et doux éloigne sa suite; qu'il s'approche de sa maîtresse, la prenne par la main, et qu'avec les regards de l'amour et l'émotion d'un sentiment profond que l'on contient, il

(1) Cette critique, que mademoiselle Clairon fait porter tout entière sur Lekain, ne devrait-elle pas tomber en partie sur l'auteur? Ne pourrait-on observer, sans manquer de respect au grand poète, qu'il est peu naturel qu'Orosmane, en entrant, commence par débiter à Zaïre une longue tirade de cinquante-huit vers, dont les trente premiers sont assez froids? Certainement, cette tirade doit être embarrassante pour l'acteur, quelque talent qu'il ait; l'idée que mademoiselle Clairon donne ici d'un jeu muet, pour réchauffer cette entrée d'Orosmane, est ingénieuse, et pourrait être mise en œuvre avec succès.

commence à l'instruire des moyens qui peuvent le rendre complétement heureux. Cette petite scène, jouée avec noblesse et rapidité, ne changerait sûrement rien aux idées de l'auteur, à la dignité des personnages, et mettrait à l'aise toutes les âmes tendres et impatientes.

ÉTUDE DE PAULINE, DANS POLIEUCTE.

Pauline est un des personnages dont il n'existe aucun modèle dans la nature; je l'ai du moins vainement cherché et dans le monde et dans l'histoire.

Des passions, des goûts qui se succèdent, se rencontrent partout et tous les jours; mais deux amours réels existant ensemble, avoués à chacun des deux hommes qui les inspirent, et justifiés par le respect, l'estime et la confiance de l'un et de l'autre, est une chose inouïe dans la nature, et très-difficile à rendre décente et vraisemblable aux yeux de la multitude. (1)

---

(1) Nous osons croire que mademoiselle Clairon se trompe. Le personnage de Pauline nous a toujours paru admirable, sublime à tous égards, et surtout par la vérité; il n'y a pas *deux amours* en elle; elle

Après avoir profondément étudié le caractère de ce rôle, convaincue que le spectateur, aidé par son premier coup d'œil, suit et se prête avec plus de facilité au développement que chaque mot amène, je me promis de réunir, autant qu'il me serait possible, sur l'ensemble de ma personne, la noblesse, la douceur, la franchise et la fermeté du personnage.

Je fis tout ce que je pus pour donner à mes inflexions et mes mouvemens la touchante simplicité qui caractérise une âme pure et sensible.

Maîtresse de ma physionomie, de mes accens, cette étude ne fut pas la plus difficile; mais comment m'y prendre pour éviter la monotonie dans la façon d'exprimer ces deux amours ? Comment les nuancer sans altérer la candeur du personnage ? Comment éviter jusqu'à la plus légère idée de fausseté d'une

---

n'a d'amour que pour Sévère; mais elle porte à son mari une tendre vénération, une estime profonde, une chaste et tendre affection, et ces nobles et purs sentimens triomphent en elle de l'amour et du tumulte des sens. C'est peut-être le rôle de femme le plus aimable et le plus vrai qui soit dans toutes nos tragédies françaises.

part et d'indécence de l'autre? Le point juste me paraissait impossible à saisir.

La première passion, née des seuls besoins du cœur, accrue par le charme d'une volonté libre, nourrie par l'estime, la crainte et le regret, devait nécessairement avoir une teinte de délicatesse, de sensibilité différente de l'autre. L'ordre d'un père, la résignation la plus absolue à toute action vertueuse, l'illusion des sens même, ne peuvent marcher d'un pas égal avec un sentiment profond : on le contrarie, on le force à céder ses droits au devoir; mais tant qu'il existe, il est certainement le plus tendre et le plus fort; j'imaginai que la différence que je mettrais dans mes larmes, pourrait me donner la nuance que je cherchais. Celles que je répandais pour Sévère prenaient leur source dans le fond de mon âme et coulaient avec abondance sur mon visage. Celles que je donnais à Polieucte, sautaient de mes yeux, poussées tantôt par l'humanité, tantôt par l'impatience.

On sent assez la différence que ces deux sources de larmes apportent indispensablement aux accens de la voix, à l'impuissance ou à la facilité des mouvemens; mais pour

atteindre le but et ne le point passer, il faut continuellement se ressouvenir de ces quatre vers :

Je donnai par devoir à son affection,
Tout ce que l'autre avait par inclination.

Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.

APERÇU DE ROXANE, DANS BAJAZET.

Roxane (1) est une de ces beautés malheureuses, condamnées par la misère et l'avilissement de leurs entours, à désirer l'esclavage, à le voir l'unique route de tous les biens.

Ces esclaves, destinées aux plaisirs d'un maître que leur cœur ne choisit pas, et que souvent il rejette; ignorant ou surmontant les combats que doivent rendre la pudeur et la décence, avant de se livrer; observées, contenues dans le sérail par des êtres hideux, cruels, mutilés; toujours tremblantes sous l'autorité la plus arbitraire; humiliées de rester trop long-temps dans la foule des esclaves, ou craignant le dégoût qui peut les y faire re-

(1) Mademoiselle Clairon nous paraît entendre parfaitement le rôle de Roxane, et beaucoup mieux qu'elle n'a entendu celui de Pauline.

tomber, peuvent-elles se trouver susceptibles d'un sentiment doux, libre, exclusif? Peuvent-elles avoir l'idée d'un véritable amour? Je ne le crois pas.

La vanité de l'emporter sur leurs rivales, l'ambition de parvenir au rang suprême, la nécessité d'intriguer pour s'y maintenir, celle d'amasser des trésors pour s'assurer des appuis, les besoins de leurs sens doivent être les seuls sentimens, les seules passions dont elles peuvent avoir l'idée, et se promettre la jouissance. La femme condamnée à vivre sous un despotisme éternel, doit contracter forcément l'habitude de la crainte, de la dissimulation, et même du mensonge; et tout ce qui flétrit l'âme conduit plus facilement à la férocité qu'à la tendresse. Le caractère de Roxane est au moins présenté sur ce modèle : elle est continuellemeut ingrate, altière, cruelle, ambitieuse.

Également incapable d'un remords et d'un sentiment d'humanité, quand l'amour a précédé les vices, il peut se soutenir encore quelque temps avec eux; mais je ne crois pas qu'il puisse naître dans un cœur déjà vicié. Les intrigues du visir, et l'espoir de parvenir au rang

qu'Amurat lui refuse, sont les seuls motifs qui la déterminent à voir Bajazet.

La vue d'un homme plus jeune, plus beau, plus intéressant que son bienfaiteur et son maître, excite une fermentation dans ses sens qu'elle prend pour de l'amour; mais tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, prouve seulement une illusion voluptueuse et momentanée.

Sa vanité blessée, son ambition trahie, sont les seules sources de ses larmes; le soin de sa grandeur remplit toutes les facultés de son âme.

La menace est continuellement dans sa bouche : c'est avec réflexion qu'elle prépare la mort de Bajazet; c'est comme une chose simple et juste qu'elle lui propose d'être l'auteur et le témoin de l'assassinat d'Atalide; c'est sans combats, sans remords, qu'elle livre son amant aux muets qui l'attendent; c'est avec la plus révoltante arrogance qu'elle laisse à ses pieds la nièce de son empereur, et qu'elle ose lui dire :

Loin de vous séparer, je prétends aujourd'hui,
Par des nœuds éternels, vous unir avec lui.
Vous jouirez bientôt de son aimable vue, etc.

Pesez bien tous ces mots; songez que Bajazet n'est plus, et jugez vous-même si l'âme assez atroce pour les prononcer avec tranquillité peut être susceptible d'amour. Je crois bien que Bajazet lui plaisait plus qu'Amurat; mais un goût n'est pas un sentiment. L'attrait irritant des sens, ou le tendre besoin de l'âme, sont des choses bien différentes.

Défendez-vous donc de toute espèce d'expression touchante : l'air du désir, subordonné à la plus rigoureuse décence, est la seule marque de sensibilité qu'on doive apercevoir dans vos yeux. Dans les ordres que vous donnez, dans les menaces que vous faites, que vos tons secs, despotiques, m'assurent que vous n'êtes entourée que d'esclaves avilis et tremblans. En gardant dans tout votre ensemble la noblesse que le théâtre exige, et dont tout être, de quelque état qu'il soit, peut avoir l'empreinte sur sa figure, et le sentiment dans son cœur, mêlez-y quelquefois cette dignité gigantesque, dont vous voyez tant d'originaux dans le monde : enfin, en me montrant dans les trois quarts de ce rôle, une souveraine cruelle, et née sur le trône, laissez-moi les moyens de retrouver, dans le reste, l'esclave

insolente, abusant d'un moment de pouvoir qu'elle ne doit qu'à sa beauté.

SUR LES TRAGÉDIES DE MANLIUS ET DE VENISE SAUVÉE.

Il n'est aucun rôle au théâtre qui dispense d'une étude profonde. Plus on trouve de ressemblance dans tel ou tel caractère, dans telle ou telle action, plus il faut s'efforcer à leur trouver des nuances différentes. Nous avons, par exemple, le même sujet dans *Manlius* et *Venise sauvée*. Aux noms, aux vers près, c'est la même action, ce sont les mêmes personnages, le même intérêt; mais, dans *Manlius*, la scène se passe à Rome, l'an 371 de sa fondation; l'autre, à Venise, en 1618 de notre ère. Cherchez dans l'histoire l'esprit des lieux et des temps; réfléchissez sur le plus ou le moins de dignité des personnages; asservissez toutes vos idées à l'opinion générale des hommes de ces temps-là; vous sentirez alors qu'il est impossible d'avoir le même ton, le même maintien, le même esprit dans l'une et dans l'autre.

SUR CORNÉLIE, DANS LA MORT DE POMPÉE.

L'opinion publique fait de Cornélie un des beaux rôles du théâtre. Ayant à jouer ce rôle, j'ai fait sur lui toutes les études dont j'étais capable : aucune ne m'a réussi. La modulation que je voulais établir d'après le personnage historique n'allait point du tout avec le personnage théâtral : autant le premier me paraissait noble, simple, touchant, autant l'autre me paraissait gigantesque, déclamatoire et froid. Je me gardai bien de penser que le public et Corneille eussent tort, ma vanité n'allait point jusque là; mais pour ne pas la compromettre, je me promis de me taire, et de ne jamais jouer Cornélie. Depuis ma retraite, les *Commentaires sur Corneille*, et le mot *Esprit* dans les *Questions encyclopédiques*, par Voltaire, ont paru; lisez-les, si je me suis trompée, l'exemple d'un si grand homme me consolera.

PHÈDRE.

Le rôle de Phèdre est un des plus beaux rôles du théâtre; il n'en est point de mieux écrit, et par conséquent de plus facile à apprendre et à retenir.

Il ne demande nulle recherche de local, ni

de mœurs : c'est la femme passionnée de tous les pays et de tous les temps. Elle a trahi sa sœur; elle est épouse, mère, reine : il est facile de donner à son âge et son expérience l'ensemble de ton et de maintien que tout cela doit avoir.

Tout être sensible, tout caractère impétueux, peut aisément trouver dans son propre cœur, dans ses lectures, dans ce qui se passe journellement sous ses yeux, les moyens de peindre une grande passion; et Racine a marqué, d'acte en acte, les gradations que celle de Phèdre doit avoir. Suivez l'auteur exactement dans sa marche; tâchez de l'atteindre; gardez-vous de prétendre le surpasser : tout ce qu'il vous demande est de joindre à votre intelligence, la physionomie mobile, l'organe imposant et tendre dont ce rôle ne peut se passer.

Phèdre a des remords : ils sont vrais, continuels; l'exposé du premier acte, et sa mort au cinquième, le prouvent. Sa vertu surmonterait sans doute sa passion, si cette passion n'était produite que par l'égarement ordinaire des sens et de l'imagination; mais la malheureuse Phèdre cède en aimant au pouvoir de

Vénus. Une force supérieure l'emporte continuellement à faire, à dire ce que continuellement aussi sa vertu réprouve. Dans toute l'étendue du rôle, ce combat doit être sensible aux yeux, à l'âme du spectateur. Je m'étais prescrit, dans tout ce qui tient aux remords, une diction simple, des accens nobles et doux, des larmes abondantes, une physionomie profondément douloureuse ; et dans tout ce qui tient à l'amour, l'espèce d'ivresse, de délire que peut offrir une somnambule, conservant dans les bras du sommeil le souvenir du feu qui la consume en veillant. Je pris cette idée dans ces vers :

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!
Quand pourrai-je, à travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière?
..... Insensée! Où suis-je, et qu'ai-je dit?
Où laissai-je égarer mes vœux et mon esprit?
Je l'ai perdu. Les dieux m'en ont ravi l'usage, etc.

Dans la scène du second acte avec Hippolyte, je disais le premier couplet d'une voix basse, tremblante et sans oser lever les yeux. Au moment où le son de sa voix frappait mon oreille, on voyait sur toute ma personne ce doux frémissement que la réminiscence pro-

cure quelquefois aux âmes vraiment sensibles : aussi le second couplet avait-il une émotion différente ; mes mots étaient entrecoupés par le battement de mon cœur, et non par la crainte.

Au troisième, un coup d'œil enflammé, et réprimé au même instant, marquait le combat qui s'élevait dans mon âme.

Au quatrième, ce combat était encore plus sensible, mais l'amour l'emportait.

Au cinquième, il régnait seul ; et dans mon égarement, je n'avais conservé que l'habitude de la noblesse et de la décence.

Le délire du second acte est causé par la révolte des sens ; celui du quatrième acte, par le désespoir et la terreur. Mettez dans le premier tout ce que le regard, le son de voix, les mouvemens peuvent avoir de séduisant, de doux, de caressant ; gardez les grands éclats pour l'autre.

Le couplet qui termine cette scène m'a toujours fort embarrassée ; aucune de mes tentatives ne m'a satisfaite. Soit que soixante vers passionnés, sans avoir presque le temps de reprendre haleine, surpassent les forces de l'humanité ; soit que la récapitulation de

ses regrets, de ses remords et des vengeances des dieux contrarie (par une expression nécessairement moins vive) la gradation, le comble de chaleur que l'objet présent, l'aveu fait, le complément de la scène exigent, soit, tout admirables que sont ces vers, que le combat soit en effet trop long; soit enfin qu'il fût au-dessus de mon intelligence de donner à ce tableau de l'amour et du remords, la teinte juste qui les présentât à leur comble tous deux en même temps, ce couplet a toujours été pour moi de la difficulté la plus insurmontable; et je suis obligée d'avouer qu'en disant et faisant de mon mieux, je suis toujours restée bien loin, et de l'auteur et de mon idée : mais concevoir en lisant ou exécuter sont deux choses bien différentes.

Il reste encore beaucoup d'autres remarques à faire sur ce rôle. J'ai des idées confuses de plusieurs indications importantes; mais je n'ose m'en rapporter à ma seule mémoire; elle ne me laisse distinctement que les idées premières; je ne suis plus en état de faire des recherches profondes, et je craindrais de me tromper sur des détails qui ne me sont plus parfaitement présens.

BLANCHE, DANS BLANCHE ET GUISCARD.

Je ne connais point de rôle qui m'ait été plus agréable à jouer que celui de Blanche; il ne nécessitait aucune recherche de temps, de lieu, de dignité. Un amour né dans la sécurité de l'enfance, accru par le besoin de l'âme et la confiance de l'habitude; le sentiment du respect et de l'obéissance qu'on doit à l'auteur de ses jours, ramènent l'âme sensible à la pureté de la nature, d'une façon si douce, si facile, que pour peu que l'actrice ait de principes et d'intelligence, il est impossible de ne pas bien jouer ce rôle.

Tous les grands personnages de l'antiquité nous imposent le devoir de nous oublier nous-mêmes; ce n'est qu'avec les plus grands efforts, les études les plus profondes que nous pouvons parvenir à peindre ces passions diverses qui, partant toutes d'un même point, y revenant sans cesse, demandent une variété continuelle dans les inflexions, le visage, le maintien, sans permettre jamais que le fond du caractère en soit altéré; tel, par exemple, que l'exige le personnage de Phèdre dans sa passion, sa vertu, sa jalousie et ses remords: elle

a surtout quatre mouvemens de honte, qui tous demandent des nuances différentes. La confidence de son amour à Œnone au premier acte; au second, celle d'avoir été trop loin avec Hippolyte; au troisième, celle de se montrer à son époux, et d'avoir pour témoin l'insensible qui lit dans son cœur et qui la dédaigne; au quatrième, celle que lui cause son crime, et l'aveu qu'elle sera forcée d'en faire aux enfers. Aucun de ces mouvemens ne peut avoir la même teinte; la physionomie, l'organe, tout doit être différent. Le premier est d'une femme vertueuse qui meurt pour ne pas manquer à ses devoirs, et qui ne cède qu'à l'importunité : le second doit offrir avec lui la continuité de l'égarement et l'inquiétude de ce qu'on va répondre : le troisième est uniquement d'embarras et de remords. Quoiqu'elle ait dit à Œnone : *Fais ce que tu voudras*, il faut bien se garder de croire qu'elle a senti l'importance de ce consentement, ce ne serait plus le même caractère. Il ne faut jamais perdre de vue qu'elle est vertueuse par principe, et criminelle par la seule volonté des Dieux : sa honte au quatrième acte le prouve, et cette honte doit peindre de la façon la plus terrible

et la plus déchirante, sa terreur, ses remords et sa vertu : quel travail ! J'ose assurer qu'il est au-dessus des forces humaines de surmonter les difficultés que ce rôle présente à chaque vers : quels qu'aient été mes efforts, mes méditations, mes recherches, tout ce dont il m'est permis de me flatter, est d'avoir fait *peut-être* un peu moins de fautes que les autres. En jouant Blanche, je me croyais toujours dans ma chambre; ma physionomie, mes inflexions, se réunissaient sans art, sans étude à toute la sensibilité de mon âme : née tendre, confiante, je devais connaître les craintes, les soupçons, les chagrins de l'amour. En jouant Blanche, je restais toujours moi : c'est le seul rôle qui ne m'ait point coûté de travaux destructeurs. Mais si celle qui le joue ne se rappelle plus la pureté du premier âge, si l'amour n'est pas l'unique besoin de son cœur, elle aura beaucoup de travail à faire. Un talent médiocre cherche des ressources dans des éclats de voix, de grands mouvemens, des transitions imposantes; il ne faut rien de tout cela dans les passions douces : avec de l'art, on peut atteindre à tous les sentimens exagérés, mais l'art ne simplifie pas : c'est à la nature seule

qu'il faut demander les nuances de la candeur, la teinte fraîche des premières sensations d'une jeunesse pure, la touchante et noble simplicité qui n'émane que de l'âme. L'art ne sait peindre qu'en grand; si l'on arrête l'audace de ses touches, si l'on affaiblit ses couleurs, on n'en obtient que des tableaux maniérés.

M. Saurin, auteur de *Blanche*, de *Spartacus*, des *Mœurs*, de *Béverlei* et de plusieurs autres ouvrages intéressans, était sage dans ses écrits : ses mœurs étaient pures, son commerce doux, gai, sûr; sa conduite et sa probité le rendaient cher à ses amis, et recommandable à tout le monde. C'est avec un ressouvenir bien doux à mon cœur et à ma vanité que je me rappelle les charmes de sa société et de l'amitié qu'il me portait.

Les quatre principaux personnages de *Blanche* étaient représentés par Lekain, Molé, Brisard et moi. Les bontés habituelles du public, nos efforts pour les justifier, et l'intérêt que présentait l'ouvrage, ne nous permettaient pas de douter du succès : nous comptions surtout sur le suffrage des femmes; les passions douces et pures, dictées par leur éducation proportionnée à la délicatesse de leurs organes

commandés par le devoir d'épouse et de mère, et si consolantes pour la raison qui s'éclaire et la beauté qui se passe, nous paraissent d'un effet immanquable. Notre espoir fut déçu : les femmes nous abandonnèrent, l'essaim de la jeunesse les suivit; il ne nous resta pour spectateurs que quelques hommes revenus des erreurs et las du fracas du monde; et malgré le mérite de l'auteur et nos talens, l'ouvrage n'eut qu'un succès médiocre. Le désir d'acquérir de nouvelles lumières qui pussent ajouter à mon talent, l'habitude de me rendre compte de tout, me fit chercher le pourquoi d'un abandon que je ne concevais pas. On me dit : l'amour, la pureté, les devoirs ne sont plus pour nous que de vieilles chimères dont le nom seul importune nos nouvelles mœurs.

SUR M. DE LA TOUCHE, ET SA TRAGÉDIE D'IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

M. Guymond de La Touche, auteur d'*Iphigénie en Tauride*, était mon intime ami; jamais je ne me rappellerai sa perte sans éprouver les plus pénibles regrets; mais quoi qu'il puisse en coûter à mon âme, je veux, je dois parler de sa tragédie, et tenter, en le faisant

connaître lui-même, d'intéresser ceux qui le chérissaient, et de ramener ceux qui l'ont critiqué.

Né de parens distingués et très-pieux, après avoir fait toutes ses études, M. de La Touche entra dans la Société des Jésuites à l'âge de quatorze ans. Pénétré du désir de pratiquer sa religion, et de s'instruire à fond de tout ce qui la fait naître et de tout ce qui la soutient, il se prescrivit de ne jamais sortir de son couvent, d'y mener la vie la plus solitaire, et de donner tous ses momens à l'étude de la théologie et de l'histoire. Après quatorze ans de recherches, il osa s'avouer que ses doutes s'augmentaient de jour en jour; il se dégoûta de son état, et le quitta.

Absorbé par l'importance de ses réflexions, éloigné de tout objet tentateur, ses sens étaient restés dans le calme le plus heureux; il n'avait nulle idée du monde dans lequel il rentrait: nos mœurs, nos usages l'étonnaient et l'intimidaient également; et l'embarras de son maintien dans son nouveau vêtement, la réserve, la crainte, la pudeur, dont il s'était fait des habitudes, permettaient de croire à ceux qui ne le connaissaient pas, qu'il était,

au plus, un homme fort médiocre; mais sa scrupuleuse probité, sa franchise, la naïveté et la simplicité de ses expressions, la profondeur de ses connaissances, en faisaient l'être le plus intéressant pour ceux qui le voyaient habituellement et qui obtenaient sa confiance. Ses premiers momens de liberté furent donnés aux spectacles, dont il entendait parler sans cesse, sans pouvoir se faire une idée de leur effet. La tragédie le passionna; mon jeu lui plut : il fit son *Iphigénie* avec une rapidité incroyable. Madame la maquise de Graffigny, chez laquelle il demeurait, me fit connaître et l'auteur et l'ouvrage. La modestie M. de La Touche sur les louanges, et sa docilité sur les corrections, furent un objet de comparaison bien nouveau pour moi.

Je présentai sa pièce aux comédiens, qui, frappés de trouver tant de beautés dans un premier ouvrage, le reçurent sans exiger de corrections. Cependant le jour même où nous devions donner la première représentation de cette pièce, à la répétition que nous en fîmes le matin, nous trouvâmes tant de défauts dans le cinquième acte, que nous prîmes sur nous de demander à l'auteur le changement de la

catastrophe, et de cent et quelques vers, lui promettant de ne point nous séparer et d'apprendre tout ce qu'il voudrait faire. Il était près d'une heure : cet acte fut refait en entier, appris, répété ; on leva la toile à cinq heures et demie, et la pièce eut le plus grand succès. Cet effort demandait sans doute le zèle, la mémoire, et l'intelligence des comédiens de ce temps-là. Mais quel devait être le mérite d'un homme, faisant un plan et deux cents vers nouveaux en deux heures de temps, entouré de vingt personnes écrivant sous sa dictée, et n'ayant alors nulle connaissance et du théâtre et du public qui l'allait juger? Ma raison m'ordonne de me défier de mes faibles lumières, et de l'enthousiasme qu'inspire l'amitié ; mais sans prononcer sur ce que M. de La Touche pouvait être un jour, il doit m'être permis de croire que l'étude de Corneille, de Racine et de Voltaire, aurait classé ses idées, formé son style, développé le génie qu'il tenait de la nature, et qu'enfin il aurait mérité qu'on le comptât à la suite de ces trois grands hommes.

Sa mort, aussi prompte qu'extraordinaire, nous a privés de la seconde tragédie qu'il tra-

vaillait. Il m'en avait confié le sujet; mais se méfiant de lui-même, voulant connaître la portée de son talent, il s'était prescrit de ne communiquer son ouvrage à ses amis, que lorsqu'il le croirait absolument fini, et de s'en rapporter à leur approbation ou à leur critique, pour suivre ou quitter cette carrière. Cet ouvrage a été soustrait, on n'a jamais pu le retrouver; sa seule *Iphigénie* nous reste. Je ne me permettrai point d'en pallier les défauts et d'en faire valoir les beautés; je me borne à guider mes compagnes dans les pénibles chemins des divers personnages que j'ai représentés. Celui-ci m'offre peu de remarques à faire, il est un depuis le premier vers jusqu'au dernier; il doit suffire à l'être intelligent de lire la pièce avec attention, pour ne point s'égarer. Cependant cette unité pourrait paraître monotone, si la mobilité de la physionomie, et la variété des inflexions, n'offraient pas graduellement des tableaux plus vifs et plus touchans. Connaissez vos forces, vos ressources, ménagez-les avec adresse, distribuez-les avec intelligence, et faites-les arriver au but sans vous ralentir dans la carrière; surtout variez les deux genres de larmes que vous

avez à répandre : celles que vous donnez à la continuité de vos malheurs doivent couler avec amertume et déchirement ; celles que vous donnez à l'humanité doivent être faciles et douces.

Tandis qu'on ôte les chaînes des captifs, au second acte, descendez du fond du théâtre, arrêtez-vous avec noblesse et compassion sur la même ligne que Pilade, qui se trouve le premier ; examinez-le sans aucun surcroît de douleur ; descendez ensuite pour regarder Oreste, et que sur votre premier coup d'œil je puisse m'assurer que cette vue vous étonne et vous trouble ; prenez bien le temps de l'examiner, et sans le perdre de vue, prononcez ensuite d'une voix basse, agitée : *Quels traits et quel maintien !.....*

Dans la même scène, lorsque vous voulez interroger Oreste, et que Pilade s'empresse à répondre pour lui, regardez ce dernier d'un air imposant, mêlé de douceur, et par un geste noble et moelleux, prescrivez-lui de se taire et de s'éloigner.

Que toutes vos questions sur votre famille soient faites avec la plus grande simplicité.

Ne laissez apercevoir de votre joie et de

votre douleur que ce que la force de la nature arrache malgré vous au secret que vous voulez garder; plus vous aurez fait d'efforts pour retenir vos larmes, et plus ces larmes seront touchantes, quand vous leur permettrez de couler. Tous ces riens sont de la plus grande importance. Je ne me suis jamais permis de négliger une situation, ni même un mot. Tout ne doit pas être dit de manière à faire un effet sensible; mais tout doit avoir une valeur quelconque. Dans le cours de la pièce, Iphigénie n'offre qu'un caractère doux, sensible, humain; malgré l'excès de ses malheurs, elle n'ose se permettre que les plaintes les plus mesurées. Seulement au cinquième acte, en disant :

Mais de quel droit ici me commande ta rage?

et dans tout le reste de cette scène, il faut qu'elle réunisse toute la fierté d'une grande naissance, tout l'imposant d'un ministère sacré, tout ce que la vertu doit donner d'audace et de courage.

J'avais prié qu'on ne me doublât point dans ce rôle tant que je resterais au théâtre; l'amitié me faisait craindre les fautes indispensables de

l'inexpérience : je ne le jouais jamais moi-même sans faire de nouvelles recherches. Le désir d'avoir un grand talent me tourmentait encore plus pour ce rôle que pour tous les autres. J'ai pris sur moi, depuis ma retraite, d'aller l'entendre par deux actrices différentes. L'une (1), décente, noble, belle, est loin de la sensibilité que je désirais ; l'autre (2), assez jolie, mais sans caractère et grimacière à l'excès, m'a d'autant plus révoltée par l'indécence de ses attouchemens, par la basse familiarité de son débit, qu'elle tient de la nature quelques sons touchans qui pourraient faire couler des larmes.

Je m'étais persuadée qu'on ne voulait voir une tragédie que pour s'élever au-dessus de soi-même, que pour recevoir des grands personnages de l'antiquité les exemples les plus imposans de noblesse, de décence, de courage, de grandeur d'âme, et qu'il serait affreux de ne montrer qu'une simple grisette à ceux qui s'attendent à voir une grande reine. Si vous voulez me prouver du talent, élevez-vous

(1) Madame Vestris.

(2) Mademoiselle Sainval cadette.

jusqu'au personnage que vous représentez ; en le faisant descendre jusqu'à vous, vous ne prouvez que votre ignorance.

LES DEUX ÉLECTRES.

Je crois n'offenser aucune de celles qui suivent la même carrière que moi, en supposant qu'elles auront toutes autant d'ignorance, de défauts et d'amour-propre que j'en avais dans ma jeunesse.

Les applaudissemens qu'on accordait aux espérances que je donnais pour l'avenir, les vers qui m'étaient adressés de toutes parts, les adulations des soupirans qui remplissent les foyers des spectacles, l'exagération des sots et la jalousie de mes compagnes me permirent de croire que j'étais le plus grand sujet qu'on eût encore vu. Quand on me prononçait les noms de mesdemoiselles Lecouvreur et de Seine, j'éprouvais ce dédain que la plus grande partie de celles qui m'ont succédé, éprouvaient lorsqu'on me nommait. Cela doit être ainsi : mais tôt ou tard, il faut apprendre à se connaître, il faut se corriger, et plus nous prolongeons nos erreurs sur nous-mêmes, plus nous nous éloignons de la vérité qu'il

fant chercher, découvrir et suivre pour avoir du talent. Tout en proposant mes principes pour le théâtre, on me pardonnera sans doute de présenter mon exemple sur le danger de trop de vanité.

Mademoiselle Lecouvreur n'existait plus; je ne pouvais pas la juger. Mademoiselle de Seine (1), retirée du théâtre depuis dix ans, suivait exactement mes débuts, et les applaudissemens qu'elle me donna, surtout dans le rôle d'Électre qu'on assurait avoir été son triomphe, achevèrent de me tourner la tête.

Je remuai ciel et terre pour la connaître et pour obtenir qu'elle voulût bien me dire des vers : un ami commun me procura l'un et l'autre.

Lorsqu'elle entra dans la chambre où j'étais, je ne vis qu'une femme déjà sur le retour, n'annonçant rien de l'imposant que je craignais de

(1) Mademoiselle de Seine fut mariée au célèbre acteur Quinault-Dufresne, dont il a été parlé plus haut, voyez pages 241 et 242. Elle débuta en 1724. La faiblesse de sa santé l'obligea de se retirer en 1736. L'anecdote rapportée en cet endroit fait honneur au talent de cette actrice; et la manière dont elle est racontée fait honneur à la sincérité de Mlle Clairon.

trouver; mal coiffée, mesquinement mise, sans autre maintien que celui de l'insouciance; le son de sa voix et les petits riens qu'elle prononça, m'auraient permis de croire, en ne la regardant pas, que je n'entendais qu'une enfant volontaire et dédaigneuse. Je triomphais. Ses refus de dire des vers devant moi me parurent autant d'aveux de son insuffisance que de ma supériorité. Enfin, elle consentit à répéter la scène d'Électre au troisième acte, et j'arrangeai dans ma tête le petit compliment bien tourné, bien honnête et bien faux, que je ne pouvais me dispenser de lui faire.... Mais l'air de dignité qu'elle prit en se levant, en rangeant des chaises pour se faire un théâtre et des coulisses, le changement que je vis dans tout son être, à mesure que le moment de parler approchait, changèrent aussi toutes mes idées; ma vanité se tut, je sentis que quelques larmes me roulaient déjà dans les yeux; et lorsqu'elle parla, les accens de son désespoir, la douleur profonde de son visage, l'abandon noble et vrai de tout son être, vinrent se réunir dans mon âme pour la pénétrer, l'éclairer, et m'entraîner à ses pieds; là, pour me punir de mon impertinente pré-

somption, et m'en corriger à jamais, j'en fis l'aveu.

L'émulation nous est nécessaire; nous ne ferions point de progrès sans elle; mais gardons-nous des erreurs de la vanité.

Parlons maintenant des deux Électres qui sont au théâtre.

L'une et l'autre sont le même personnage, elles sont dans la même position, et le manque d'instruction peut permettre de croire qu'on peut, qu'on doit les jouer l'une comme l'autre. Lorsque j'appris celle de Crébillon, je savais à peine ce que c'était qu'Agamemnon, sa famille et ses malheurs; l'histoire, Sophocle, m'étaient également inconnus; je ne vis dans ce rôle qu'une princesse affligée de la mort de son père, désirant la perte de ses assassins. Ces sentimens me parurent faciles à rendre : ils sont dans tous les cœurs honnêtes; elle aime, cela est encore tout simple; son choix, à la vérité, me paraissait un peu mesquin : cependant rien ne m'effraya, rien ne m'arrêta, et le public trouva bon que je jouasse la pièce comme elle était faite. Mais, quand après quelques années de travail et de réflexions, je voulus donner à ce rôle le carac-

tère national et les traits consacrés du personnage, je ne sus plus où me retrouver; ces sentimens d'amour et de vengeance ne m'offrirent plus que des résultats impossibles à concilier. En aimant le fils de son oppresseur, le fils de l'assassin d'Agamemnon! en s'abandonnant à une passion qu'aucun héroïsme, aucun espoir de vengeance ne pouvait justifier, Électre ne me parut plus qu'un personnage manqué, avili; qu'un mélange d'or et de boue dont il était au-dessus de mes forces de faire un ensemble supportable. J'y renonçai; et selon ce que j'avais à dire, je fus alternativement une grande princesse et une femmelette; aussi me laissais-je doubler dans ce rôle autant qu'on le voulait, et je le quittai pour jamais du moment que l'Électre de Voltaire parut. Ah, le beau rôle que ce dernier! comme il s'annonce, se développe, se soutient! quel grand caractère! quelle belle unité! Si l'on m'avait obligée à n'en plus jouer qu'un seul sur le théâtre entier, j'aurais choisi celui-là, non que je ne rende à beaucoup d'autres le tribut d'admiration qu'ils méritent, non que je n'eusse infiniment de plaisir à les jouer; mais mon goût de recherche pour l'antiquité,

cette volonté que je m'étais faite de transporter tous mes personnages dans les temps et les lieux dont ils étaient, me donnait souvent beaucoup de peine; et malgré mes efforts, il en est plusieurs qu'il m'a fallu laisser à mon siècle et à la France : on n'a rien à dissimuler, rien à prêter à celui-ci; le seul travail qu'il exige est d'élever son âme et son génie jusqu'à lui.

O qui que vous soyez! vous qui possédez ce rôle, instruisez-vous, observez-vous, ne lui prêtez rien; tout être ordinaire est au-dessous de lui : faites-lui le sacrifice de vos habitudes, de vos affections personnelles; oubliez que vous êtes jolie, gardez-vous de chercher à le paraître; ne mettez dans votre toilette que l'art qui peut m'assurer que je vois la belle nature sans art; qu'aucun colifichet, aucune draperie élégante ou tortillée ne vienne gâter la noble et touchante misère dont vous devez m'offrir le tableau.

Électre a plus de trente ans : il y en a quinze que le malheur et la douleur l'accablent; je veux lire sur votre visage la profondeur des maux qui durent depuis si longtemps, j'y veux reconnaître la trace des larmes qu'ils ont coûté.

N'oubliez point qu'à la longue la source des pleurs se tarit; leur abondance constate le malheur récent, et par des gradations insensibles, il faut marquer la distance du moment actuel au premier moment. Électre ne doit point verser de pleurs dans les deux premiers actes : ce qu'elle dit indique qu'elle voudrait, qu'elle aurait besoin d'en répandre; mais ce soulagement calmerait l'impétuosité de son caractère, et par conséquent l'affaiblirait. Pour parvenir à mouiller seulement mes paupières, à faire sauter quelquefois une larme de mes yeux, je joignais à des accens continuellement douloureux, une contraction dans l'estomac qui faisait trembler mes nerfs, une espèce d'étranglement dans la gorge qui gênait mes paroles; ma respiration retenue et coupée indiquait l'agitation de mon âme. Tous ces moyens sont autant destructifs pour nous-mêmes qu'utiles pour notre talent : je le sais, je le sens; mais dans quelqu'état que ce puisse être, de quel prix peut être la vie, s'il faut qu'elle s'écoule sans gloire?

La scène de l'urne exige l'abondance des larmes : c'est un malheur nouveau, c'est le complément de tous; il force toutes les bar-

rières ; mais tirez-les du fond de votre âme, et que, sans cris, sans efforts, elles soient les plus déchirantes possibles. Au quatrième acte, en disant :

Mon sort, à vos destins, n'est-il pas asservi, etc.

pénétrez-vous, par gradations, de ces douces et consolantes larmes qu'arrache quelquefois un amour pur et rassuré.

Ressouvenez-vous, surtout, que la véritable grandeur a la simplicité pour base ; qu'un grand caractère, de grands projets, de grands malheurs, demandent l'accord le plus imposant dans la physionomie, les inflexions, la démarche et les mouvemens ; et, comme moi, sans vous flatter jamais d'atteindre à sa perfection, faites au moins l'impossible pour en approcher.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

NOTICE sur Claire-Josèphe-Hippolyte Léris CLAIRON de La Tude. Page j

AVERTISSEMENT des nouveaux Éditeurs. 1

PREMIÈRE PARTIE.

MÉMOIRES ET FAITS PERSONNELS. 3

Lettre de mademoiselle Clairon au rédacteur du *Publiciste*. 5

PREMIÈRE ÉPOQUE. — Depuis la naissance de mademoiselle Clairon, en 1723, jusqu'à l'âge de treize à quatorze ans. 7

SECONDE ÉPOQUE. — Depuis l'adolescence de mademoiselle Clairon jusqu'à sa retraite du théâtre, en 1765, à l'âge de quarante-deux ans. 19

TROISIÈME ÉPOQUE. — Depuis sa retraite du théâtre jusqu'au temps où elle a écrit ses Mémoires (1789-1791). 50

FAITS PARTICULIERS. — Ordre de début. 65

Anecdote sur Rodogune. 67

Voyage de Bordeaux. 72

Lettre à M. Meis..... Anecdote du revenant. 78

La Robe, ou la Visite de M. le maréchal de Richelieu. Page 97
Note sur le tableau de Médée, dont il est parlé page 108. 112
Lettre à M. le comte de Valbelle. 114
Explication avec S. A. S. madame la margrave d'Anspach. 123
Lettre à S. A. S. M. le margrave d'Anspach. 135
Autre Lettre au même. 139

SECONDE PARTIE.

RÉFLEXIONS MORALES ET MORCEAUX DÉTACHÉS. 143
Avis préliminaire aux Réflexions morales. 145
AGENDA ou Réflexions. 149
Réflexions sur les mariages d'inclination, ou pourquoi j'ai refusé de me marier. 163
Lettre à madame de Vandeuil, fille de Diderot. 176
Lettre écrite d'Anspach à une de ses amies. 180
Conseils à ma jeune amie. 183
Dialogue entre M. L***, madame L***, et mademoiselle Cl***. 210
Chanson, à madame L***. 218
Autre, adressée à Mme Drouin. 220

TROISIÈME PARTIE.

RÉFLEXIONS SUR L'ART DRAMATIQUE, ET SUR L'ART DE LA DÉCLAMATION THÉATRALE. 223
Extrait d'une lettre de mademoiselle Clairon à l'imprimeur de ses Mémoires. 225

Réflexions sur la Déclamation théatrale. Page 229
Organe et Prononciation. 230
Force. 233
Exemple de la nécessité de rapporter tout à l'art. 237
Mémoire. 245
Extérieur. 247
Tyrans. 252
Rois. *ibid.*
Premiers rôles d'hommes. 253
Jeunes premiers rôles d'hommes. 254
Confidens. *ibid.*
Division des rôles de femmes. 256
Mères. 257
Rôles forts. 258
Rôles tendres. 260
Confidentes. 261
Vêtemens. *ibid.*
Danger des traditions. 263
Sur le blanc. 264
Talens qu'on peut acquérir. — Danse et Dessin. 269
Musique. 270
Langue, Géographie, Belles-Lettres. *ibid.*
Réflexions générales. 277
Portrait de mademoiselle Dumesnil. 288
Rôle de Monime. 296
Hermione. 299
École. 302
Orosmane. 313
Étude de Pauline, dans *Polieucte*. 315

Aperçu de Roxane, dans *Bajazet*. Page 318
Sur les tragédies de *Manlius* et de *Venise sauvée*. 322
Sur Cornélie, dans *la Mort de Pompée*. 323
Phèdre. *ibid.*
Blanche, dans *Blanche et Guiscard*. 328
Sur M. de La Touche, et sa tragédie d'*Iphigénie en Tauride*. 332
Les deux Électres. 340

FIN DE LA TABLE.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

FAUTES A CORRIGER.

Page 17; dans la seconde note au bas de cette page, première ligne de cette note, au lieu de *Antonio Vicentini*, lisez *Thomaso Visentini*.

Page 19; dans la note au bas de la page, quatrième ligne de cette note, au lieu de *lire*, lisez *dire*.

Page 50; dans le titre au haut de la page, au lieu de *jusqu'à l'époque où elle a écrit ces Mémoires* (1788 *ou* 1789.), lisez *jusqu'à l'époque où elle a écrit ses Mémoires* (1789-1791).

Page 58; dans la note au bas de la page, lignes deux et trois de cette note, au lieu de *il paraît qu'il suivit d'assez près l'événement de la banqueroute de l'abbé*, lisez *il paraît qu'il eut lieu dans le commencement de l'année* 1773.

Page 72; dans la note au bas de la page, au lieu de *en* 1752, lisez *en* 1749.

Page 253; en titre au haut de la page, au lieu de *Premier rôle d'homme*, lisez *Premiers rôles d'hommes*.

Page 316; dans la note au bas de la page, ligne troisième de cette note, au lieu de *chaste et tendre*, lisez *chaste et fidèle*.

REGISTRATO
7172

Digitized by Google

1h

Digitized by Google

Digitized by Google